



GEORGE R.R.  
MARTIN  
LE TRÔNE  
DE FER  
L'INTÉGRALE 2  
ÉDITION ILLUSTRÉE







## DU MÊME AUTEUR

### *Le Trône de Fer*

1. Le Trône de Fer
2. Le Donjon rouge
3. La Bataille des rois
4. L'Ombre maléfique
5. L'Invincible Forteresse
6. Les Brigands
7. L'Épée de feu
8. Les Noces pourpres
9. La Loi du régicide
10. Le Chaos
11. Les Sables de Dorne
12. Un Festin pour les corbeaux
13. Le Bûcher d'un roi
14. Les Dragons de Meereen
15. Une danse avec les dragons

*90 ans avant le Trône de Fer*  
Chroniques du chevalier errant

*300 ans avant le Trône de Fer*  
Feu et sang

Dans la maison du ver (illustré par John Picacio)

R.R.étrospective (scénarios inédits, nouvelles, biographie)

Rêve de Fèvre

LE TRÔNE  
DE FER



GEORGE R.R. MARTIN

# LE TRÔNE DE FER

*L'intégrale 2 illustrée*

roman

Traduit de l'américain par Jean Sola

Traduction révisée  
avec l'aimable concours de la Garde de Nuit

Pygmalion 

Titre original :  
A CLASH OF KINGS

Cet ouvrage a paru en langue française sous les titres suivants :

*La Bataille des rois*, Paris, 2000

*L'Ombre maléfique*, Paris, 2000

*L'Invincible Forteresse*, Paris, 2000

réunis ici en un seul volume sous le titre :

*Le Trône de Fer*, l'intégrale 2 illustrée

© 1999, by George R.R. Martin.

© 1999 by WO & Shade LLC

Illustrations © 2019 by George R. R. Martin

Cartes © 2011 by Jeffrey L. Ward tous droits réservés.

Illustrations de Lauren K. Cannon

Publié aux États-Unis par Bantam Books, marque de Random House,  
division de Penguin Random House LLC, New York.

Design de Virginia Norey.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,  
Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

---

© 2023, Pygmalion pour la présente édition  
de la traduction française  
ISBN : 978-2-08-042712-0



*À John et Gail,  
avec qui j'ai tant de fois  
partagé le pain et le sel.*





## PRINCIPAUX PERSONNAGES

### **Maison Targaryen (le dragon)**

Le prince Viserys, prétendant « légitime » au Trône de Fer, en exil à l'est depuis le renversement et la mort de ses père, Aerys le Fol, et frère, Rhaegar

La Princesse Daenerys, sa sœur, épouse du Dothraki Khal Drogo

### **Maison Baratheon (le cerf couronné)**

Le roi Robert, dit l'Usurpateur

Lord Stannis, seigneur de Peyredragon, et lord Renly, seigneur d'Accalmie, ses frères

La reine Cersei, née Lannister, sa femme

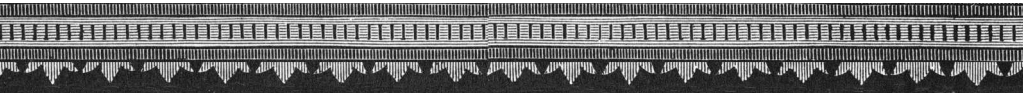
Le prince héritier, Joffrey, la princesse Myrcella, le prince Tommen, leurs enfants

### **Maison Stark (le loup géant)**

Lord Eddard (Ned), seigneur de Winterfell, Main du Roi Benjen (Ben), chef des patrouilles de la Garde de Nuit, son frère, porté disparu au-delà du Mur

Lady Catelyn (Cat), née Tully de Vivesaigues, sa femme

Robb, Sansa, Arya, Brandon (Bran), Rickard (Rickon), leurs enfants



## *Le Trône de Fer*

Jon le bâtard (Snow), fils illégitime officiel de Lord Stark et d'une inconnue

### **Maison Lannister (le lion)**

Lord Tywin, seigneur de Castral Roc

Kevan, son frère

Jaime, dit le Régicide, frère jumeau de la reine Cersei, et Tyrion le nain, dit le Lutin, ses enfants

### **Maison Tully (la truite)**

Lord Hoster, seigneur de Vivesaigues

Brynden, dit le Silure, son frère

Edmure, Catelyn (Stark) et Lysa (Arryn), ses enfants





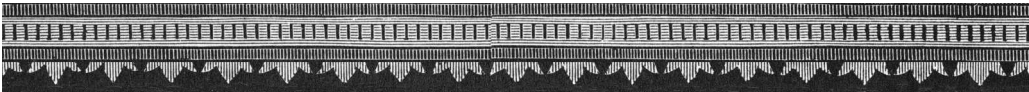


## PRÉLUDE

La comète étalait sa queue, telle une balafre sanguinolente, en travers de l'aube mauve et rose qui se levait sur les falaises de Peyredragon.

Cinglé par tous les vents, le mestre la lorgnait du balcon de ses appartements. Là aboutissaient, au terme de leurs longues courses, les corbeaux. Leurs fientes maculaient les deux statues-gargouilles – un cerbère et une vouivre – qui, hautes de douze pieds, le flanquaient, deux des mille dont se hérissaient les antiques murailles de la forteresse. À son arrivée, jadis, cette armée de chimères grotesques l'avait incommodé. Il avait eu tout le temps de s'y faire et considérait même comme de vieux amis ses voisins immédiats. Et c'était de conserve qu'ils contemplaient tous trois ce ciel maléficiel.

Les présages, le mestre n'y croyait pas. Encore que... Tout chenu qu'il était, Cressen n'avait jamais vu de comète comparable à celle-ci. Ni d'un tel éclat, tant s'en fallait, moins encore de cette couleur, de cette effroyable couleur de sang, de crépuscule et d'incendie. Était-ce une première aussi pour les gargouilles ? Elles dardaient leurs regards sur le vide depuis tant de siècles... *Bien avant moi.* Continueraient de le faire bien après lui. Si seulement les langues de pierre pouvaient parler !



*Quelle bouffonnerie.* Il se pencha par-dessus le rempart, la mer s'écrasait, furieuse, tout en bas, la rugosité du basalte lui meurtrissait les doigts. *Des gargouilles qui parlent et des prophéties dans le ciel. Tellement vieux, voilà, je retombe en enfance. Pas plus de jugeote qu'un marmot.* En lui retirant la force et la santé, l'âge l'avait-il également privé de la science acquise par toute une vie d'étude ? Être mestre, avoir obtenu sa chaîne après des années d'apprentissage dans la grande citadelle de Villevieille et en arriver là, la cervelle aussi farcie de superstitions que le plus ignare des rustres, quelle déchéance...

Et pourtant..., pourtant..., la comète, à présent, brûlait même de jour, tandis que de Montdragon, derrière le château, les bourrasques exhalaient des vapeurs grisâtres ; et un corbeau blanc, pas plus tard que la veille, était arrivé de la Citadelle annoncer la fin de l'été, nouvelle qui, pour avoir été dès longtemps pressentie, prévue, n'en était pas moins effrayante. Présages, présages partout. Trop nombreux pour qu'on les récuse. Il avait envie de hurler : que signifie tout cela ?

« Mestre, nous avons de la visite », chuchota Pylos, en homme qui répugne à troubler de solennelles méditations. S'il avait deviné quelles balivernes occupaient Cressen, il aurait glapi. « La princesse aimerait voir le corbeau blanc. » Avec son sens aigu des convenances, il l'appelait désormais princesse, puisqu'aussi bien le seigneur son père était devenu roi. Roi, certes, d'un écueil tout froncé par les flots salés, mais roi tout de même. « Son fou l'accompagne. »

Le vieillard se détourna de l'aube en se cramponnant d'une main à la vouivre pour conserver l'équilibre. « Ramène-moi à mon fauteuil avant de les introduire. »

Agrippé au bras de Pylos, il regagna la pièce. Preste et vif dans sa jeunesse, il avait, à près de quatre-vingts ans, des faiblesses de jambes et le pied instable. Il s'était,



deux ans plus tôt, brisé la hanche en tombant, et la fracture ne s'était pas bien ressoudée. Et il n'avait pas été dupe lorsque, à l'occasion de sa maladie, l'année précédente, juste avant que lord Stannis ne retranche l'île, Villevieille avait envoyé Pylos... le seconder, prétendument. Attendre en fait sa mort pour le remplacer, mais il n'en avait cure. Il fallait bien quelqu'un pour lui succéder, dût ce quelqu'un-là trouver la pilule prématurée...

Il se laissa installer derrière ses livres et ses paperasses. « Introduis-la. Il est malséant de faire attendre une dame. » Du bout des doigts, il lui signifia d'avoir à se hâter, mais la débilité de son geste indiquait assez qu'il n'était même plus capable de hâter quiconque. Sa chair était toute ridée, toute tavelée, sa peau si fine qu'y transparaissaient le réseau des veines et l'os comme à nu. Et comme elles tremblaient, ces mains qu'il se rappelait naguère si sûres, si déliées...

Pylos reparut. Aussi timide que jamais, la fillette l'accompagnait. De son étrange démarche en crabe mi-traînard et mi-sautillant la suivait son fou ; un heaume dérisoire le coiffait, taillé dans un vieux seau d'étain ceint d'une couronne où étaient plantés des andouillers surchargés de clarines ; chacun de ses pas trébuchants faisait tintinabuler celles-ci, en un concert hétéroclite de *ding ding din drelin dm drelin dong dong*.

« Qui nous vient donc de si bonne heure, Pylos ? affecta de demander Cressen.

— Moi et Bariol, mestre. » Des yeux d'un bleu sans malice clignotaient vers lui. La pauvre enfant était tout, hélas, sauf jolie. Du seigneur son père elle tenait la ganache carrée, de dame sa mère les consternantes feuilles de chou, et, de son propre cru, comme pour achever de se défigurer, les stigmates de la léprose qui avait failli la tuer au berceau. Sur un bon pan de sa joue et du cou, la chair s'était littéralement pétrifiée, morte et rigide, sous des crevasses,

des écailles et des cloques noires et cendreuse. « Pylos m'a dit que vous nous permettriez de voir le corbeau blanc.

— Bien sûr que je permets », répondit-il. Jamais il ne se sentait le cœur de lui refuser rien. La vie ne l'avait-elle pas déjà suffisamment abreuvée de refus ? Shôren, c'était son nom, allait bientôt fêter ses dix ans, et jamais il n'avait vu d'enfant si triste. *Ma honte que cette tristesse*, se dit-il, *une preuve supplémentaire de mes échecs*. « Faites-moi la grâce, mestre Pylos, de monter à la roukerie chercher l'oiseau pour lady Shôren.

— Ce me sera un plaisir. » En dépit de sa jeunesse, à peine vingt-cinq ans, Pylos mettait dans sa politesse la gourme d'un sexagénaire. Que n'avait-il davantage de gaieté, de vie, on en manquait si fort, ici... ! Les lieux lugubres avaient besoin de lumière, pas de gourme, et, dans le genre lugubre, Peyredragon se posait un peu là, citadelle isolée, perdue dans le désert des flots, cernée de tempêtes saumâtres, à l'ombre fumante de sa montagne. Comme un mestre va où on l'expédie, que tel est son devoir, Cressen avait suivi lord Stannis, quelque douze ans plus tôt, et servi, bien servi, mais sans jamais parvenir à se plaire dans l'île ni même à s'y sentir en vérité chez lui. C'en était au point que, ces derniers temps, quand le réveillait en sursaut l'affreux cauchemar où figurait la femme rouge, il lui arrivait souvent de se demander où il se trouvait.

En se tournant pour regarder Pylos gravir l'échelle de fer qui menait aux combles, le bric-à-brac bigarré de Bariol sonnait. « Dans la mer, lâcha-t-il en *ding-din-dongant*, les oiseaux portent des écailles en guise de plumes. Oh, je sais je sais, holà. »

Une chose navrante que ce fou, même pour un fou. S'il avait jamais été capable de déclencher le moindre rire par ses saillies, la mer s'était bien chargée de lui en ôter le talent, non sans le rendre amnésique et semi-idiot. Obèse et flasque, atteint de tremblote et d'épilepsie, l'incohérence

était son lot. Et s'il n'amusait plus qu'elle, la petite était aussi la seule à se soucier qu'il fût mort ou vif.

*Une fillette disgraciée, un fou sinistre et un mestre sénile pour compléter..., quel trio ! Le genre de conte à faire lar-moyer les foules.* « Viens t'asseoir, petite. Plus près, plus près, là..., insista-t-il d'un signe. C'est bien tôt pour une visite, l'aube est à peine levée. Tu devrais être pelotonnée dans ton lit.

— Je faisais de mauvais rêves, s'excusa-t-elle. Pleins de dragons. Us venaient me manger. »

Du plus loin qu'il se souvînt, le mestre l'avait toujours vue hantée de cauchemars. « Nous en avons déjà parlé, protesta-t-il d'un ton doux. La vie ne peut venir aux dragons. Ils sont sculptés dans la pierre, petite. Dans les anciens temps, notre île était, à l'ouest, le dernier avant-poste de l'immense empire de Valyria. Ce sont les Valyriens qui édifièrent cette citadelle, et leur art de façonner la pierre s'est perdu, depuis. Pour sa défense, un château doit comporter des tours partout où ses murailles forment des angles. Ces tours, les Valyriens leur donnaient la forme de dragons pour accentuer l'aspect redoutable de leurs forteresses, tout comme ils en hérissaient les remparts d'innombrables statues-gargouilles en guise de créneaux. »

Enfermant la menotte rose dans sa frêle main tachetée de brun, il la pressa gentiment. « Ainsi, vois-tu, tes craintes sont vaines. »

Shôren demeurerait sceptique. « Et le truc qu'on voit dans le ciel ? Matrix et Dalla en parlaient, au puits, et Dalla disait avoir entendu la femme rouge dire à Mère que c'était du souffle de dragons. Si les dragons soufflent, ça signifie bien qu'ils vivent, non ? »

*La femme rouge, pensa Cressen avec aigreur. Cette folle ! Il ne lui suffisait pas de farcir la cervelle de la mère avec ces sornettes ? Il lui fallait encore empoisonner les rêves de la fille ? Il en toucherait un mot à Dalla. La sommerait de*

ne plus caqueter à tort et à travers. « Le truc dans le ciel, comme tu dis, n'est qu'une comète, ma douce. Une étoile avec une queue, égarée dans le firmament. Elle ne tardera guère à déguerpir, et nous ne la reverrons plus de notre vivant. Dépêche-toi de la regarder. »

Shôren acquiesça d'un brave hochement. « Mère a dit que le corbeau blanc signifiait la fin de l'été.

— Ça, oui, dame. Les corbeaux blancs ne s'envolent que de la Citadelle. » Ses doigts se portèrent à la chaîne qui cernait son col et dont chaque chaînon symbolisait par un métal spécifique l'une des disciplines où il était passé mestre dans son ordre. Du temps de sa fière jeunesse, il l'avait allégrement arborée ; il la trouvait pesante, à présent, et glacé son contact sur la peau. « Comme ils sont plus grands que leurs congénères et plus intelligents, on les élève pour ne porter que les messages essentiels. Celui que tu vas voir est venu nous annoncer que le Conclave s'est réuni et, après avoir étudié l'ensemble des rapports et des mesures effectuées par les mestres de tout le royaume, a conclu que le grand été touchait à son terme. Avec une durée de dix ans, deux lunes et seize jours, il aura été le plus long connu de mémoire d'homme.

— Il va faire froid, maintenant ? » Enfant de l'été, elle ignorait ce qu'était véritablement le froid.

« Le moment venu, répondit-il. Si les dieux daignent, leur bonté nous accordera la grâce d'un automne chaud et de moissons opulentes pour nous permettre d'attendre l'hiver de pied ferme. » Le dicton du petit peuple avait beau jurer qu'« à long été succède hiver plus long », contes que cela, Cressen répuignait à en effrayer la fillette.

Bariol tintinnabula. « Dans la mer, c'est *toujours* l'été, pontifia-t-il. Les ondines se coiffent de nénimones et se tissent des tuniques d'algues argentées. Oh, je sais je sais, holà. »

## Prélude

Shôren se mit à glousser. « J'aimerais bien en avoir une, tunique d'algues argentées.

— Dans la mer, reprit le fou, la neige s'élève et la pluie est sèche comme l'os. Oh, je sais je sais, holà.

— Il neigera vraiment ? demanda l'enfant.

— Oui », confirma Cressen. *Mais veuillez, par pitié, que cela ne dure pas des années, que cela ne s'éternise pas.* « Ah ! voici Pylos avec l'oiseau. »

Shôren poussa un cri de ravissement. Cressen lui-même devait en convenir, l'oiseau le méritait, superbe, avec sa blancheur neigeuse, sa taille supérieure à celle du plus gros faucon, les prunelles de jais qui, le distinguant des vulgaires albinos, l'attestaient pur corbeau blanc de la Citadelle. « Ici », appela-t-il. L'oiseau déploya ses ailes, prit son essor, traversa la pièce à grand bruit, vint se poser sur la table à côté du mestre.

« Je vais de ce pas m'occuper de votre déjeuner », déclara Pylos. Cressen acquiesça d'un signe et, s'adressant au corbeau : « Je te présente lady Shôren. » L'oiseau hocha sa tête pâle en guise de révérence et « *Lady*, croassa-t-il, *Lady* ».

La petite en demeura bouche bée. « Il parle !

— Quelques mots. Je t'avais prévenue qu'ils étaient futés.

— Oiseau futé, homme futé, fou futé futé, fit écho le carillon discordant de Bariol. Oh, fou futé futé futé. » Il se mit à chanter. « *Les ombres entrent, messire, dans la danse, danse messire, messire danse*, chantait-il en sautillant d'un pied sur l'autre, alternativement. *Les ombres entendent s'installer, messire, s'installer messire, s'installer messire.* » Et de tant branler du chef, à chaque mot, que les clarines de ses andouillers menaient un tapage d'enfer.

Avec un cri d'effroi, le corbeau blanc prit l'air et s'alla percher sur la rampe en fer de l'échelle de la roukerie. Shôren s'était recroquevillée. « Il me chante ça tout le

temps. Je dis : “Arrête !”, il continue. Ça me terrifie. Faites qu’il arrête. »

*Et je m’y prends comment ?* se demanda le vieillard. *Autrefois, j’aurais pu lui imposer silence pour jamais. Maintenant...*

Il n’était qu’un marmouset, Bariol, lorsque Sa Seigneurie Baratheon, lord Steffon, de tendre mémoire, le découvrit à Volantis où le roi – le vieux roi Aerys II Targaryen qui, à l’époque, conservait encore un semblant de raison – l’avait envoyé chercher sur le continent un parti pour son fils Rhaegar, faute de sœurs à lui faire épouser. « Nous venons de trouver le plus fabuleux des fous, mandait-il à Cressen quinze jours avant de rentrer bredouille de sa mission. L’agilité d’un singe, tout jeune qu’il est, et plus d’esprit qu’une douzaine de courtisans. Il jongle, trousse la charade, sait des tours de magie, chante en quatre langues d’une jolie voix. Nous l’avons affranchi et comptons bien le ramener. Il fera les délices de Robert et saura peut-être même, à la longue, inculquer le rire à Stannis. »

Le souvenir de la missive attrista Cressen. Enseigner le rire à Stannis, personne n’y devait parvenir, Bariol moins que quiconque. Durant la tempête dont la soudaineté, les hululements ne confirmaient que trop l’appellation « baie des Naufrageurs » sombra, juste en vue d’Accalmie, *Fièvre-à-Vent*, la galère à deux mâts de lord Baratheon. Sous les yeux de Stannis et Robert, debout sur les remparts, elle se fracassa contre les écueils, et les flots l’engloutirent, avec Père et Mère et une centaine de rameurs et de mariniers. Pour lors et durant des jours et des jours, chaque marée déballa sur la grève, au bas du château, sa cargaison fraîche de corps ballonnés.

C’est le troisième jour, alors que le mestre aidait les gens à identifier les cadavres, que le fou refit surface, nu, blanc, tout fripé, tout saupoudré de sable humide. « Un mort de plus », pensa Cressen. Mais lorsque Jommy le saisit aux

chevilles pour le traîner vers le tombereau, le gamin revomit de l'eau et se jucha sur son séant. « Foutrement glacé qu'il était pourtant, j'vous dis ! » jura Jommy jusqu'à son dernier souffle.

Deux jours d'immersion..., le mystère demeurait entier. Les pêcheurs se plaisaient à dire qu'en échange de sa semence une sirène lui avait appris à respirer l'eau. Quant à Bariol, il n'en pipait mot, lui. L'être vif et malicieux vanté par lord Stefford n'atteignit jamais Accalmie ; le garçon découvert sur la plage était quelqu'un d'autre, une ruine de corps et d'esprit, à peine à même de parler, moins encore de divertir. Et pourtant, son aspect même attestait son identité. Dans la cité libre de Volantis, l'usage voulait qu'esclaves et domestiques eussent le visage tatoué ; depuis le col jusqu'au sommet du crâne, des carreaux verts et rouges bigarraient le sien.

« Ce pauvre diable souffre, il est dément, ne peut être utile à personne et surtout pas à lui. » Tel fut à l'époque l'avis du vieux ser Harbert, gouverneur d'Accalmie. « Le meilleur service à lui rendre est d'emplir sa coupe de lait de pavot. Un sommeil paisible, et c'en sera fini. Il vous en bénirait, s'il était conscient. » Mais Cressen refusa tout net et finit par imposer son point de vue. Amère victoire... Bariol en avait-il éprouvé la moindre joie ? Impossible de l'affirmer, même aujourd'hui, tant d'années après.

« *Les ombres entrent, messire, dans la danse, messire danse, danse messire* », persistait à chanter le fou, ponctuant chaque mot d'un branle de tête qui vous fracassait les oreilles. *Dong dong din drelin ding dong.*

« *Sire, piailla le corbeau blanc, sire, sire, sire.* »

« Les fous chantent à leur gré, soupira le mestre et, dans l'espoir d'apaiser la princesse : Ne prends pas à cœur ses paroles, il ne faut pas. Peut-être, demain, se souviendra-t-il d'une autre chanson, tu n'entendras plus celle-ci. » *Il chante*

*en quatre langues d'une jolie voix*, disait la lettre de lord Steffon...

Pylos entra en trombe. « Daignez me pardonner, mestre.

— Tu as oublié mon gruau... ! » s'amusa Cressen. Une incongruité, de la part de Pylos.

« Ser Davos est revenu durant la nuit, mestre. Toute la cuisine en parlait. J'ai pensé que vous seriez aise d'en être informé sur-le-champ.

— Davos..., cette nuit, dis-tu ? Où est-il ?

— Chez le roi. Ils ont quasiment passé la nuit ensemble. »

Révolu, le temps où lord Stannis aurait fait réveiller Cressen, quelque heure qu'il fût, pour s'assurer de ses conseils. « On aurait dû m'avertir, maugréa-t-il. On aurait dû m'éveiller. » Il se libéra des doigts de Shôren. « Pardon, dame, je dois aller m'entretenir avec votre seigneur père. Pylos, ton bras. Bien qu'il y ait déjà par trop de marches dans le château, il me semble que, chaque nuit, on en rajoute quelques-unes, à seule fin de m'humilier. »

Shôren et Bariol leur emboîtèrent d'abord le pas, mais la démarche languissante du vieillard ne tarda pas à impatienter la petite qui fusa de l'avant, suivie du fou, clopin-clopant, dont les carillons faisaient un vacarme insensé.

Qu'inhospitaliers aux faibles soient les châteaux, Cressen avait tout lieu de s'en souvenir dans l'escalier scabreux qui conduisait au bas de la tour Mervouivre. Lord Stannis, il le trouverait à la chambre de la Table peinte, tout en haut du donjon central à qui son étourdissante capacité de résonance durant les orages avait valu le nom de tour Tambour. D'ici là, il lui faudrait emprunter la galerie, franchir les portes de fer noir de l'enceinte médiane puis de l'enceinte intérieure, sous l'œil des gargouilles qui les gardaient, gravir tant et tant de marches que mieux valait n'y point songer. Si les jeunes gens les grimpaient quatre à quatre, chacune était un martyr pour les méchantes



hanches d'un vieillard. Mais comme lord Stannis ne se souciait pas d'aller à lui, force était au mestre de se résigner. Du moins avait-il Pylos pour lui alléger le supplice, et il en rendait grâces aux dieux.

L'interminable galerie qu'ils suivaient, cahin-caha, passait devant une série de hautes baies cintrées d'où l'on jouissait d'une vue plongeante sur la courtine extérieure, la braie et, au-delà, les maisons de pêcheurs. Dans la cour, les cris : « Coche ! bande ! tir ! » rythmaient l'exercice à la cible, et les volées de flèches émettaient des froufrous de plumes affolées. Des gardes arpentaient les chemins de ronde et, de gargouille en gargouille, jetaient un œil sur l'armée qui campait dehors. La fumée des foyers brouillait le petit matin, trois mille hommes se restauraient là, sous la bannière de leurs seigneurs et maîtres respectifs. À l'arrière-plan, le mouillage, une forêt de coques et de mâts. Depuis six mois, aucun des bâtiments qui s'étaient aventurés dans les parages de Peyredragon n'avait été autorisé à reprendre le large. Tout imposante qu'elle était avec ses trois ponts et ses trois cents rameurs, *Fureur*, la galère de guerre personnelle de lord Stannis, paraissait presque naine à côté de telle caraque ou telle gabare pansues qui émergeaient de la cohue.

Les connaissant de vue, les plantons postés devant la tour Tambour laissèrent passer les mestres. « Attends-moi ici, dit Cressen, une fois entré. Mieux vaut que je le voie seul à seul.

— Il y a tant de marches, mestre... », protesta Pylos.

Cressen eut un sourire. « Crois-tu que j'aie pu l'oublier ? Je les ai grimpées si souvent... Je les connais toutes par leur petit nom. » Il ne tarda guère à se repentir de son procédé. Il se trouvait à mi-parcours et s'était arrêté pour reprendre haleine et donner un peu de répit à sa hanche quand lui parvint un martèlement de bottes. Quelqu'un descendait.

Il se retrouva bientôt nez à nez avec ser Davos Mervault. Lequel, le voyant, s'immobilisa.

Un individu mince dont les traits vulgaires proclamaient l'extrace. Usé jusqu'à la trame et aussi maculé de sel et d'écume que décoloré par le soleil, un manteau verdâtre drapait ses piètres épaules. Assortis à ses yeux comme à ses cheveux, chausses marron, doublet marron. Attachée à son col, sous la barbichette poivre et sel, par une courroie pendait une bourse de cuir râpé. La main gauche, estropiée, se dissimulait dans un gant de cuir.

« Ser Davos..., feignit de s'étonner le mestre. De retour ? Depuis quand ?

— À la brune. Mon heure de prédilection. » Pour naviguer de nuit, jamais personne n'était arrivé, disait-on, à la cheville de Davos Courte-Main. Avant d'être fait chevalier par lord Stannis, il s'était taillé dans les Sept Couronnes une réputation de contrebandier hors pair.

« Et ? »

L'homme secoua la tête. « Et il en est comme vous le lui aviez prédit. Ils ne se soulèveront pas, mestre. Pas en sa faveur. Ils ne l'aiment pas. »

*Non, songea Cressen. Ni maintenant ni jamais. Il est énergique, capable, juste..., mmouais, juste jusqu'à l'absurde..., mais cela ne suffit pas. Cela n'a jamais suffi.* « Vous les avez tous rencontrés ?

— Tous, non. Seulement ceux qui ont condescendu à me recevoir. Ils ne m'aiment pas non plus, ces bien-nés. À leurs yeux, je serai toujours le chevalier Oignon. » Il crispa sa main gauche dont les doigts tronqués formèrent un vilain moignon ; Stannis les lui avait tous tranchés à la dernière jointure, le pouce excepté. « J'ai rompu le pain avec Gulian Swann et le vieux Penrose, les Torth ont daigné m'accorder un rendez-vous bucolique à minuit. Quant aux autres, bon..., Béric Dondarrion est porté disparu,

d'aucuns le prétendent mort, et Bryce l'Orangé – lord Caron – se trouve auprès de Renly. Il fait partie de la garde Arc-en-ciel.

— La garde Arc-en-ciel ?

— La garde royale que s'est fabriquée Renly, expliqua l'ancien contrebandier. Sept hommes aussi, mais qui, au lieu du blanc, portent chacun sa couleur. Loras Tyrell en est le commandant. »

Un nouvel ordre de chevalerie nippé de neuf et bien rutilant, bien somptueux pour ébouriffer, voilà exactement ce qui pouvait le mieux séduire Renly Baratheon. Dès son plus jeune âge, Renly avait adoré les couleurs vives, les tissus riches, adoré jouer. « Regardez-moi ! criait-il à tous les échos d'Accalmie, tout galops, tout rires. Regardez-moi, je suis un dragon », ou : « Regardez-moi, je suis un mage », ou : « Regardez-moi, regardez-moi, je suis le dieu de la pluie. »

Pour avoir grandi, depuis, pour être devenu adulte, vingt et un ans..., le petit effronté aux cheveux noirs hirsutes et aux yeux rieurs n'en poursuivait pas moins ses bati-folages. *Regardez-moi, je suis roi*, s'attrista Cressen. *Oh, Renly, Renly, te rends-tu compte, mon cher garçon, de ce que tu fais ? T'en soucierais-tu, si tu le savais ? Qui, à part moi, s'inquiète de ton sort ?* « Et quels motifs les lords ont-ils invoqués pour refuser ? demanda-t-il.

— Eh bien, là..., certains m'ont bercé de cajoleries, certains rebuté tout court, certains régala de regrets, certains de promesses, certains se sont contentés de mentir. » Il haussa les épaules. « En définitive, des mots, du vent.

— Ainsi n'aviez-vous aucun espoir à lui rapporter ?

— Que des fallacieux, et je n'avais garde, répondit Davos. Je lui ai dit la vérité. »

Ces seuls mots remémorèrent à mestre Cressen toutes les circonstances de l'adoubement de Davos... Malgré sa maigre garnison, lord Stannis soutient le siège d'Accalmie

depuis près d'un an contre les forces conjuguées des lords Tyrell et Redwyne, et ce quoique la mer aussi lui soit interdite, car les galères de La Treille croisent à l'affût, jour et nuit, sous pavillon pourpre ; dans la place, où l'on a dès longtemps mangé chevaux, chiens et chats, les défenseurs en sont réduits à se nourrir de racines et de rats ; survient une nuit de nouvelle lune où, de noires nuées voilant les étoiles, Davos le contrebandier ose dans les ténèbres braver le blocus, ainsi que la baie périlleuse des Naufrageurs. Noir de coque et de rames et de voiles se faufile son cotre, la soute emplit d'oignons et de poisson salé. Piètre cargaison, certes, mais suffisante pour survivre jusqu'à l'arrivée du libérateur, Eddard Stark.

Pour sa peine, Davos reçoit de Stannis, outre des terres de premier choix dans le cap de l'Ire, un petit fort et les honneurs de la chevalerie..., la récompense méritée par des années de contrebande : l'amputation de quatre phalanges de la main gauche. À quoi il consent, sous réserve toutefois que Sa Seigneurie maniera le fer en personne, nul autre qu'elle n'étant digne de le punir. À cet effet, Stannis utilise un hachoir de boucher, seul instrument susceptible d'opérer propre et net, puis Davos se baptise Mervault et, pour blason de sa maison, choisit, sur champ gris perle, un navire noir – aux voiles frappées d'un oignon. Et il répète volontiers, depuis, qu'en lui donnant quatre ongles de moins à tailler et curer lord Stannis l'a gratifié d'une faveur insigne.

Non, se dit Cressen, un homme de cette trempe ne donnait pas de faux espoirs, il assenait crûment la rude vérité. « Breuvage amer que la vérité, ser Davos, même pour un lord Stannis. Son idée fixe est de regagner Port-Réal en possession de toute sa puissance, de tailler en pièces ses ennemis et de réclamer son dû légitime. Or, à présent...

— S'il s'y rend avec ces trois milliers d'hommes, ce ne sera que pour mourir. Il n'a pas l'avantage du nombre. Je

me suis acharné à l'en avertir, mais vous connaissez son orgueil. » Davos brandit sa main gantée. « Les doigts me repousseront avant qu'il ne fléchisse devant l'évidence. »

Le vieillard soupira. « Vous avez fait votre possible. À moi, maintenant, de joindre ma voix à la vôtre. » D'un pas lourd, il reprit son ascension.

Le repaire de lord Stannis Baratheon était une vaste pièce ronde aux murs de pierre noire et nue que perçaient quatre espèces de meurtrières orientées vers les points cardinaux. Au centre se dressait la grande table à laquelle il devait son nom : une énorme bille de bois ciselée sur ordre d'Aegon Targaryen avant la Conquête. Longue de plus de cinquante pieds, large de quelque vingt-cinq dans sa plus grande largeur, elle n'en avait pas quatre en son point le plus étroit. Les ébénistes du roi l'avaient en effet façonnée d'après la carte de Westeros, y découpant si précisément chaque golfe, chaque péninsule qu'elle ne comportait en définitive aucune ligne droite. Quant au plateau, noirci par près de trois siècles de vernis, les peintres y avaient représenté les Sept Couronnes dans leur état d'alors, avec leurs fleuves et leurs montagnes, leurs villes, leurs châteaux, leurs lacs et leurs forêts.

Le seul siège que comportât la pièce se trouvait très précisément installé devant le point qu'au large des côtes de Westeros occupait Peyredragon, et on l'avait surélevé pour jouir d'une vue cavalière globale. S'y tenait, étroitement corseté de cuir et culotté de bure brune, un homme à qui l'irruption de mestre Cressen fit lever les yeux. « Je savais que *tu* viendrais, vieux, que je t'appelle ou non. » Nulle aménité dans sa voix. Une denrée rare en toute occurrence.

En dépit de sa large carrure et de ses membres musculeux, Stannis Baratheon, sire de Peyredragon et, par la grâce des dieux, légitime héritier du Trône de Fer des Sept Couronnes de Westeros, avait une rigidité de chair et de physionomie qui évoquait invinciblement les cuirs mégissés

au soleil jusqu'à devenir coriaces comme acier. *Dur* était le qualificatif que lui appliquaient ses hommes, et dur il était. Bien qu'il n'eût pas trente-cinq ans révolus, seul lui demeurait un tour de fins cheveux noirs qui, derrière les oreilles, lui cerclait le crâne comme l'ombre d'une couronne. Son frère, le feu roi Robert, s'était laissé vers la fin de sa vie pousser une barbe dont, sans l'avoir jamais vue, Cressen savait par ouï-dire que c'était une rude chose, hirsute et drue. Comme en réplique, Stannis portait des favoris taillés strict et court qui, telle une ombre bleu-noir, barraient ses pommettes osseuses et sa mâchoire carrée. D'un bleu sombre comme mer nocturne, ses yeux vous faisaient, sous d'épais sourcils, l'effet de plaies ouvertes. Sa bouche avait de quoi désespérer le fou le plus comique ; réduite à un fil exsangue et crispé, cette bouche taillée pour la menace, la réprobation, le laconisme et les ordres secs avait oublié le sourire et toujours ignoré le rire. Parfois, la nuit, lorsque l'univers redoublait de silence et de calme, mestre Cressen se figurait entendre lord Stannis, au cœur de la forteresse, grincer des dents.

« Autrefois, vous m'auriez fait éveiller, dit-il.

— Tu étais jeune, autrefois. Maintenant, te voilà vieux, cacochyme, et tu as besoin de sommeil. » Il n'avait jamais pu apprendre à mâcher ses mots, à dissimuler ni flatter ; il disait sa pensée, et au diable qui n'appréciait pas. « Je savais que tu ne tarderais guère à connaître les propos de Davos. C'est ton habitude, non ?

— Si ce ne l'était, je ne vous servirais à rien, répliqua Cressen. J'ai croisé Davos dans l'escalier.

— Et il t'a tout déballé, je présume ? J'aurais dû lui raccourcir la langue, en plus des doigts.

— Riche émissaire que vous auriez eu là.

— Pauvre émissaire de toute façon. Les seigneurs de l'orage ne se soulèveront pas pour moi. Il semble qu'ils ne m'aient point, et la justice de ma cause ne leur est de rien.

Les pleutres demeureront tapis derrière leurs murs à guetter le sens du vent pour mieux rallier le vainqueur probable. Les téméraires se sont déclarés en faveur de Renly. De *Renly* ! » Il cracha le nom comme s'il se fût agi d'un poison.

« Votre frère est sire d'Accalmie depuis treize ans. Ces derniers sont ses bannerets liges, et...

— *Ses*, coupa Stannis, quand ils devraient être les miens. Je n'ai jamais demandé Peyredragon. Je ne l'ai jamais désiré. Je m'en suis emparé parce que les ennemis de Robert s'y cramponnaient et qu'il m'a ordonné de les en extirper. J'ai armé sa flotte et fait sa besogne, en cadet respectueux de ses devoirs vis-à-vis de l'aîné – Renly me devrait la pareille –, et comment Robert me remercie-t-il ? En me faisant sire de Peyredragon et en donnant Accalmie et ses revenus à *Renly*. Voilà trois siècles qu'Accalmie est l'apanage de notre maison ; il me revenait de plein droit, quand Robert s'est adjugé le Trône de Fer. »

Un vieux grief, jamais digéré, et pour l'heure moins que jamais. La faiblesse actuelle de lord Stannis prenait en effet sa source dans le fait que, tout vénérable et fort qu'était Peyredragon, de son allégeance ne relevait qu'une poignée de noblaillons dont les possessions insulaires quasi désertes offraient plus de rocaille que de combattants. Stannis avait eu beau recruter des reîtres dans les cités libres de Myr et de Lys, l'armée qu'il faisait camper sous ses murs était beaucoup trop maigre pour abattre la puissance des Lannister.

« Robert vous a lésé, rétorqua posément mestre Cressen, mais pour des motifs judicieux. Peyredragon avait été longtemps le siège de la maison Targaryen. Il lui fallait là, comme gouverneur, un homme énergique, et Renly n'était qu'un gamin.

— Il est toujours un gamin, trancha Stannis avec une colère qui fit tonner la pièce vide, un gamin chapardeur qui n'aspire qu'à m'escamoter la couronne. De quels exploits peut-il se prévaloir pour briguer le trône ? Il siège

au Conseil, blague avec Littlefinger et, dans les tournois, n'endosse sa superbe armure que pour s'offrir le luxe d'être démonté par meilleur que lui. Voilà sur quel bilan mon cher frère fonde ses prétentions à la royauté. Je te le demande, pourquoi les dieux m'ont-ils affligé de *deux* frères ?

— Je ne saurais répondre à la place des dieux.

— Tu me sembles fort à court de réponses, ces temps-ci. Qui sert donc de mestre à Renly ? je l'enverrais chercher, ses conseils me conviendraient mieux. Qu'a dit ce mestre, à ton avis, quand mon frère se mit en tête de me voler ma couronne ? Quel conseil ce collègue à toi donna-t-il à ce traître de mon sang à moi ?

— Je serais surpris que lord Renly demande conseil à quiconque, Sire. » Pour hardi que fût devenu le dernier des trois fils de lord Steffon, il agissait à l'étourdie, de manière plus impulsive que calculée. En quoi il ressemblait, comme à tant d'autres égards, à Robert et différait absolument de Stannis.

« *Sire...*, répéta ce dernier d'un ton aigre. C'est te fichier de moi que me régaler de ce style royal. Sur quoi régné-je ? Peyredragon et quelques écueils du détroit, voilà mon royaume. » Dévalant de son siège, il vint se camper devant la table où son ombre barra l'embouchure de la Néra et les forêts peintes qu'avait supplantées Port-Réal. Et il couvait du regard, là, debout, le royaume qu'il entendait revendiquer, ce royaume à portée de main qui se trouvait au diable. « Ce soir, je dois souper avec mes bannerets – ce qui m'en tient lieu. Celtigar, Velaryon, Bar Emmon, enfin toute cette pitoyable clique. Du petit bétail, pour ne rien celer, les rogatons, bref, qu'ont daigné me laisser mes frères. Sladhor Saan, le pirate de Lys, m'y harcèlera de sa dernière ardoise, tandis que Morosh de Myr m'assommera en me chapitrant sur les tempêtes et les marées d'automne, et que ce cagot de lord Solverre me marmottera la volonté des Sept. Celtigar voudra savoir quels seigneurs



de l'orage se joignent à nous. Velaryon menacera de plier armes et bagages si nous ne frappons tout de suite. Que leur répondre ? Que faire, maintenant ?

— Vos véritables ennemis sont les Lannister, messire, opina Cressen. Si vous et votre frère faisiez cause commune contre eux...

— Je ne traiterai pas avec Renly, rétorqua Stannis d'un ton à interdire toute discussion. Aussi longtemps qu'il usurpera le titre de roi.

— Pas de Renly, alors », concéda le mestre. Il le savait aussi têtu qu'orgueilleux et, une fois résolu, incapable de la moindre concession. « D'autres seraient aussi à même de vous seconder. Depuis qu'on l'a proclamé roi du Nord, le fils d'Eddard Stark dispose des forces conjointes de Winterfell et de Vivesaigues.

— Un godelureau, lâcha Stannis, et un faux roi de plus. Me faut-il accepter l'éclatement du royaume ?

— Un demi-royaume vaut à coup sûr mieux qu'aucun, suggéra Cressen, et si vous aidez le garçon à venger le meurtre de son père...

— Pourquoi devrais-je venger Eddard Stark ? Il ne m'était rien. Oh, certes, *Robert* l'aimait. L'aimait comme un frère, combien de fois l'ai-je entendue, cette rengaine ? Son frère était *moi*, pas Ned Stark, mais qui l'eût cru, vu la manière dont il me traitait ? Pendant que je tenais Accalmie pour lui et regardais mes braves crever de faim, Mace Tyrell et Paxter Redwyne se gobergeaient sous mon nez. M'en remercia-t-il ? Nenni. C'est *Stark* qu'il remercia pour avoir fait lever le siège, alors que nous grignotions, nous, des racines et des rats. Sur les ordres de Robert, j'armai une flotte et, en son nom, m'emparai de Peyredragon. Me prit-il la main en disant : *Bravo, mon frère, que pourrais-je faire sans toi ?* Nenni. Il me blâma de m'être laissé filouter Viserys et sa nouveau-née de sœur par Willem Darry – comme si j'avais pu l'en empêcher. J'ai siégé à son Conseil

quinze ans durant, aidé Jon Arryn à gouverner le royaume pendant que Robert courait la pute et se soûlait, mon frère me nomma-t-il sa Main ? Nenni. Il partit au triple galop retrouver son bien-aimé Ned Stark et lui en décerna l'honneur. Dont leur advint à tous deux grand bien.

— Soit, messire, convint Cressen par diplomatie. On vous a repu de coulevres, mais poussière que le passé. Une alliance avec les Stark peut vous assurer l'avenir. Vous pourriez du reste en sonder d'autres. Lady Arryn, par exemple. Si la reine a assassiné son mari, sûrement brûle-t-elle d'en obtenir réparation. Elle a un fils, l'héritier du Val. Des fiançailles avec Shôren...

— Il est débile, égrotant, objecta Stannis. En me priant de le prendre pour pupille à Peyredragon, son père lui-même en était conscient. Le service de page aurait pu améliorer son état, la maudite Lannister a tout flanqué par terre en faisant empoisonner lord Arryn et, maintenant, la Lysa nous embusque le même aux Eyrié. Jamais, je t'en fiche mon billet, jamais elle ne se séparera de lui.

— Dans ce cas, que ne lui expédiez-vous Shôren ? insista le mestre. Peyredragon est lugubre pour un enfant. Que son fou l'accompagne, ce visage familial lui adoucira le dépaysement.

— Familier et hideux. » L'effort de réflexion lui laboura le front. « Toutefois... Cela vaut peut-être la peine d'essayer...

— Hé quoi ! s'indigna une voix acerbe, le maître légitime des Sept Couronnes devrait mendier l'appui de veuves et d'usurpateurs ? »

Mestre Cressen se retourna, s'inclina. « Madame », dit-il, fort marri de ne l'avoir pas entendue entrer.

Lord Stannis s'était renfrogné. « Je ne mendie pas. Auprès de personne. Veille à t'en souvenir, femme.

— Je suis charmée de l'apprendre, messire. » Aussi grande que son mari, maigre de corps comme de visage,

lady Selyse avait d'immenses oreilles et, sous son nez pointu, le spectre d'une moustache. Elle avait beau le plumer tous les jours en le maudissant, le poil s'obstinait à lui orner la lèvre dès le lendemain. Elle avait des yeux délavés, la bouche sévère, une voix de fouet qu'elle fit claquer derechef : « Lady Arryn te doit allégeance, ainsi que les Stark et ton frère et tous les autres. Toi seul es leur authentique souverain. Il serait messéant de chicaner, marchander avec eux quant à ce qui te revient légitimement par la grâce du dieu. »

*Du*, disait-elle, et non *des*. La femme rouge l'avait conquise, cœur et âme, détournée des dieux, tant nouveaux qu'anciens, révévés dans les Sept Couronnes, et convertie au culte de celui qu'on appelait le Maître de la Lumière.

« Point ne me chaut la grâce de ton dieu, répliqua Stannis, qui ne partageait pas les ferveurs nouvelles de sa moitié. Ce n'est pas de punaiseries que j'ai besoin, mais d'épées. Aurais-tu, quelque part, une armée secrète, à mon propre insu ? » Le ton était tout sauf affectueux. Les femmes, y compris la sienne, avaient toujours mis Stannis mal à l'aise. Lorsque ses fonctions de conseiller l'avaient requis à Port-Réal, il s'était gardé d'emmener Selyse et Shôren. Là-dessus, peu de lettres et moins encore de visites ; il accomplissait ses devoirs conjugaux une ou deux fois l'an, sans joie, et les fils qu'il en espérait n'avaient jamais vu le jour.

« Mes frères, mes oncles, mes cousins possèdent des armées, répliqua-t-elle. La maison Florent ralliera ta bannière.

— Ta maison Florent m'alignera deux mille hommes, au mieux. » Il passait pour connaître à la virgule près les forces respectives de chaque maison des Sept Couronnes. « Et tu accordes à tes frères et oncles infiniment plus de crédit que moi, dame. Les domaines Florent se trouvent beaucoup trop près de Hautjardin pour que le seigneur ton oncle ose affronter l'ire de Mace Tyrell.

— Il existe un autre moyen. » Elle se rapprocha. « Mettez-vous à votre fenêtre, messire. Vous verrez le ciel armorié du signe que vous attendiez. Rouge, d'un rouge de flamme, d'un rouge qui symbolise le cœur ardent du vrai dieu. C'est sa bannière – et la vôtre ! Voyez comme elle flotte et se déploie dans le firmament, telle la brûlante haleine d'un dragon, quand vous êtes vous-même seigneur et maître de Peyredragon... Elle l'indique assez, votre heure est venue, Sire. Rien n'est plus certain. Vous êtes, à l'instar d'Aegon le Conquérant, jadis, appelé à appareiller de ce roc désolé et, comme lui, jadis, à tout balayer sur votre passage. Il vous suffit de prononcer le mot, embrassez l'omnipotence du Maître de la Lumière.

— Combien d'épées le Maître de la Lumière, insista Stannis, mettra-t-il à ma disposition ?

— Autant que nécessaire, promit-elle. D'abord celles d'Accalmie et de Hautjardin, plus toutes celles de leurs vassaux.

— Davos te dirait le contraire, objecta Stannis. Ces épées ont prêté serment à Renly. Le charme de mon jeune frère opère, on l'aime comme on aimait Robert..., et on ne m'a jamais aimé.

— Certes, admit-elle, mais que Renly meure... »

Comme les yeux rétrécis de Stannis la scrutaient longuement, Cressen n'y tint plus : « Il n'y faut pas songer. De quelques foucades que Renly se soit rendu coupable, Sire...

— *Foucades* ? J'appelle cela trahison. » Stannis revint à sa femme. « Outre sa force et sa jeunesse, mon frère a pour lui des troupes nombreuses, sans compter ses arcs-en-ciel de chevaliers.

— Dans les flammes, Mélisandre a lu sa mort. »

Le mestre balbutia, horrifié. « Un fratricide..., ceci est mal, messire, impensable..., écoutez-moi, je vous en conjure ! »

Lady Selyse le toisa. « Et que lui direz-vous, mestre ? Qu'il peut obtenir un demi-royaume en allant à deux genoux supplier les Stark et en vendant notre fille à lady Arryn ?

— Je connais ton opinion, Cressen, dit lord Stannis. À elle, maintenant, de m'exposer la sienne. Retire-toi. »

Le mestre ploya roidement un genou. Et les yeux de lady Selyse ne cessèrent de peser sur lui qu'il n'eût, à pas poussifs, achevé de se retirer. Tout juste était-il encore capable de se tenir droit lorsqu'il atteignit le bas de l'escalier. « Aide-moi », dit-il à Pylos.

Une fois de retour dans ses appartements, il le renvoya et, une fois de plus, boitilla jusqu'au balcon pour regarder les flots, debout entre ses gargouilles. L'un des vaisseaux de guerre de Sladhor Saan cinglait au large. Zébrée de couleurs gaies, sa coque fendait les lames gris-vert au rythme cadencé des rames. Un promontoire finit par le lui dérober. *Que n'est-il aussi facile à mes craintes de s'évanouir.* N'avait-il tant vécu que pour subir cela ?

En prenant le collier, les mestres avaient beau renoncer à tout espoir de paternité, Cressen n'en connaissait pas moins les sentiments d'un père. Robert, Stannis, Renly... trois fils qu'il avait élevés lui-même, après la disparition de lord Steffon dans la mer rageuse. S'y était-il donc si mal pris qu'il lui fallût voir maintenant l'un d'entre eux assassiner l'autre ? Impossible de le permettre, non, cela, il ne le *permettrait* pas.

À l'origine de cette infamie, la femme. Pas lady Selyse, *l'autre*. La femme rouge, comme l'appelaient les serviteurs, de peur de prononcer son nom. « Je le prononcerai, moi, dit-il au cerbère de pierre. Mélisandre. *Elle.* » Mélisandre d'Asshai, sorcière et larve-noue, prêtresse de R'hllor, Maître de la Lumière, Cœur du Feu, dieu de la Flamme et de l'Ombre. Mélisandre et sa démence à qui il fallait interdire de se propager au-delà de Peyredragon.

Après l'éblouissement du matin, sombre et maussade lui sembla son cabinet. D'une main mal assurée, le vieillard alluma un bougeoir qu'il emporta sous l'escalier de la roukerie. Là reposaient, bien en ordre sur leurs étagères, ses onguents, potions, médicaments divers. Le rayonnement du bas recelait, derrière une rangée trapue de pots d'argile à baume, une fiole de verre indigo, pas plus haute que le petit doigt. À peine agitée, elle crépita. L'ayant dépoussiérée d'un souffle, Cressen l'emporta jusqu'à sa table et, s'affaissant dans son fauteuil, la déboucha et en répandit le contenu. Une douzaine de cristaux, pas plus gros que des graines, et qui roulèrent en cliquetant sur le grimoire qu'il étudiait. La lueur de la bougie les faisait scintiller comme des bijoux, mais dans un ton si violacé que le mestre se prit à penser qu'il le voyait vraiment pour la première fois.

Autour de sa gorge, la chaîne devenait extrêmement pesante. Du bout de son petit doigt, il effleura l'un des cristaux. *Le pouvoir de vie et de mort dans ce volume infinitésimal*. La plante qui servait à les fabriquer ne poussait que dans les îles de la mer de Jade, à mi-distance de l'antipode. Après avoir laissé vieillir les feuilles, on les mettait à mariner dans un bain de limons, d'eau sucrée, d'épices rares en provenance des îles d'Été ; on pouvait ensuite les jeter, mais il fallait encore ajouter des cendres pour épaissir la décoction et lui permettre de cristalliser. Un processus lent, malaisé, qui réclamait des ingrédients coûteux et difficiles à se procurer. Les alchimistes de Lys en savaient le secret, cependant, tout comme les Sans-Visage de Braavos..., ainsi que les mestres de son propre ordre, encore que ce sujet de conversation-là demeurât réservé à l'enclos de la Citadelle. Le monde entier savait que l'anneau d'argent de leur chaîne symbolisait l'art de guérir – mais le monde aimait mieux ignorer que savoir guérir implique aussi savoir tuer.

Cressen ne se rappelait plus quel nom les gens d'Asshai donnaient à la feuille ni les empoisonneurs de Lys au

cristal. À Villevieille, on disait simplement : *l'étrangleur*, parce que, dissous dans le vin, il resserrait les muscles de la gorge en un tel étau qu'il devenait absolument impossible de respirer. On disait que la face de la victime s'en violaçait du même ton que le cristal mortel, mais il suffisait, après tout, de s'étouffer par glotonnerie pour s'offrir cette carnation.

Or, il se trouvait que, ce soir même, lord Stannis allait festoyer ses bannerets, son épouse..., ainsi que la femme rouge, Mélisandre d'Asshai.

*Il faut me reposer*, se dit mestre Cressen. *Il me faudra toute mon énergie, quand viendra la nuit. Il ne faut pas que ma main tremble, ni que me défaille le cœur. Ce que je vais faire est abominable, mais je le dois. Les dieux, s'il en est, ne manqueront pas de me pardonner.* Il avait si peu, si mal dormi ces derniers temps. Un brin de somme le revigorerait pour affronter l'épreuve. Cahin-caha, il se traîna jusqu'à son lit. Et cependant, à peine eut-il fermé les yeux que la comète lui apparut, brillante et rouge et féroce et formidablement vivante au sein des rêves ténébreux. *Peut-être est-ce ma comète*, songea-t-il dans un demi-sommeil avant de sombrer définitivement. *Un présage de sang, la prédiction d'un meurtre..., oui...*

À son réveil, il faisait nuit noire, la chambre était plongée dans les ténèbres, chacune de ses articulations le faisait souffrir. Il se dressa vaille que vaille, la tête lourde d'élancements, rattrapa sa canne, finit par se jucher sur ses pieds. *Si tard*, pensa-t-il. *Ils ne m'ont pas fait appeler.* On le conviait toujours aux festins. Sa place était près du ser, aux côtés de lord Stannis. Devant ses yeux flotta l'image de ce dernier, non point de l'homme qu'il était mais du garçonnet d'autrefois, froid comme l'ombre où il campait, tandis que le soleil nimbait son aîné. En toutes choses, Robert se montrait plus prompt, mieux doué. Pauvre gosse... – allons, vite, vite, il y allait de *son* salut.

Les cristaux gisaient toujours sur le grimoire, il les y rafla. À défaut de bague à chaton truqué comme celles qu'à en croire la rumeur utilisaient de préférence les empoisonneurs de Lys, le mestre avait des quantités de poches grandes et petites cousues dans ses vastes manches. Il faufile dans l'une d'elles les graines d'étrangleur, ouvrit sa porte, appela : « Pylos ? Tu es là ? » et, n'obtenant pas de réponse, haussa le ton : « Pylos, viens m'aider ! » Silence. Un silence d'autant plus bizarre que la cellule du jeune homme se trouvait à portée de voix, quelques marches à peine plus bas.

À la fin, Cressen dut héler ses domestiques. « Hâtez-vous, leur dit-il. Je me suis oublié à dormir et, maintenant, le festin sera commencé..., les libations... On aurait dû me réveiller. » Qu'était-il advenu de mestre Pylos ? En vérité, son absence était inconcevable...

Il dut à nouveau longer la galerie. La brise nocturne y murmurait, de baie en baie, d'aigres murmures à goût de mer. Sur les remparts de Peyredragon vacillaient des torches et, dessous, dans le camp, se discernaient, telle une moisson d'étoiles jonchant la terre, des centaines et des centaines de foyers. Là-dessus flamboyait, rouge et maléfique, la comète. *Je suis trop vieux, trop avisé pour m'effrayer de telles choses*, se morigéna le mestre.

Les portes de la grand-salle s'engonçaient dans la gueule d'un dragon de pierre. Cressen congédia ses gens. Mieux valait entrer seul pour dissimuler sa faiblesse. Pesamment appuyé sur sa canne, il gravit sans secours les dernières marches et, clopin-clopant, s'inséra sous le porche en forme de croc. Deux gardes poussèrent à son intention les lourds battants rouges, et sur lui déferlèrent d'un coup tapage et lumières. Un pas de plus, et il se retrouva dans les entrailles du dragon.

Par-dessus le fracas des plats, des couteaux que sustentait la rumeur sourde des conversations lui parvint le



refrain de Bariol : « ... *danse, messire, messire danse* », ponctué par son carillon discordant. Toujours l'horrible chanson du matin. « *Les ombres entendent s'installer, messire, s'installer messire, s'installer messire.* » Le bas bout de la salle était bondé de chevaliers, d'archers, de capitaines mercenaires qui dépeçaient des miches de pain noir afin de saucer leur ragoût de poisson. Ici, point de ces rires gras, point de ces cris rauques qui gâtaient ailleurs la dignité de tous les banquets, lord Stannis ne le tolérait pas.

Cressen s'avança vers l'estrade réservée aux lords et au roi. Pour l'atteindre, il lui fallait d'abord contourner Bariol qui, tout occupé par ses entrechats et assourdi par ses clarines, ne le vit ni ne l'entendit approcher. Tant et si bien qu'en embardant d'un pied sur l'autre le fou finit par heurter la canne du mestre, laquelle se déroba sous lui, et tous deux allèrent, jambes et bras mêlés, s'aplatir parmi la jonchée, tandis que, tout autour, fusait un formidable éclat de rire. Un spectacle, assurément, comique...

À demi vauté sur Cressen, Bariol lui plaquait quasiment au nez sa face bigarrée. Envolés, le heaume d'étain, les clarines et les andouillers. « Dans la mer, on tombe vers le haut, déclara-t-il, oh, je sais je sais, holà. » Avec un gloussement, il se laissa rouler de côté, rebondit sur ses pieds et exécuta quelques galipettes.

Dans un effort de bonne contenance, le mestre s'arracha un demi-sourire et entreprit de se relever, mais sa hanche protesta de manière si véhémement qu'il la craignait de nouveau en miettes quand de fortes mains l'empoignèrent aux aisselles et le replacèrent debout. « Merci, ser, souffla-t-il tout en se tournant pour voir quel chevalier l'avait secouru.

— Mestre, dit dame Mélisandre, dont le timbre grave semblait comme parfumé par l'accent mélodieux de la mer de Jade. Vous devriez être plus prudent. » Elle était, comme à l'accoutumée, vêtue de rouge de pied en cap. À sa longue robe flottante de soie vaporeuse s'ajustaient des

manches et un corsage dont les crevés laissaient entrevoir une doublure cramoisie. Plus étroit qu'aucune chaîne de mestre lui ceignait le col un torque d'or rouge agrémenté d'un gros solitaire en rubis. Sa chevelure avait non pas la nuance orange ou fraise commune aux rouquins mais un ton de cuivre bruni que les torches faisaient miroiter. Rouges étaient également ses yeux..., mais elle avait une peau blanche et lisse, onctueuse et immaculée comme de la crème. Svelte elle était, ronde de sein, fine de taille et, quoique plus grande que la plupart des chevaliers, gracieuse, visage en cœur. Le regard des hommes, fussent-ils mestres, ne la lâchait plus, dès lors qu'il s'était posé sur elle. D'aucuns la prétendaient belle. Belle, elle ne l'était pas, non, mais rouge – et terrifiante – rouge.

« Je..., je vous remercie, dame.

— Un homme de votre âge doit regarder où il met les pieds, reprit-elle d'un ton poli. La nuit est noire et pleine de terreurs. »

Il connaissait la phrase, extraite de quelque prière de sa religion à elle. *N'importe, j'ai ma religion à moi*. « Seuls les enfants ont peur du noir », répondit-il, malgré Bariol qui, simultanément, reprenait sa scie lancinante : « *Les ombres entrent dans la danse, messire, danse messire, messire danse.* »

« Et voici une énigme, reprit Mélisandre. Un fou perspicace et un sage qui extravague. » Elle se baissa pour ramasser le heaume de Bariol puis en coiffa Cressen. Au fur et à mesure que la cuvette glissait par-dessus ses oreilles, il percevait le doux tintement des clarines. « Une couronne assortie à votre chaîne, seigneur mestre », commenta-t-elle. Les hommes riaient, tout autour.

Serrant les dents, Cressen lutta pour dominer sa rage. Elle le croyait débile, désarmé, elle en jugerait autrement d'ici que la nuit s'achève. Si vieux qu'il pût être, il demeurerait lui-même : un mestre de la Citadelle. « C'est de vérité

que j'ai cure, non de couronne, dit-il en se débarrassant du couvre-chef.

— Il est, en ce monde, des vérités que l'on n'enseigne pas à Villevieille. » Se détournant de lui dans un tourbillon de soie rouge, Mélisandre se dirigea vers la haute table que présidaient le roi et la reine. Cressen rendit à Bariol la bassine aux andouillers et s'apprêta à gagner sa place.

Mestre Pylos l'occupait.

Éberlué, le vieillard s'immobilisa. « Mestre Pylos, balbutia-t-il enfin, vous... vous ne m'avez pas réveillé.

— Sa Majesté m'a commandé de vous laisser reposer. » Pylos eut toutefois la bonne grâce de rougir. « Elle m'a dit que votre présence n'était pas nécessaire ici. »

Cressen parcourut des yeux les chevaliers, capitaines et lords assis là et qui se taisaient. Ce vieux revêche de lord Celtigar portait une cape brodée de crabes en grenats. Ce bellâtre de lord Velaryon avait opté pour des soieries vert d'eau, et l'hippocampe d'or blanc qui lui ornait la gorge mettait en valeur sa blondeur. Ce gamin bouffi de lord Bar Emmon avait boudiné ses quatorze printemps frapés au phoque blanc de velours violet, ser Axell Florent demeurait quelconque, en dépit de ses tons feuille morte et de ses renards, le pieux lord Solverre s'était constellé la gorge, le poignet, l'annulaire de pierres de lune, et le capitaine de Lys, Sladhon Saan, n'était qu'écarlates, ors, pierreries, satins. Ser Davos seul s'était habillé simplement, doublet brun, cape de laine verte, et seul ser Davos, non sans compassion, lui rendit son regard.

« Vous êtes trop malade et trop âgé pour m'être d'une quelconque utilité. » Le timbre ressemblait étonnamment à celui de Stannis, mais cela ne se pouvait, ne se pouvait. « Pylos me conseillera, dorénavant. Il s'occupe déjà des corbeaux, puisque votre état vous interdit l'accès de la roukerie. Vous vous tueriez à mon service, je ne le veux point. »

L'incrédulité fit papilloter mestre Cressen. *Stannis, mon seigneur, mon pauvre petit garçon maussade, tu ne peux faire cela, toi, le fils que je n'ai pas eu, ne sais-tu pas de quels soins je t'ai entouré, combien j'ai vécu pour toi, de quel cœur je t'ai aimé, en dépit de tout ? Oui, aimé, mieux aimé même que Robert ou Renly, parce que, toi, personne ne t'aimait, que tu étais le seul à avoir tant besoin de moi.* Il se contenta néanmoins de dire : « Ainsi soit-il donc, messire, mais... mais j'ai faim. Ne saurais-je m'asseoir à votre table ? » *À tes côtés, ma place est à tes côtés...*

Ser Davos se leva. « Ce serait un honneur pour moi, Sire, que d'avoir le mestre pour voisin.

— Soit. » Lord Stannis se détourna pour chuchoter quelque chose à Mélisandre qui occupait, à sa droite, la place la plus honorifique, tandis qu'à sa gauche lady Selyse arborait un sourire aussi clinquant et grêle que ses bijoux.

*Trop loin, se désola Cressen. La moitié des bannerets séparaient Davos du haut bout. Il me faut être plus près d'elle pour glisser l'étrangleur dans sa coupe, mais le moyen ?*

Pendant qu'à pas lents le mestre contournait la table pour aller s'asseoir auprès de Mervault, Bariol reprit ses gambades désordonnées. « Ici, nous mangeons du poisson, s'extasia-t-il en agitant le sceptre d'une morue. Dans la mer, le poisson nous mange. Oh, je sais je sais, holà. »

Ser Davos se décala sur le banc. « Nous devrions tous porter la livrée de bouffon, ce soir, grommela-t-il comme le mestre s'asseyait, car nous sommes en veine de bouffonnerie. La femme rouge a lu victoire dans ses flammes, aussi Stannis brûle-t-il d'en découdre, le rapport des forces, bah. D'ici là, je parie que nous aurons vu ce qu'a vu Bariol – le fond de la mer. »

Comme pour se réchauffer les mains, Cressen les fourra dans ses manches et palpa le menu durillon que formaient les cristaux sous la laine. « Lord Stannis ? »

Celui-ci se détourna de la femme rouge, mais c'est lady Selyse qui répondit. « *Votre Majesté*. Vous vous oubliez, mestre.

— L'âge, dame. Son esprit divague, commenta le roi d'un ton bourru. Qu'y a-t-il, Cressen ? Expliquez-vous.

— Puisque vous comptez appareiller, il est capital de faire cause commune avec lord Stark et lady Arryn, et...

— Je ne fais cause commune avec personne, coupa Stannis.

— Pas plus que la lumière ne fait cause commune avec les ténèbres », approuva lady Selyse en lui prenant la main.

Il hocha la tête. « Les Stark cherchent à me spolier de la moitié de mon royaume, tout comme les Lannister m'ont spolié de mon trône et mon doux frère des épées, des services et des places fortes qui m'appartiennent de plein droit. Ils sont tous des usurpateurs et mes ennemis, tous. »

*Il est perdu pour moi*, se désespéra Cressen. Que ne pouvait-il, de manière ou d'autre, approcher Mélisandre à l'insu de tous..., une seconde suffirait, moins d'une seconde... « Vous êtes l'héritier légitime de Robert, vrai suzerain des Sept Couronnes, et roi des Andals, de Rhoynar et des Premiers Hommes, insista-t-il désespérément, mais, sans alliés, vous ne sauriez faire valoir ces titres incontestables.

— Il a un allié, riposta lady Selyse. R'hllor, le Maître de la Lumière, Cœur du Feu, dieu de la Flamme et de l'Ombre.

— Des plus incertaine est l'alliance des dieux, dame, objecta-t-il, et *celui-là* n'a pas de pouvoir, ici.

— Ah bon ? » Au mouvement que fit Mélisandre, son rubis capta la lumière et, en un éclair, brilla du même éclat que la comète. « Pour proférer pareille sottise, mestre, vous devriez remettre votre couronne.

— Oui, abonda lady Selyse. Le heaume de Bariol. Il vous sied, vieil homme. Recoiffez-le, je vous l'ordonne.

— Dans la mer, intervint le fou, personne ne porte de couvre-chef. Oh, je sais je sais, holà. »

Sous leurs épis sourcils, les yeux de lord Stannis faisaient deux puits d'ombre et, sous sa bouche encore étrécie, ses mâchoires travaillaient, muettes. Toujours il grinçait des dents quand le submergeait la colère. « Fou, grogna-t-il enfin, ma dame commande. Donne ton heaume à Cressen. »

*Non, pensa le vieux mestre, non, ce n'est pas toi, pas toi, ces façons, toujours tu t'es montré juste, dur toujours mais jamais méchant, jamais, tu ne concevais pas la dérision, pas plus que tu ne concevais le rire.*

Cependant, Bariol approchait en dansant, dans un tapage de clarines, *ding ding dong drelin drelin din din dong*. Sans un mot, Cressen se laissa coiffer par le fou, le poids du baquet lui fit courber la tête, les cloches tintèrent. « S'il nous chantait ses avis maintenant ? suggéra lady Selyse.

— Tu vas trop loin, femme, intervint lord Stannis. C'est un vieil homme, et il m'a bien servi. »

*Et il achèvera de te servir, mon doux seigneur, mon fils, mon pauvre enfant seul,* se dit Cressen, car il venait tout à coup de trouver le biais. La coupe de ser Davos se trouvait devant lui, pleine à demi d'âpre vin rouge. De sa manche, il retira l'un des cristaux et, le pouce et l'index étroitement serrés, tendit la main. *Pas de gestes brusques, de l'adresse et, surtout, surtout, ne pas trembloter,* s'enjoignit-il en guise de prière, et les dieux l'exaucèrent. En un clin d'œil, ses doigts se retrouvèrent vides. Des années qu'il ne les avait eus si fermes ni si fluides, tant s'en fallait. Davos vit tout, mais personne d'autre, sûr et certain. Coupe en main, il se hissa sur ses pieds. « Il se peut, au fond, que je me sois montré sot. Accepteriez-vous, dame Mélisandre, de partager une coupe avec moi ? Une coupe en l'honneur de votre dieu, le Maître de la Lumière ? Une coupe pour célébrer sa puissance ? »

La femme rouge le lorgna. « Si vous le souhaitez. »

## Prélude

Il sentait tous les regards attachés sur lui. Comme il quittait le banc, la main mutilée de Davos le retint par la manche. « Que faites-vous là ? chuchota-t-il.

— Ce qu'il faut faire à tout prix, répondit le mestre, pour le salut du royaume et de l'âme de mon seigneur. » En se dégageant, il renversa sur la jonchée une goutte de vin.

La femme vint le retrouver au bas de l'estrade, en vue de toute l'assistance. Cressen ne vit qu'elle. Soies rouges et prunelles rouges, rubis rouge à son col, lèvres rouges ourlées d'un demi-sourire, comme elle posait la main sur la sienne autour de la coupe. Une main chaude, on eût dit fiévreuse. « Il est encore temps de jeter ce vin, mestre.

— Non, souffla-t-il d'une voix rauque, non.

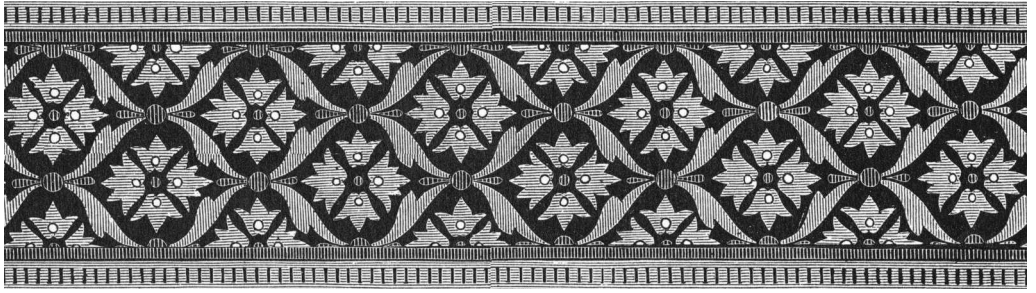
— À votre aise. » Mélisandre d'Asshai lui prit la coupe des mains et but une longue, longue lampée. À peine restait-il au fond de la coupe une demi-gorgée de vin quand elle la lui rendit. « À vous, maintenant. »

Les mains tremblantes, il se contraignit au courage. Un mestre de la Citadelle devait ignorer la peur. Le vin était âpre. Ses doigts laissèrent échapper la coupe, qui alla s'écraser au sol. « Son pouvoir s'exerce ici, messire, dit la femme. Et le feu purifie. » À sa gorge rutilait le rubis.

Cressen voulut répliquer, mais les mots s'étranglèrent dans la sienne. L'épouvante le prit, tous ses efforts pour respirer échouaient sur un imperceptible sifflement, des doigts de fer lui enserraient le cou. Mais lors même qu'il s'effondra sur les genoux, il persistait à secouer la tête en signe de dénégation, la récusant, elle, et lui récusant ses pouvoirs, récusant sa magie, récusant son dieu. Et les clarines de ses andouillers tintaient en lui épelant *sot, sot, sot*, sous le regard apitoyé de la femme rouge dans les yeux de qui dansait la flamme des bougies, des yeux rouges rouges rouges...





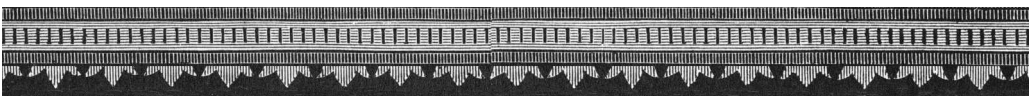


## ARYA

En s'entendant affubler du sobriquet d'« Arya-Ganache », à Winterfell, jadis, elle en avait souffert comme de la pire injure, mais ce petit salaud de Lommy Mains-vertes avait trouvé mieux en la surnommant « Tête-à-cloques ». Du coup, pour peu que d'aventure elle y touchât, elle *se sentait* la tête cloquée.

Une fois coincée sous le porche, elle s'était vue perdue, Yoren allait la tuer ; il l'avait seulement tenue ferme et, avec son poignard, sévèrement débroussaillée. Elle revoyait la brise folâtrer parmi de pleines poignées de tignasse brune et s'en jouer sur le pavé, les emporter, là-bas, vers le septuaire où Père venait de périr. « J'emmène d'ici qu'les hommes et les garçons, grommela le vieux, lorsque l'acier crissa sur la peau du crâne. Tiens-toi peinard, main'nant, mon gars. » Du chaume, des chardons, tout ce qui restait.

De Port-Réal jusqu'à Winterfell, dit-il ensuite, elle serait Arry l'orphelin. « D'vrait pas êt' trop dur, sortir, mais la route..., aut'ment coton. Va t'falloir la faire, et longue ! en sale compagnie. J'en ramène trente, c'coup-ci, des mioches et des adultes. Tout ça pou' l'Mur. Et t'figur' pas qu'y sont des comme ton bâtard d'frangin. » Il la secoua. « Lord Eddard m'a donné racler les culs-d'-bass'-foss', et j'y ai pas trouvé des damoiseaux. Dans c'te clique, la moitié te r'fourguerait à la reine, eul temps d'cracher, contre un pardon,



rien qu' quèqu'sous même, p't-êt'. L'aut', pareil, mais t'viol'raient d'abord. Aussi, fais gaffe, va pisser qu'seule, et dans les bois. Ça qui va êt' l'vrai tintouin, pisser. F'dra mieux boire qu' l'indispensab'.

Comme annoncé, quitter Port-Réal fut aisé. Les gardes Lannister arrêtaient tout le monde, mais Yoren en appela un par son nom, et on leur fit signe de passer. Pas un regard n'effleura Arya. On n'avait d'yeux que pour retrouver une demoiselle de haut parage, fille de la Main du Roi, pas pour un gamin maigrichon ras tondu. Elle ne jeta pas, quant à elle, le moindre coup d'œil en arrière. Elle ne désirait qu'une chose, que la Néra déborde et emporte la ville entière, Culpucier comme le Donjon Rouge et le Grand Septuaire, emporte tout, tout et tous, tous, à commencer par le prince Joffrey et sa mère. Un désir qui ne se réaliserait pas, hélas. D'ailleurs, Sansa se trouvait encore en ville, et elle aurait été emportée aussi. À cette seule idée, Arya préféra concentrer son désir sur Winterfell.

Pour ce qui était de pisser, Yoren se trompait, en revanche. Là n'était pas le plus dur ; le plus dur, c'étaient Lommy Mains-vertes et Tourte-chaude. Deux des orphelins recrutés par Yoren : certains dans les rues, par la promesse que leurs ventres auraient de quoi s'emplir, leurs pieds de quoi se chauffer, les autres en prison. « La Garde a besoin d'hommes de cœur, leur avait-il dit au moment de partir, et le cœur, vous tous... ! »

Des cachots provenaient également des hommes faits, braconniers, voleurs, violeurs et consorts. Les pires étaient les trois dénichés dans les oubliettes, et dont Yoren lui-même devait avoir peur car, non content de les tenir enchaînés, pieds et mains, à l'arrière d'un fourgon, il jurait ses grands dieux qu'ils le resteraient en permanence jusqu'au Mur. L'un n'avait plus, à la place du nez, qu'un trou ; et les yeux de cette brute grasse et chauve aux joues purulentes, aux dents acérées, n'avaient rien d'humain.

Au sortir de Port-Réal, le convoi comprenait cinq fourgons chargés de fournitures destinées au Mur : ballots de peaux et de tissus, barres de fer brut, plus une cage de corbeaux, des livres, du papier, de l'encre, une balle de surelle en feuilles, des jarres d'huile, des coffrets d'épices, de médicaments. Des chevaux de labour y étaient attelés, et Yoren avait acheté, outre deux coursiers, une demi-douzaine d'ânes pour les gamins. Arya aurait préféré monter un vrai cheval, mais mieux valait toujours un âne que les fourgons.

Si les hommes ne lui prêtaient aucune attention, elle avait moins de chance avec les garçons. Indépendamment du fait qu'elle était plus petite et menue, qu'elle avait deux ans de moins que leur benjamin, Tourte-chaude et Mains-vertes ne manquaient pas d'attribuer son mutisme à la panique, la bêtise ou la surdité. « Vise un peu l'épée qu'y s'est dégotée, Tête-à-cloques », dit le second, un beau matin que l'on cheminait entre vergers et champs de blé. Il avait les bras verts jusqu'au coude car, avant de se faire pincer à voler, il était apprenti chez un teinturier. Il ne riait pas, il brayait comme les baudets du convoi. « D'où qu'un rat d'égout comme Tête-à-cloques peut avoir une épée ? »

Sans broncher, Arya se mâchouilla la lèvre. Le manteau noir délavé de Yoren s'apercevait, là-bas devant, mais l'appeler à la rescousse, elle s'y refusait.

« S'rait pas un 'tit écuyer, des fois ? » suggéra Tourte-chaude. Sa mère avait, jusqu'à son dernier souffle, poussé dans les rues une carriole de boulange au cri de *Tourtes ! tourtes chaudes !* « 'tit écuyer d'quèq' grand grand seigneur..., 't êt' ça.

— Écuyer, tu parles ! vis' putôt... Doit même pas être une vraie, s'n épée. Juste un joujou d'fer-blanc, j'parie. »

Qu'ils plaisantent Aiguille lui fut odieux. « Feriez mieux de la fermer ! jappa-t-elle en se tournant sur sa selle pour les toiser, c'est de l'acier château, corniauds ! »

Des huées lui répondirent. « D'où qu't'aurais dégoté c'te lame, alors, Face-à-cloques ? » Tourte-chaude brûlait de curiosité.

« Tête-à-cloques, rectifia Lommy. L' ra volée...

— Je ne l'ai pas volée ! » glapit-elle. Aiguille, elle la tenait de Jon Snow. Elle pouvait à la rigueur tolérer de s'entendre appeler Tête-à-cloques, mais pour rien au monde qu'on la calomnie.

« Mais s'y l'a volée, dis..., pourrait l'y piquer, nous ? reprit Tourte chaude. 'H' est pas à lui, d'tout' façon, 'n' épée com' ça, moi, chaurais quoi en faire.

— Ben, vas-y, l'encouragea Lommy. Piques-y. J'te permets. » L'autre talonna son âne pour se rapprocher. « Hé, Tête-à-cloques, file-me-la. » Sous sa tignasse jaune paille, sa trogne cuite de soleil pelait. « Sais pas t'en servir. »

*Si, je sais*, rétorqua-t-elle à part elle. *J'ai tué un type, un gros malin comme toi. Je lui ai crevé la bedaine, et il est mort. Et, si tu ne me fiches pas la paix, je te tuerai aussi.* Seulement, elle n'osa le dire. Yoren n'était pas au courant, pour le garçon d'écurie, mais, s'il l'apprenait... Elle avait peur de sa réaction. Des tueurs, bon, il y en avait un certain nombre dans la troupe, à commencer par les trois aux fers, ça, aucun doute, mais ce n'est pas eux que cherchait la reine, là était la différence.

« Vise-me-le..., se mit à braire Lommy Mains-vertes, y va chialer, j'parie ! Hein, Tête-à-cloques, qu't'as envie d'chialer ? »

Elle avait tant pleuré durant son sommeil, la nuit précédente, en rêvant de Père, que, si rouges qu'ils fussent au matin, ses yeux n'auraient pu, dût sa vie en dépendre, verser une larme de plus.

« Va s'tremper les chausses..., insinua Tourte-chaude.

— Laissez-le tranquille », intervint le garçon qui, derrière eux, se distinguait par un maquis de cheveux noirs. Eu égard au heaume à cornes qu'il passait son temps à

fourbir sans jamais le coiffer, Lommy l'avait surnommé Taureau. Moins gamin qu'eux et grand pour son âge, il avait un torse très développé et des bras impressionnants.

« F'rais mieux d'y filer l'épée, Arry, poursuivit nonobstant Mains-vertes. C't un dur, Tourte. À mort qu'il a battu un gars. Te f'ra pareil, j'parie.

— J'l'ai flanqué par terre et pis j'y ai botté les couilles et botté les couilles jusqu'à temps qu'y meure, fanfaronna l'autre. D'la bouillie qu'j'y ai fait, d'ses couilles. T'les avait tout' dehors, écrabouillées, saignantes, et pis la queue noire. Faudrait mieux m'la filer, l'épée. »

Arya tira de sa ceinture la latte d'entraînement. « Je peux te donner celle-ci », dit-elle, afin d'éviter l'empoignade.

« C' qu'un bâton. » Se rapprochant encore, il essaya d'attraper Aiguille.

Le bâton siffla, s'abattit sur l'arrière-train de l'âne que montait Tourte. La bête renâcla, bondit, désarçonnant son cavalier, tandis qu'Arya, bondissant à bas de la sienne, empêchait celui-ci de se relever en piquant aux tripes, puis comme, avec un grognement, il retombait sur son séant, lui cingla si violemment la face que son nez fit *crac*, telle une branche qui se brise. Alors, comme Tourte, les narines tout ensanglantées, se mettait à geindre, elle virevolta vers l'autre, abasourdi sur son âne. « T'en veux autant ? » vociféra-t-elle, mais, loin d'être tenté, il s'enfouit la face dans ses mains vertes et lui piaula de se tirer.

« Derrière ! » cria Taureau, et elle pivota. Tourte, agenouillé, serrait dans son poing une grosse pierre anguleuse qu'elle le laissa lancer, se contentant de baisser la tête pour l'éviter, puis elle vola sur lui, frappa la main qu'il levait, frappa sa joue, frappa son genou. Il voulut l'agripper, elle dansa de côté et lui assena sa latte sur la nuque. Il tomba, se releva, tituba vers elle, sa face rouge toute barbouillée de poussière et de sang, mais Arya se couliça pour l'attendre en posture fluide de danseur d'eau et, lorsqu'il se

fut suffisamment avancé, lui porta, juste entre les jambes, une botte si rude que, munie d'une pointe, l'épée de bois n'eût pas manqué de lui ressortir par le fondement.

Lorsque Yoren vint s'interposer, Tourte gisait à terre, hurlant, recroquevillé, les chausses embourbées de puanteur brune, pendant qu'Arya continuait à le rosser partout partout. « *Suffit !* tonitrua-t-il en rabattant la latte de vive force, tu veux tuer cet imbécile ? » Et comme Mains-vertes et quelques autres se mettaient à braire, le vieux leur rabattit aussi sec le caquet : « Vos gueules !... ou je vous les ferme, moi. Un mot d'pus, j'vous attache aux fourgons, tous, et j'vous traîne jusqu'au Mur. » Il cracha. « Et ça vaut doub', Arry, pour toi. Tu viens avec moi, mon gars. *Zou.* »

Tous les regards étaient sur elle, même ceux des trois types aux fers dans le fourgon. Le gros alla jusqu'à claquer de ses dents pointues et *siffler*, mais elle l'ignora.

Sans cesser de maugréer, jurer, le frère noir l'entraîna fort à l'écart de la route dans un fouillis d'arbres. « J'rais eu qu'une once d'bon sens, j'te laissais à Port-Réal. M'entends, mon gars ? » Toujours il grondait ce terme en y mettant tant de mordant qu'elle ne risquait pas la surdité. « Défais ton froc et baiss'-moi-le. Allez, y a personne pour voir. Allez. » Elle s'exécuta, maussade. « Là, cont' eul chêne. Ouais, com' ça. » Elle enveloppa le tronc de ses bras, pressa sa figure contre la rude écorce. « Main'nant, t' vas gueuler. Gueuler fort. »

*Pas question*, se promit-elle, mais, lorsque la volée de bois cingla l'arrière de ses cuisses nues, le cri jaillit d'elle, malgré qu'elle en eût. « Dououreux ? dit-il, tâte d'çui-ci. » Le bâton s'abattit en sifflant. Sur un nouveau cri, Arya s'agrippa à l'arbre de peur de tomber. « 'core un. » Elle resserra l'étreinte et, tout en se mâchouillant la lèvre, défaillit en entendant venir le coup. Lequel la fit bondir et hurler. *Je ne pleurerai pas*, se jura-t-elle, *je ne pleurerai pas. Je suis*

*une Stark de Winterfell, notre emblème est le loup géant, les loups géants ne pleurent pas.* Elle sentait un ruisseau de sang dégouliner le long de sa jambe gauche. La douleur embrassait ses cuisses et ses joues. « F'ras p't'-êt' gaff', main'nant, conclut-il. La prochaine qu'tu touches un d'tes frères, s'ra deux fois pus qu't'auras donné, t'entends ? Rhabill'-toi, main'nant. »

*Ils ne sont pas mes frères,* contesta-t-elle en son for tout en se penchant pour remonter ses braies, mais elle se garda de le dire. Ses mains s'empêtraient dans les attaches et la ceinture.

Yoren la regardait. « T'as mal ? »

*Calme comme l'eau qui dort,* se dit-elle, conformément aux leçons de Syrio Forel. « Un peu. »

Il cracha. « Moins qu'l'aut' tourte. C pas lui qu'a tué ton père, p'tite, et c'voleur d'Lommy non pus. Te l'rendra pas, z'y cogner d'ssus.

— Je sais, dit-elle avec chagrin.

— Y a un truc qu'tu sais pas. Ça d'vait pas s'passer com' ça. J'allais partir, tout réglé, les fourgons chargés, et un homme m'amène un gosse, et un' bourse, 'vec du pognon d'dans, et un message qu'on s'fout d'qui.'« Lord Eddard va prend' l'noir, qu'y m'dit, t'attends, y t'accompagn'ra. » Pourquoi tu crois qu'j'étais là, sinon ? Seul'ment, quèqu'chose a foiré, dans l'truc.

— *Joffrey,* souffla-t-elle. On devrait le *tuer* !

— Quelqu'un le f'ra, mais ça s'ra pas moi, ni toi. » Il lui lança l'épée de bois. « Prends d'la surell' dans les fourgons, conseilla-t-il comme ils retournaient vers la route. T'en mâcheras, c'est bon cont' les cuissons. »

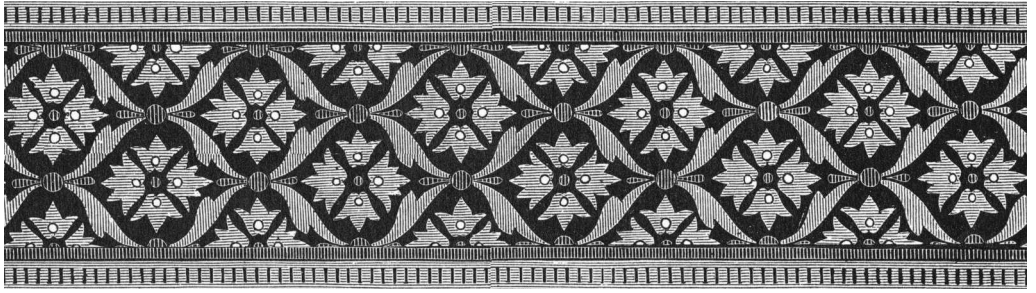
Effectivement, la surelle apaisait. Un peu. Mais le goût en était infect, et vous crachiez rouge comme du sang. Force lui fut cependant de marcher jusqu'au soir, ce jour-là et le jour d'après et le jour d'après, parce qu'elle était trop à vif pour remonter en selle. Autrement pire était l'état de

Tourte ; Yoren dut déplacer des barriques pour lui permettre de s'allonger sur des sacs d'orge à l'arrière d'un fourgon, et le moindre cahot le faisait gémir. Quoiqu'intact, lui, Lommy Mains-vertes se tenait le plus loin possible d'Arya. « Il tique dès que ton regard le frôle », dit Taureau, comme elle marchait à côté de lui. Elle ne répondit pas. Il était apparemment plus sûr de n'adresser la parole à personne.

Couchée à la dure, cette nuit-là, sous sa mince couverture, elle observa la grande comète rouge. Elle la trouvait tout à la fois splendide et terrifiante. Taureau la nommait « l'Épée Rouge », eu égard, jurait-il, à sa ressemblance avec une lame encore incandescente. Mais lorsque Arya eut suffisamment louché dessus pour y voir aussi une épée, ce n'est pas une épée nouvelle qu'elle vit là, mais Glace, la grande épée de Père, toute d'acier valyrien moiré, Glace rougie de sang, après que ser Ilyn, la Justice du roi, l'avait utilisée pour perpétrer le meurtre. Yoren avait eu beau l'obliger à regarder ailleurs au moment de l'exécution, Arya ne pouvait s'en défendre, Glace avait dû, après, ressembler à cette comète.

Elle finit par s'endormir et, aussitôt, rêva de la maison. Avant de se poursuivre jusqu'au Mur, la route royale passait par Winterfell. Yoren avait promis de l'y laisser, sans que quiconque eût la moindre idée de sa véritable identité. Elle aspirait à revoir Mère, et Robb, et Bran, et Rickon..., mais c'était à Jon qu'elle pensait le plus. Quel bonheur ce serait que d'atteindre le Mur avant Winterfell et de s'y faire ébouriffer par Snow, de l'entendre murmurer : « Sœurette » ! Elle lui dirait : « Tu m'as manqué », et il le dirait au même moment, selon leur habitude de toujours dire les choses d'une seule voix. Un si grand bonheur, hélas, que cela. Un bonheur préférable à n'importe quel autre.





## SANSA

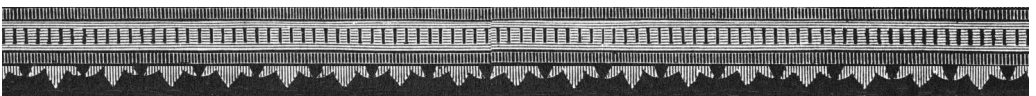
Le jour anniversaire de Joffrey, l'aube parut dans tout son éclat, le vent faisait fuir tout en haut du ciel quelques nuages au travers desquels se discernait la longue queue de la grande comète. De la fenêtre de sa tour, Sansa observait celle-ci quand se présenta ser Arys du Rouvre, qui devait l'escorter jusqu'aux lices. « Que signifie-t-elle, à votre avis ? lui demanda-t-elle.

— Gloire à votre fiancé, répondit-il du tac au tac. À voir comme elle flamboie aujourd'hui, on dirait que les dieux eux-mêmes ont brandi leur étendard en l'honneur de Sa Majesté. Le petit peuple ne l'appelle que "la comète du roi Joffrey". »

La version des flagorneurs, sans doute. Sansa demeurait sceptique. « J'ai entendu les servantes la nommer "la Queue du dragon" ».

— Le roi Joffrey occupe maintenant, dans le palais que construit le fils de celui-ci, le trône qu'occupait jadis Aegon le Dragon. Il est l'héritier du dragon et, autre signe, l'écarlate est la couleur de la maison Lannister. À n'en point douter, cette comète nous est envoyée pour proclamer, tel un héraut, l'intronisation de Joffrey. Elle signifie qu'il triomphera de ses ennemis. »

*Vraiment ?* se demanda-t-elle. *Les dieux seraient-ils si cruels ?* Mère, à présent, faisait partie des ennemis de



Joffrey, et Robb aussi. Père avait péri sur ordre du roi. Mère et Robb devaient-ils périr à leur tour ? La comète était rouge, sans conteste, mais Joffrey était autant Baratheon que Lannister, et l’emblème de ses pères était un cerf noir sur champ d’or. Les dieux n’auraient-ils pas dû, dès lors, lui expédier une comète d’or ?

Les battants refermés, Sansa se détourna vivement de la fenêtre. « Vous me semblez fort en beauté, madame, aujourd’hui, dit ser Arys.

— Merci, ser. » S’attendant que son roi l’obligerait à assister au tournoi qu’il se donnait, elle avait consacré les soins les plus minutieux à sa parure et à sa toilette. Elle portait la résille de pierres de lune qu’il lui avait offerte et une robe de soie mauve dont les longues manches dissimulaient les ecchymoses de ses bras – autant de présents de Joffrey... En apprenant qu’on avait proclamé Robb roi du Nord, il était entré dans une fureur noire et avait dépêché ser Boros la rosser.

« Prête ? » Ser Arys lui offrit son bras, et elle se laissa emmener. Puisqu’elle devait toujours avoir un garde attaché à ses pas, plutôt celui-ci qu’un autre. Ser Boros était violent, ser Meryn glacial, les étranges yeux morts de ser Mandon la mettaient mal à l’aise, ser Preston la traitait en arriérée mentale. Ser Arys du Rouvre, lui, se montrait courtois et cordial de ton. Il avait même, une fois, protesté lorsque Joffrey lui ordonnait de la frapper. Il avait certes fini par *obtempérer*, mais pas aussi fort que l’eussent fait ser Meryn ou ser Boros, et du moins non sans avoir d’abord tenté de discuter. Les autres obéissaient aveuglément, tous... excepté le Limier, mais Joff ne chargeait jamais le Limier de la punir. Les cinq autres lui servaient à ça.

Ni les traits ni les cheveux châtain clair de ser Arys n’étaient d’un commerce désagréable. Il avait même plutôt bonne mine, aujourd’hui, dans son manteau de soie blanche agrafé à l’épaule par une feuille d’or, avec sa tunique sur

la poitrine de laquelle étincelaient les vastes frondaisons d'un chêne brodé en fil d'or. « Qui remportera la palme, aujourd'hui, selon vous ? lui demanda-t-elle comme elle descendait l'escalier, toujours à son bras.

— Moi, sourit-il. Mais ce triomphe n'aura guère de saveur, je crains, faute d'espace et de rivaux sérieux. À peine si deux vingtaines entreront en lice, écuyers et francs-coureurs inclus. Piètre honneur que de démonter des bleus. »

*Quelle différence avec le tournoi précédent...*, songea Sansa. Le roi Robert l'avait donné en l'honneur de Père. Grands seigneurs et fabuleux champions étaient accourus des quatre coins du royaume pour y prendre part, et la ville entière pour y assister. Elle s'en rappelait toutes les splendeurs : les pavillons, le long de la rivière, et, à la porte de chacun, l'écu d'un chevalier, les longues rangées soyeuses d'oriflammes flottant au vent, le miroitement du soleil sur l'acier poli, l'or des éperons, le jour fracassé par les sonneries de trompettes, le martèlement des sabots, les nuits enchantées de fêtes et de chansons. Elle s'en souvenait comme des heures les plus magiques de son existence, mais tout cela semblait dater d'un autre âge, à présent. Robert Baratheon était mort, mort, Père, aussi, décapité comme traître sur le parvis du Grand Septuaire de Baelor. À présent, le royaume avait trois rois, la guerre faisait rage au-delà du Trident, la ville était bondée de gens au désespoir. Rien d'étonnant si Joffrey devait s'offrir son chétif tournoi derrière les murs formidables du Donjon Rouge...

« Vous croyez que la reine y assistera ? » Sansa se sentait toujours moins menacée lorsque Cersei se trouvait là pour refréner son fils.

« Je crains que non, madame. Le Conseil est en séance. Quelque affaire urgente. » Il baissa la voix. « Lord Tywin est parti se terrer à Harrenhal au lieu de ramener ici son armée comme le lui ordonnait la reine. Sa Grâce est

furieuse. » Sur ce, il se tut : vêtue de manteaux écarlates et coiffée du heaume à mufle de lion passait une colonne de gardes Lannister. Si ser Arys adorait cancaner, il ne s'abandonnait à son penchant que lorsqu'il était certain que ne traînaient point d'oreilles indiscrètes.

Ils découvrirent sur la courtine extérieure la lice et la tribune édifiée par les charpentiers. Quelque chose de bien mesquin, vraiment. Et à peine la moitié des places était-elle occupée. Et la plupart des spectateurs portaient au surplus l'écarlate Lannister ou l'or du Guet. En fait de seigneurs et de dames, il n'y avait là que la pauvre poignée demeurée à la cour. Le grisâtre lord Gyles Rosby suffoquait dans un mouchoir de soie rose. Ses filles, Lollys la bovine et Fallys la vipère, servaient de parenthèses à lady Tanda. L'exilé Jalabhar Xho n'exhibait là sa peau d'ébène qu'à défaut de meilleur refuge. Quant à lady Ermesande – juste un bambin dans le giron de sa nourrice –, le bruit courait qu'elle allait bientôt épouser l'un des cousins de la reine et, par là, permettre aux Lannister de s'appropriier ses terres.

Une jambe négligemment jetée par-dessus le bras tarabiscoté de son fauteuil, le roi prenait l'ombre sous un dais d'écarlate, ses frère et sœur Tommen et Myrcella assis derrière lui. Au fond de la loge royale, Sandor Clegane montrait sa faction, les pouces passés dans sa ceinture. Une broche de pierreries retenait sur ses larges épaules le blanc manteau de la Garde dont l'étoffe neigeuse jurait quelque peu avec la bure brune de la tunique et le cuir clouté du justaucorps. « Lady Sansa », annonça-t-il d'un ton sec en la voyant. Son timbre avait le moelleux de la scie dans le bois. Non contentes de le défigurer, ses cicatrices calcinées lui tordaient un côté de la bouche quand il parlait.

Au nom de Sansa, la princesse Myrcella se contenta d'incliner timidement la tête en signe de bienvenue, mais son embonpoint n'empêcha pas le prince Tommen de se lever d'un bond fougueux. « Savez-vous, Sansa ? je vais

courir des lances, aujourd'hui ! Mère m'a donné la permission. » Avec ses huit ans tout juste sonnés, il rappelait Bran, son contemporain, désormais infirme mais en vie, là-bas, à Winterfell. Que n'eût-elle donné pour se trouver auprès de lui... !

« Je crains pour les jours de votre adversaire, dit-elle pompeusement.

— Son adversaire sera bourré de paille », dit Joff en se levant. Le lion rugissant gravé sur son corselet de plates doré semblait trahir ce qu'il attendait de la guerre : engouffrer tôt ou tard un chacun. Grand pour les treize ans qu'il fêtait en ce jour, il avait la blondeur et les prunelles vertes des Lannister.

« Sire », dit-elle en lui plongeant une révérence.

Ser Arys s'inclina. « Que Votre Majesté daigne me pardonner, je dois aller m'équiper. »

D'un geste bref, Joff le congédia, tout en étudiant Sansa des pieds à la tête. « Il me plaît que vous portiez mes pierres. »

Il avait donc décidé de jouer les galants, aujourd'hui. Elle répondit, soulagée : « Soyez remercié pour elles... et pour ces mots affectueux. Je souhaite un heureux anniversaire à Votre Majesté.

— Assise, commanda-t-il en désignant le siège vide à ses côtés. Savez-vous la nouvelle ? Le roi Gueux est mort.

— Qui donc ? » Une seconde, elle craignit qu'il ne s'agît de Robb.

« Viserys. Le dernier fils d'Aerys le Fol. Je n'étais pas né qu'il vagabondait déjà par les cités libres en s'intitulant roi. Mère dit que les Dothrakis l'ont finalement couronné. D'or en fusion. » Il s'esclaffa. « C'est comique, non ? Leur emblème était le dragon. Un peu comme si quelque loup tuait votre félon de frère. Peut-être en nourrirai-je des loups quand je l'aurai attrapé. À propos, vous ai-je dit que je compte le défier en combat singulier ?

— Je serais heureuse de voir cela, Sire. » *Plus que tu ne crois.* Malgré le ton froidement poli qu'elle avait adopté, les yeux de Joffrey s'étrécirent – se moquait-elle ? « Prendrez-vous part au tournoi ? » demanda-t-elle précipitamment.

Il se renfrogna. « Madame ma mère le déclare inconvenant, dans la mesure où il se donne en mon honneur. Sans quoi j'aurais raflé le prix. N'est-ce pas, Chien ? »

La bouche du Limier se tordit. « Contre cette racaille ? Pourquoi non ? »

*Lui* avait remporté le tournoi de Père, se souvint Sansa. « Jouterez-vous, messire ? s'enquit-elle.

— Vaut même pas la peine de m'armer, grommela-t-il avec un souverain mépris. Combat de moustiques. »

Le roi éclata de rire. « Farouche aboie ment que celui de mon chien ! Peut-être devrais-je lui commander d'affronter le champion du jour. Un duel à mort... » C'était une friandise, pour Joff, que d'obliger les gens à se battre à mort.

« Vous y perdriez un chevalier. » Le Limier s'était toujours refusé à prononcer les vœux de chevalerie. Par haine de son frère qui l'avait fait, lui.

Une sonnerie de trompes éclata là-dessus. Le roi s'adossa confortablement et saisit la main de Sansa. Un geste qui, naguère encore, l'aurait chavirée, mais, depuis qu'au lieu de la grâce de Père il lui avait offert sa tête, il lui inspirait, sans qu'elle en montrât rien, la dernière des répugnances. Elle se contraignit à feindre une parfaite tranquillité.

« *Ser Meryn Trant, de la Garde* », appela le héraut.

Revêtu de plate blanche guillochée d'or, ser Meryn se présenta par le côté ouest de la cour. Il montait un destrier laiteux à longue crinière grise, et son manteau flottait derrière lui comme un champ de neige. Il portait une lance de douze pieds.

« *Ser Hobber Redwyne, de La Treille* », entonna le héraut. Ser Hobber entra au trot par l'est sur un étalon noir caparaçonné de bleu et de lie-de-vin. Sa lance était rayée des

mêmes couleurs, et sur son écu se voyait le pampre de sa maison. Lui et son frère jumeau étaient, comme Sansa, les hôtes forcés de la reine. Aussi semblait-il peu probable que la fantaisie de prendre part au tournoi de Joffrey leur fût venue spontanément.

Au signal que donna le maître des cérémonies, les combattants couchèrent leurs lances en éperonnant leurs montures. Des acclamations clairsemées montèrent de l'assistance. Dans un grand fracas de bois et d'acier, la rencontre eut lieu au centre de l'arène. Les deux lances explosèrent simultanément en une volée d'échardes, et si le choc le fit chanceler, Redwyne parvint néanmoins à demeurer en selle. Retournant chacun à son point de départ, les deux chevaliers jetèrent leurs lances rompues et en reçurent de nouvelles des mains de leurs écuyers. Ser Horas Redwyne encouragea son frère à grands cris.

Ser Meryn n'en trouva pas moins le moyen, lors de la seconde passe, d'atteindre ser Hobber en pleine poitrine et de l'envoyer, bruyamment cabossé, mordre la poussière. Avec un juron, ser Horas se rua pour aider son frère à quitter la place.

« Piètre joute », décréta le roi.

« *Ser Balon Swann de Pierheume, de la garde Rouge* », hélait déjà le héraut. De larges ailes blanches ornaient le casque de ser Balon, et sur son écu s'affrontaient des cygnes noirs et blancs. « *Morros Slynt, fils aîné de lord Janos de Harrenhal.* »

« Regardez-moi ce parvenu godiche ! » brocarda Joff assez haut pour que la moitié de l'assistance l'entendît. En vulgaire écuyer tout juste promu écuyer, pour ne rien gâter, Morros éprouvait quelque peine à se dépêtrer de sa lance et de son écu. Des armes nobles, apprécia Sansa, entre des mains de vilain, mais qui donc avait lordifié, nommé membre du Conseil et fief de Harrenhal Janos

Slynt, jusque-là simple commandant du Guet, sinon Joff lui-même ?

Sur une armure noire niellée d'or, Morros arborait un manteau à carreaux noir et or, et son écu portait la pertuisane ensanglantée dont le père avait blasonné leur fraîche maison. Mais, au moment de pousser son cheval, il ignorait apparemment si fort à quoi servait un bouclier qu'un instant plus tard la pointe de ser Balon y donna de plein fouet. Morros en lâcha sa lance, gigota pour garder l'équilibre, le perdit, se prit un pied dans l'étrier durant sa chute, et sa monture emballée le traîna jusqu'en bout de lice, tête bondissant au sol, sous les huées narquoises de Joffrey. Épouvantée quant à elle, Sansa se demandait si les dieux n'exauçaient pas là ses prières vindicatives. Mais, lorsqu'on l'eut enfin dégagé, le garçon, tout sanglant qu'il était, vivait. « Nous nous sommes trompés d'adversaire pour toi, Tommen, commenta le roi. Le chevalier de paille joute mieux que celui-ci. »

Vint alors le tour de ser Horas Redwyne. Il s'en tira mieux que son frère, en l'emportant sur un chevalier chenu dont la monture était tapissée de griffons d'argent sur champ strié de bleu et blanc, mais que ces dehors superbes ne préservèrent pas d'une insigne médiocrité. La lèvre de Joff s'ourla de dégoût. « Pitoyable.

— Je vous avais prévenu, dit le Limier. Moustiques. » Avec l'ennui croissant du roi croissait l'anxiété de Sansa. Baissant les yeux, elle décida de ne souffler mot, quoi qu'il advînt. Quand s'assombrissait l'humeur de Joffrey Baratheon, le moindre mot hasardeux risquait de déclencher sa rage.

« *Lothor Brune, franc-coureur au service de lord Baelish, cria le héraut. Ser Dontos Hollard le Rouge.* »

Petit homme armé de plate bosselée unie, le premier se présenta bien mais, du second, point trace. À la fin, toutefois, parut au trot un étalon bai brun juponné de soies



cramoisiées et écarlates, mais ser Dontos ne le montait pas, qui survint au bout d'un moment, jurant, titubant, sans autre appareil qu'un corselet de plates et un heaume à plumes. Il avait des jambes maigres et blêmes, et sa virilité ballotta de manière obscène quand il se jeta aux trousses de son cheval, parmi les injures et les rugissements de l'assistance. Le chevalier finit toutefois par empoigner la bride, mais lorsqu'il tenta d'enfourcher la bête, il était si ivre et elle dansait si bien que jamais son pied nu ne trouvait l'étrier.

Désormais, tout hurlait de rire..., tout sauf le roi. Dans ses yeux luisait une expression que Sansa se rappelait trop bien, celle-là même qui s'y lisait, devant le Grand Septuaire de Baelor, au moment de la condamnation de lord Eddard Stark. Finalement, ser Dontos le Rouge renonça, s'assit carrément par terre, retira son heaume et glapit : « J'ai perdu ! Qu'on m'apporte du vin ! »

Le roi se dressa. « Un foudre des caves ! ordonna-t-il. Je veux l'y voir noyer. »

Sansa s'entendit hoqueter : « *Non*, vous ne pouvez... »

Il se tourna vers elle : « Qu'avez-vous dit ? »

Elle ne pouvait y croire, elle avait parlé. Était-elle folle ? Oser lui dire *non* devant la moitié de la cour ? Elle n'avait pas voulu dire quoi que ce fût, seulement... Ser Dontos était soûl, stupide, bon à rien, mais il n'y entendait pas malice.

« Vous avez dit que *je ne peux pas* ? C'est bien ça ?

— S'il vous plaît, je... je voulais simplement..., cela vous porterait malchance, Sire, de... de tuer un homme le jour de votre anniversaire.

— Vous mentez ! gronda-t-il. Je devrais vous faire noyer ensemble, puisque vous lui portez tant d'intérêt.

— Je ne lui en porte aucun, Sire. » Elle s'embrouillait désespérément. « Noyez-le ou décapitez-le, seulement... tuez-le demain, s'il vous agrée, mais, je vous en prie...,

pas aujourd'hui, pas le jour de votre anniversaire. Il me serait odieux que vous... vous portiez malchance..., malheur, même pour les rois, des malheurs terribles, tous les chanteurs le disent... »

Il la regardait de travers. Il n'était pas dupe, elle le voyait. Et il s'en vengerait de façon sanglante.

« La petite dit vrai, intervint le Limier de sa voix râpeuse. Ce qu'on sème à son anniversaire, on le moissonne toute l'année. » Il parlait d'un ton neutre, comme s'il n'avait cure d'être cru ou non. Se pouvait-il pourtant qu'elle eût dit vrai ? Sans le savoir, alors, car elle avait parlé au hasard, comme ça, dans le fol espoir de s'épargner les repréailles.

D'un air dépité, Joffrey se tortilla sur son siège puis, claquant des doigts vers ser Dontos : « Emmenez-moi ce bouffon. Je le ferai tuer demain.

— Un bouffon, oui, confirma Sansa. Vous seul pouviez trouver ce qualificatif. Bouffon lui va tellement mieux que chevalier, n'est-ce pas ? Que ne lui donnez-vous la livrée bigarrée, il vous divertirait par ses pitreries. Il ne mérite pas la miséricorde d'une mort si prompte. »

Le roi l'observa un moment. « Peut-être n'êtes-vous pas si niaise, au fond, que le prétend Mère. » Il haussa le ton. « As-tu entendu ma dame, Dontos ? À dater de ce jour, tu seras mon fou. Je te permets d'en prendre le costume et de dormir avec Lunarion. »

Dégrisé par le vent de la mort, ser Dontos tomba sur ses genoux. « Soyez remercié, Sire. Et à vous, madame, merci. »

Tandis que l'emmenaient deux gardes Lannister, le maître des cérémonies s'approcha de la loge. « Sire, dit-il, faut-il convoquer un nouvel adversaire pour Brune ou bien passer à la joute suivante ?

— Aucun des deux. J'ai des moustiques où j'attendais des chevaliers. N'était mon anniversaire, je les ferais tous exécuter. Le tournoi est fini. Hors de ma vue, tous. »

Si l'homme s'inclina, le prince Tommen se montra, lui, moins docile. « Je suis censé courir au mannequin.

— Pas aujourd'hui.

— Mais je veux jouter !

— Je me fiche de ce que tu veux.

— Mère a *dit* que je pouvais jouter.

— Elle l'a dit, confirma la princesse Myrcella.

— Mère a *dit* ! les railla le roi. Assez d'enfantillages.

— Étant des enfants, riposta Myrcella d'un ton altier, nous sommes censés nous montrer enfantins. »

Le Limier se mit à rire. « Elle vous a eu ! »

Joffrey dut s'avouer battu. « Fort bien. Mon frère lui-même ne risque pas de jouter plus mal que les précédents. Maître, faites installer la quintaine. Tommen veut faire le moustique. »

Avec un cri de joie, le petit courut à toutes jambes dodues se faire équiper. « Bonne chance », lui souhaita Sansa.

Pendant qu'un palefrenier sellait le poney du prince, on dressa la quintaine à l'extrémité de la lice. Elle consistait en un guerrier miniature de cuir bourré de paille et monté sur pivot, dont un bras portait bouclier, l'autre une masse capitonnée. Quelqu'un l'avait couronnée d'andouillers semblables à ceux, se souvint Sansa, qui ornaient le heaume du roi Robert... tout comme celui de son frère Renly, déclaré félon depuis lors pour s'être proclamé roi.

Deux écuyers bouclèrent Tommen dans son armure d'argent rehaussée d'écarlate. Un gros bouquet de plumes rouges lui faisait le heaume, et sur son écu folâtraient le lion Lannister et le cerf couronné Baratheon. Après que ses servants l'eurent aidé à se mettre en selle, le petit reçut des propres mains du maître d'armes du Donjon Rouge, ser Aron Santagar, une épée d'argent assortie à sa taille et dont la lame foliacée se terminait par un bout rond.

Après avoir brandi celle-ci, le prince, tout en criant d'une voix puérile : « Castral Roc ! », talonna sa monture dont

les sabots firent durement retentir la terre battue. Les voix grêles de lady Tanda et lord Gyles ayant entrepris de l'ovationner, celle de Sansa tenta de les étouffer. Le roi ruminait en silence.

Pressant le trot du poney, Tommen fit vigoureusement tourner son arme et, parvenu à la hauteur du mannequin, assena un grand coup sur le bouclier, mais la quintaine pivota, et la masse vint à la volée lui administrer une si fameuse claque derrière la tête qu'il vida la selle et qu'en heurtant le sol son armure neuve quinquilla comme une batterie de cuisine qui se décroche, tandis que, dans un hourvari de rires que dominaient ceux de Joffrey, son épée fusait vers le ciel, et que son cheval détalait au triple galop.

« Oh ! » s'écria la princesse Myrcella, avant de quitter la loge pour se précipiter vers son petit frère.

Un accès d'étrange témérité submergea Sansa. « Vous devriez l'accompagner, dit-elle au roi. Votre frère est peut-être blessé. »

Il haussa les épaules. « Et le serait-il ? »

— Vous devriez l'aider à se relever et le féliciter chaleureusement. » Elle ne parvenait plus à s'arrêter.

« Il s'est fait désarçonner et jeter à terre, observa Joffrey. Ce n'est pas brillant.

— Regardez, intervint le Limier. Il a du courage. Il va retenter sa chance. »

On aidait en effet Tommen à se remettre en selle. *Que n'est-il l'aîné*, songea Sansa, *je ne serais pas fâchée de l'épouser, lui.*

Le tapage en provenance de la conciergerie les prit tous au dépourvu. La herse se relevait à grand grincement de chaînes, et les portes craquaient en couinant sur leurs gonds. « Qui a donné l'ordre d'ouvrir ? » s'insurgea Joffrey. Eu égard au désordre qui régnait en ville, le Donjon Rouge était, depuis des jours et des jours, demeuré hermétiquement clos.

De sous le porche émergea, clinquante d'acier piaffant, une colonne de cavaliers. La main à l'épée, Clegane vint se placer auprès du roi. Mais, tout dépenaillés, crasseux, cabossés qu'ils étaient, les intrus marchaient bel et bien sous l'étendard Lannister, lion d'or sur champ d'écarlate. Quelques-uns portaient même le manteau rouge et la maille des hommes d'armes Lannister, mais l'armure et l'armement hétéroclites de nombre d'autres, hérissés de fer, trahissaient des reîtres et des francs-coureurs..., le restant n'étant qu'une horde d'affreux sauvages issus tout droit de ceux des contes de Vieille Nan que Bran aimait par-dessus tout, les plus effroyables. Tout cheveu, tout poil farouches, ils étaient accoutrés de pelures sordides et de cuir bouilli. Certains avaient la tête ou les mains emmaillotées de chiffons sanglants, tels n'avaient qu'un œil, tels un doigt sur deux, d'autres plus d'oreilles.

Au milieu d'eux, juché sur un grand bai rouge dont l'étrange selle le berçait d'arrière en avant, Tyrion le nabot, frère de la reine, dit le Lutin. Il s'était laissé pousser la barbe, et son museau camus disparaissait dans un fouillis jaune et noir aussi soyeux que paille de fer. Dans son dos flottait une pelisse de lynx noire flammée de blanc. Il tenait les rênes de la main gauche, ayant le bras droit maintenu par une écharpe de soie blanche, mais, à cela près, demeurait tout aussi grotesque qu'à Winterfell. Et Sansa conclut que son front saillant, ses yeux vairons achevaient de lui assurer la palme de la laideur.

Cela n'empêcha pas Tommen d'éperonner son poney et de le lancer au galop dans la cour en poussant des cris d'allégresse. L'un des sauvages, un colosse aux airs lambins et tellement chevelu, velu qu'on ne discernait même pas ses traits, l'enleva de selle comme un fétu pour le déposer, tout armé, auprès de son oncle. Et, tandis que les murailles se renvoyaient le rire éperdu du gamin dont Tyrion claquait la dossière, Sansa s'ébahit qu'ils fussent de la même taille.

Myrcella accourut à son tour, le nain la saisit par la taille et la fit toupiller, gloussante, avant de la reposer à terre et de lui effleurer le front d'un petit baiser.

Après quoi il tangua vers Joffrey. Le talonnaient deux de ses hommes, un reître à prunelles et cheveux de jais dont la démarche évoquait celle d'un chat à l'affût, et un adolescent borgne et décharné. Dans leur sillage, les deux petits princes.

Le nain ploya un genou devant le roi. « Sire.

— Toi ? répondit Joffrey.

— Moi, confirma Tyrion, qui pouvais m'attendre, en qualité d'oncle et d'aîné, à une réception plus courtoise.

— On vous disait mort », intervint Clegane.

Le petit homme toisa le géant. Verte était l'une de ses prunelles, noire l'autre, froides toutes deux. « Je m'adressais au roi, pas à son roquet.

— *Moi*, je suis contente que tu sois vivant, dit Myrcella.

— Nous en sommes d'accord, ma douce. » Tyrion se tourna vers Sansa. « Navré de vos pertes, madame. Les dieux sont cruels, à la vérité. »

Elle demeura muette, incapable de trouver un mot. Comment pouvait-il déplorer ses pertes ? Se moquait-il ? La cruauté des dieux n'était que celle de Joffrey.

« Navré aussi de la tienne, Joffrey, reprit le nain.

— Laquelle ?

— Ton royal père. Un grand gaillard à barbe noire. Fais un effort, et tu te souviendras de lui. Il t'a précédé sur le trône.

— Oh, *lui*. Oui, c'est très triste, un sanglier l'a tué.

— Est-ce là ce qu'"on" dit, Sire ? »

Joffrey fronça le sourcil. Sansa se sentait tenue de dire quelque chose. Que répétait donc septa Mordane ? ah oui..., *l'armure des dames est la courtoisie*. Elle endossa donc son armure et susurra : « Je suis navrée, messire, que madame ma mère vous ait retenu en captivité.

— Quantité de gens le déplorent aussi, répliqua-t-il, et, d'ici que j'en aie fini, certains pourraient s'en repentir bien davantage..., mais je vous remercie de m'en exprimer le regret. Joffrey, où pourrais-je trouver ta mère ?

— Elle préside mon Conseil, répondit le roi. Ton frère Jaime nous fait perdre bataille après bataille. » Il jeta un coup d'œil colère à Sansa, comme si elle en portait la responsabilité. « Il s'est fait prendre par les Stark, nous avons perdu Vivesaigues et, maintenant, voilà que son benêt de frère se proclame roi. »

Le nain lui faufila un sourire crochu. « Toutes sortes de gens suivent cette mode, depuis quelque temps. »

Sans trop savoir comment prendre l'insinuation, Joffrey redoubla de maussaderie soupçonneuse. « Oui. Bon. Je me réjouis que vous ne soyez pas mort, mon oncle. M'avez-vous apporté un cadeau pour mon anniversaire ?

— Oui. Ma perspicacité.

— J'aurais préféré la tête de Robb Stark, maugréa Joffrey, non sans un regard en dessous du côté de Sansa. Tommen, Myrcella ? Venez. »

Sandor Clegane s'attarda le temps d'un avertissement : « Vous feriez bien de tenir votre langue, nabot », puis il s'élança sur les traces du roi.

Laissée seule avec le nain Lannister et ses monstres, Sansa s'évertuait à trouver quelque autre chose à dire. « Vous vous êtes blessé le bras, lâcha-t-elle enfin.

— Un de vos gens du nord qui m'a frappé de sa plommée, durant la bataille de la Verfurque. Je n'ai dû la vie qu'à une chute de cheval. » Son sourire grinçant s'adoucit quand il la regarda. « C'est le deuil de votre père qui vous donne cet air si triste ?

— Père était un traître, répondit-elle du tac au tac. Tout comme le sont madame ma mère et mon frère. » Un réflexe si vite appris. « Ma loyauté est tout acquise à mon bien-aimé Joffrey.

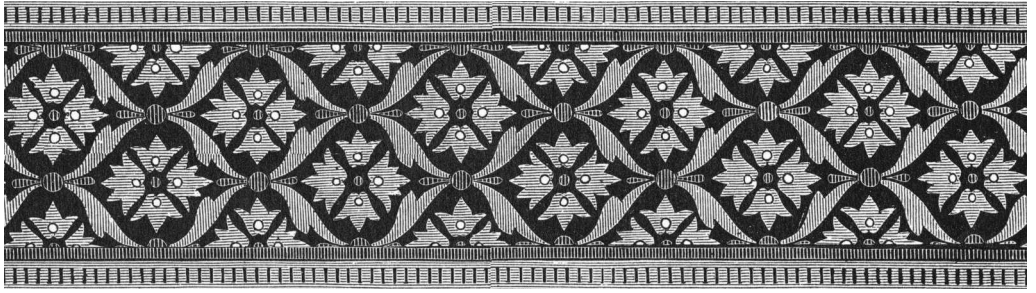
— Sans doute. La loyauté du daim cerné par des loups.

— Des lions », murmura-t-elle à l'étourdie. Elle jeta un regard éperdu autour d'elle, mais personne ne se trouvait assez près pour avoir entendu.

Tyrion lui prit la main, la pressa. « Je ne suis qu'un petit lion, enfant, et, je te le jure, tu n'as pas de morsure à craindre de moi. » Là-dessus, il s'inclina. « Daignez m'excuser, maintenant, des affaires urgentes m'appellent auprès de la reine et du Conseil. »

Elle le regarda s'éloigner. Chacun de ses pas le faisait rouler pesamment de bâbord à tribord, tellement grotesque... *Il me parle plus gentiment que Joffrey*, se dit-elle, *mais la reine aussi me parlait gentiment. C'est bel et bien un Lannister, le frère de Cersei, l'oncle de Joffrey, tout sauf un ami.* Elle avait aimé de tout son cœur le prince Joffrey, naguère, naguère elle avait admiré et cru sur parole la reine sa mère. Et cet amour, cette confiance, ils l'en avaient récompensée par la tête de Père. Jamais, jamais plus Sansa ne commettrait pareille erreur.





## TYRION

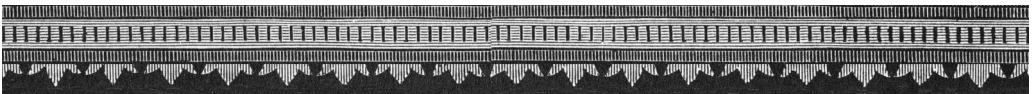
Dans le réfrigérant arroi blanc de la Garde, ser Mandon Moore avait tout d'un cadavre dans son linceul. « Sa Grâce a formellement interdit de laisser déranger le Conseil.

— Je ne serai qu'un tout petit dérangement, ser. » De sa manche, Tyrion retira un parchemin. « J'apporte une lettre de mon père, lord Tywin Lannister, Main du roi. Voyez le sceau...

— Sa Grâce entend n'être pas dérangée », répéta l'autre, articulant syllabe après syllabe comme s'il s'adressait à un cancre incapable de comprendre dès le premier coup.

À en croire Jaime, Moore était – après lui-même, naturellement – l'homme le plus dangereux de la Garde en ceci que jamais son visage ne trahissait ce qu'allait être sa réaction. Le moindre indice eût contenté Tyrion. Certes, si l'on en venait à tirer l'épée, Bronn et Timett auraient probablement raison du chevalier, mais débiter en tuant l'un des protecteurs de Joffrey présagerait plutôt mal de la suite. Pouvait-il toutefois se laisser éconduire sans compromettre son autorité ? Il se contraignit à sourire. « Vous ne connaissez pas mes compagnons, ser Mandon. Timett, fils de Timett, main rouge des Faces Brûlées. Bronn. Peut-être vous rappelez-vous ser Vardis Egen, capitaine de la garde personnelle de lord Arryn ?

— Je le connais. » Ser Mandon avait des prunelles gris pâle, étrangement neutres et sans vie.



« Vous l'avez connu », rectifia Bronn avec un demi-sourire.

Ser Mandon dédaigna montrer qu'il eût entendu.

« Advienne que pourra, commenta Tyrion d'un air guil-leret. Je dois vraiment voir ma sœur, ser, et lui remettre cette lettre. Seriez-vous assez aimable pour nous ouvrir cette porte ? »

Faute de réponse, il allait se résoudre à tenter le passage en force quand le chevalier blanc s'écarta, tout à coup : « Vous pouvez entrer. Pas eux. »

*Menue victoire, songea-t-il, mais douce.* Il venait de réussir la première épreuve. Et c'est presque grand qu'il franchit le seuil. Les cinq membres du Conseil restreint suspendirent instantanément leur discussion. « Toi ? s'exclama Cersei d'un ton où entraient à parts égales la répugnance et l'incrédulité.

— Je vois d'où Joffrey tient ses bonnes manières. » Avec un air d'insouciance des mieux affecté, il s'accorda le loisir d'admirer les sphinx valyriens qui flanquaient l'entrée. Il savait sa Cersei aussi bien douée pour flairer la faiblesse qu'un chien la peur.

« Que viens-tu faire ici ? » Les ravissants yeux verts de sa sœur le scrutaient sans la moindre espèce d'affection.

« Délivrer une lettre de notre seigneur père. » Il sautilla jusqu'à la table et y déposa le rouleau.

Varys l'eunuque y porta ses doigts poudrés et le tourna, retourna délicatement. « Trop aimable à lord Tywin. Et exquise, sa cire à cacheter, ce ton doré... » Il inspecta minutieusement le sceau. « Authentique, selon toute apparence.

— Évidemment qu'il est authentique. » Cersei lui arracha la lettre, rompit le sceau, déroula la feuille et se mit à lire.

Tyrion l'observait, cependant. Et comme elle s'était adjugé le siège du roi – d'où il conclut que Joffrey ne devait pas plus se soucier que Robert d'assister aux séances –, il escalada celui de la Main, qui lui semblait le seul adéquat.

« Absurde ! dit enfin la reine. Le seigneur mon père envoie mon frère le suppléer au Conseil. Il nous enjoint d'accepter Tyrion comme Main du roi jusqu'à ce qu'il soit lui-même en mesure de se joindre à nous. »

Avec des hochements sentencieux, le Grand Mestre Pycelle tripota sa longue barbe blanche. « Entériner paraîtrait dans l'ordre.

— Effectivement. » Suffisance, bajoues, calvitie, Janos Slynt avait tout d'un batracien, d'un batracien parvenu plus qu'au-delà de ses mérites. « Nous avons un pressant besoin de vous, messire. Des rebelles de tous côtés, dans le ciel, ce signe sinistre, des émeutes en ville...

— À qui la faute, lord Janos ? décocha Cersei. Il appartient à vos manteaux d'or de maintenir l'ordre. Quant à toi, Tyrion, tu nous serais plus utile sur le champ de bataille. »

Il s'esclaffa. « Non pas, j'en ai ma claque, des champs de bataille, merci bien. Je me tiens mieux dans un fauteuil qu'en selle, et j'ai plus tôt fait de brandir une coupe de vin qu'une hache. Quant au tonnerre des tambours, à l'éclat des armures au soleil, à la splendeur des destriers piaffants, renâclants, pardon ! les tambours m'ont flanqué la migraine, l'éclat du soleil sur mon armure m'a rôti comme une oie le jour de la moisson, et les splendides destriers, misère..., ça chie *partout*. Non que je me plaigne. À côté de l'hospitalité dont j'ai joui au Val d'Arryn, les tambours, le crottin, les mouches et leurs piqûres sont mes délices de prédilection. »

Littlefinger se mit à rire. « Bien parlé, Lannister. En homme selon mon cœur. »

En souvenir de certain poignard à lame d'acier valyrien et manche en os de dragon, Tyrion lui sourit. *Il nous faut en causer, et vite*. Ce sujet-là divertirait-il autant lord Petyr Baelish ? « S'il vous plaît, dit-il à la ronde, permettez-moi de me rendre utile, si petits que soient mes moyens. »

Cersei relut la lettre. « Combien d'hommes as-tu amenés ?

— Quelques centaines. Mes propres gens, pour l'essentiel. Père répugnait à se défaire d'aucun des siens. Il est en train de faire la guerre, après tout, *lui*.

— Et de quoi nous serviront tes quelques centaines d'hommes, si Renly marche sur la ville, ou si Stannis appareille de Peyredragon ? Je réclame une armée, et mon père m'expédie un nain. C'est le roi qui nomme la Main. Et Joffrey avait, avec le consentement du Conseil, nommé notre seigneur père.

— Et notre seigneur père m'a nommé.

— Il ne peut faire cela. Pas sans l'aval de Joffrey.

— S'il vous convient d'en débattre avec lord Tywin, riposta poliment Tyrion, vous le trouverez à Harrenhal avec son armée. Verriez-vous un inconvénient, messires, à ce que nous ayons, ma sœur et moi, un entretien privé ? »

De la manière onctueuse qui n'appartenait qu'à lui, Varys se laissa glisser sur ses pieds avec un sourire. « Combien vous avez dû vous languir, messire, de Sa Grâce et de sa douce voix... Accordons-leur, messeigneurs, je vous prie, quelques instants d'intimité. Les malheurs du royaume nous attendront bien. »

Tour à tour se levèrent, non sans hésiter, Janos Slynt et, non sans pesanteur, le Grand Mestre Pycelle, mais tous deux finirent par se lever. Bon dernier s'exécuta Littlefinger. « Avertirai-je l'intendant de vous préparer des appartements dans la citadelle de Maegor ?

— Je vous remercie, lord Petyr, mais je prendrai ceux qu'occupait lord Stark dans la tour de la Main. »

Littlefinger se remit à rire. « Vous êtes plus brave que moi, Lannister. Vous connaissez pourtant le triste sort de nos deux dernières Mains ?

— Deux ? Pourquoi ne pas dire quatre, si vous entendez m'effrayer ?

— Quatre ? » Littlefinger haussa un sourcil. « Les prédécesseurs de lord Arryn y auraient-ils tragiquement péri ? Il

faut croire, alors, que j'étais trop jeune pour m'intéresser à eux.

— La dernière Main d'Aerys Targaryen fut tué lors du sac de Port-Réal. Comme il n'exerça ses fonctions qu'une quinzaine de jours, il n'eut probablement pas le temps de s'installer dans la tour. Son prédécesseur immédiat avait été brûlé vif. Quant aux deux précédents, ils s'estimèrent trop chanceux de mourir en exil, indigents et dépossédés de leurs terres. Je pense que la dernière Main à quitter Port-Réal intact et avec ses nom, domaines et tout le reste fut le seigneur mon père.

— Fascinant, s'extasia Littlefinger. Et raison de plus pour que j'y préfère la paille humide des cachots ! »

*Tu pourrais bien être exaucé*, pensa Tyrion, quitte à dire : « Courage et folie sont cousins, du moins le prétend-on. Mais quelque malédiction qui pèse sur la tour de la Main, j'espère être assez petit pour y échapper. »

Janos Slynt éclata de rire, Littlefinger sourit, le Grand Mestre se contenta d'une grave révérence avant de les suivre vers la sortie.

« J'espère que Père ne t'a pas envoyé de si loin nous assommer de leçons d'histoire, dit Cersei, dès qu'ils furent seuls.

— Combien je me suis languie de ta douce voix..., lui soupira-t-il.

— Et combien je me suis languie, moi, de faire arracher la langue de cet eunuque avec des pincettes rougies ! riposta-t-elle. Père a-t-il perdu la tête, ou est-ce toi qui as fabriqué cette lettre ? » Tandis qu'elle la relisait, son mécontentement ne cessait de croître. « Pourquoi est-ce *toi* qu'il m'inflige ? Je voulais qu'il vienne en personne. »

Elle froissa la lettre avec fureur. « J'exerce la régence au nom de Joffrey. Je lui avais envoyé un *ordre* royal !

— Et il t'a ignorée, commenta Tyrion. Il peut se le permettre, il possède une grande armée. Et il n'est pas le premier. Si ? »

La bouche de Cersei se serra. Son teint s'empourprait. « Si je dénonce un faux dans cette lettre et te fais jeter dans quelque oubliette, personne ne l'ignorera. Crois-moi sur parole. »

Il était pleinement conscient de marcher désormais sur la glace pourrie. Un faux pas, ce serait le plongeon. « Personne, convint-il de bonne grâce, et notre père moins que quiconque. Lui qui a l'armée. Mais pourquoi voudrais-tu me jeter dans quelque oubliette, ma douce sœur, alors que j'ai fait tout ce long voyage uniquement pour t'aider ?

— Je n'ai que faire de *ton* aide. C'est la présence de notre père que j'ai exigée.

— Oui, dit-il d'un ton paisible, mais c'est Jaime que tu veux. »

Elle avait beau se croire maligne, il la connaissait depuis sa naissance. Le visage de sa sœur, il pouvait le lire aussi facilement qu'un de ses livres favoris, et il y lisait à présent la rage et la peur et le désespoir. « Jaime...

— ... n'est pas moins mon frère que le tien, coupa-t-il. Accorde-moi ton soutien, et je te promets que nous obtiendrons sa libération et son retour sain et sauf parmi nous.

— Comment ? demanda-t-elle. Le petit Stark et sa mère ne sont pas gens à oublier que nous avons raccourci lord Eddard.

— Exact, admit-il, mais tu détiens toujours ses filles, non ? J'ai vu l'aînée dehors, dans la cour, avec Joffrey.

— Sansa, dit-elle. J'ai fait accroire que j'avais aussi la cadette, c'est un mensonge. J'avais envoyé Meryn Trant se saisir d'elle au moment de la mort de Robert, mais son maudit maître à danser s'est interposé, et elle s'est enfuie. Plus personne ne l'a revue. Elle est probablement morte. Tant de gens ont péri, ce jour-là... »

Bien qu'il eût compté sur les deux petites Stark, Tyrion présuma qu'une seule ferait encore l'affaire. « Parle-moi de nos bons amis du Conseil. »

Elle regarda du côté de la porte. « À savoir ?

— Père semble les avoir pris en grippe. Il se demandait, quand je l'ai quitté, quel effet feraient leurs têtes sur le rempart, à côté de celle de lord Stark. » Il se pencha par-dessus la table. « Es-tu certaine de leur loyauté ? As-tu confiance en eux ?

— Confiance en aucun, mordit-elle. J'ai besoin d'eux. Père pense qu'ils nous doublent ?

— Les en soupçonne, plutôt.

— Pourquoi ? Que sait-il ? »

Tyrion haussa les épaules. « Que le court règne de ton fils n'a été jusqu'ici qu'une longue kyrielle d'extravagances désastreuse. De là à croire que quelqu'un donne à Joffrey des conseils exécrables... »

Elle le scruta d'un air inquisiteur. « Joff n'a nullement manqué de bons conseils. Mais il est l'opiniâtreté même. Maintenant qu'il règne, il s'imagine devoir agir à sa guise et non comme on le lui commande.

— Les couronnes produisent des effets bizarres sur les têtes qu'elles coiffent, acquiesça-t-il. Cette histoire d'Ed-dard Stark..., l'œuvre de Joffrey ? »

La reine grimaça. « Il avait pour consigne de faire grâce à Stark en lui permettant de prendre le noir. Cette solution nous débarrassait de ce gêneur et nous permettait de faire la paix avec son fils, mais Joff a pris de son propre chef l'initiative d'offrir à la populace un spectacle plus excitant. Que pouvais-je faire ? Il s'est prononcé pour la mort devant la moitié de la ville. Et Janos Slynt et ser Ilyn y ont mis tant d'allégresse que la chose était faite avant que j'aie pu prononcer un mot ! » Elle serra le poing. « Le Grand Septon crie partout que nous avons profané le septuaire de Baelor en y versant le sang et que nous l'avions trompé sur nos intentions.

— L'argument ne manque pas de poids, confessa Tyrion. Ainsi, ce *lord* Slynt, il était de la fête, n'est-ce pas ? Dis-moi,

qui a eu la riche idée de le fieffer de Harrenhal et de le nommer au Conseil ?

— Littlefinger. Il avait tout arrangé. Nous avions besoin des manteaux d'or de Slynt. Eddard Stark complotait avec Renly, et il avait écrit à Stannis pour lui offrir le trône. Nous risquions de tout perdre. Il s'en est fallu d'un cheveu, d'ailleurs. Si Sansa n'était venue me trouver pour me révéler tous les plans de son père... »

Tyrion fut abasourdi. « Vraiment ? Sa propre fille ? » Elle lui avait toujours paru si douce, si tendre, si bien élevée...

« Moite d'amour, elle était. Prête à *n'importe quoi* pour Joffrey, jusqu'à ce qu'il ose appeler grâce l'exécution du père et gâche tout.

— Façon singulière, en effet, de conquérir le cœur de ses sujets, commenta Tyrion avec un rictus. Et le renvoi de ser Barristan Selmy, encore une de ses lubies ? »

Cersei soupira. « Il désirait imputer la mort de Robert à quelqu'un. Varys suggéra ser Barristan. Pourquoi pas ? Ce biais assurait à Jaime le commandement de la Garde et un siège au Conseil restreint, tout en permettant à Joffrey de jeter un os à son chien. Il a un gros faible pour Sandor Clegane. Nous étions tout prêts à doter Selmy d'un bout de terre et d'un manoir. L'incapacité du vieux fou n'en méritait pas tant.

— Si je ne m'abuse, le vieux fou incapable a tout de même trucidé les deux manteaux d'or qui prétendaient l'arrêter, porte de la Gadoue. »

Cersei ne déguisa pas son irritation. « Janos aurait dû envoyer davantage d'hommes. Il n'a pas la compétence escomptée.

— Ser Barristan était lord commandant de la Garde de Robert Baratheon, rappela Tyrion sans ambages, et, avec Jaime, le seul survivant des sept d'Aerys Targaryen. Les petites gens le mettent aussi haut que Serwyn Bouclier-Miroir et que le prince Aemon Chevalier-Dragon. Que



penseront-ils, selon toi, quand ils le verront chevaucher aux côtés de Robb Stark ou de Stannis Baratheon ? »

Elle détourna son regard. « Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle.

— Père, si, dit-il. Et c'est pour *cela* qu'il m'a envoyé. Pour mettre un terme à ces turlupinades et ton fils au pas.

— Joff ne se montrera pas plus docile avec toi qu'avec moi.

— Voire.

— Et pourquoi le ferait-il ?

— Il sait que pour rien au monde tu ne le châtierais, *toi*. »

Les yeux de Cersei s'étrécirent. « Si tu te figures que je te laisserai lui faire le moindre mal, tu délirés. »

Il soupira. Elle mettait à côté de la plaque, une fois de plus. « Il ne court pas plus de risque avec moi qu'avec toi, la rassura-t-il, mais, dans la mesure où il se *sentira* menacé, il sera plus enclin à écouter. » Il lui prit la main. « Je *suis* ton frère, tu sais. Que tu daignes l'admettre ou non, tu as besoin de moi. Et ton fils a besoin de moi, s'il tient à conserver le moindre espoir de conserver ce hideux Trône de Fer. »

Elle était manifestement choquée qu'il osât la toucher. « Toujours aussi madré...

— À ma petite petite manière, s'épanouit-il.

— Autant essayer..., mais ne t'y méprends pas, Tyrion. Si je consens, tu seras Main du roi de nom mais de fait la mienne. Tu m'exposeras tous tes plans, toutes tes intentions avant d'agir, et tu ne feras rien sans mon consentement. Compris ?

— Oh oui.

— Tu en es d'accord ?

— Absolument, mentit-il. Je te suis tout acquis, ma sœur. » *Aussi longtemps du moins que de besoin*. « Ainsi, plus de cachotteries entre nous, puisque nous voici d'intelligence. Si je résume tes propos, c'est Joffrey qui a fait tuer

lord Eddard, Varys démettre ser Barristan et Littlefinger qui nous a gratifiés de Slynt. Qui est l'assassin de Jon Arryn ? »

Cersei dégagea vivement sa main. « Comment le saurais-je ?

— La veuve éplorée des Eyrié semble croire à ma culpabilité. D'où lui est venue cette idée farfelue ?

— Ça, je l'ignore ! Cet imbécile d'Eddard Stark m'en accusait aussi. Il insinuait que lord Arryn soupçonnait ou..., bref, se figurait...

— ... que tu baisais avec notre cher Jaime ? »

Elle le gifla.

« Me croyais-tu aussi aveugle que Père ? » Il se frotta la joue. « Peu m'importe avec qui tu couches..., encore qu'il y ait quelque injustice à ouvrir tes cuisses pour l'un de tes frères et pas pour l'autre. »

Elle le gifla.

« Sois gentille, Cersei, je blague, voilà tout. Parce que, pour parler franc, je préfère une bonne pute. Je n'ai jamais compris ce que Jaime te trouvait, son propre reflet mis à part. »

Elle le gifla.

Les joues lui cuisaient, mais il sourit. « Si tu continues, je finirai par me mettre en colère. »

La main demeura en suspens. « Pourquoi devrais-je m'en soucier ?

— J'ai quelques nouveaux amis, confessa-t-il. Et qui ne te plairont pas du tout. Comment t'y es-tu prise pour tuer Robert ?

— Il s'en est chargé lui-même. Nous l'y avons seulement aidé. Quand Lancel le vit prêt à s'élancer sur les traces du sanglier, il lui donna du vin. Son rouge favori, l'âpre, mais renforcé, trois fois plus corsé que l'habituel. Et il a tellement aimé, ce grand couillon puant, qu'au lieu d'arrêter d'en boire à tout bout de champ, bernique, il a sifflé la

première gourde et en a réclamé une autre. Le sanglier fit le reste. Que n'étais-tu du banquet, Tyrion ! jamais on ne mangea de sanglier si délicieux... Mitonné aux pommes et aux champignons, une merveille de saveur.

— En vérité, ma sœur, tu étais née pour le veuvage. » Tout bravache et godiche qu'il le trouvait, Tyrion l'aimait assez, le grand Robert Baratheon..., et d'autant mieux que sa sœur, elle, l'abominait. « À présent, si tu as fini de me gifler, je vais me retirer. » Il fit pivoter ses courtes pattes et dégringola gauchement de son siège.

Cersei fronça le sourcil. « Je ne t'ai pas donné l'autorisation. Je veux savoir comment tu comptes délivrer Jaime.

— Je t'en aviserai dès que je saurai. Les projets sont comme les fruits, il faut leur laisser le temps de mûrir. Pour l'heure, je me propose de parcourir les rues afin de prendre la température de la ville. » Parvenu à la porte, il posa la main sur la tête d'un sphinx. « Une requête, avant de partir. Assure-toi gracieusement qu'on ne maltraite pas Sansa Stark. Perdre les *deux* petites n'avancerait pas nos affaires. »

Après avoir simplement salué d'un signe ser Mandon dans l'antichambre, il enfila, flanqué de Bronn, la longue salle voûtée. De Timett, fils de Timett, pas trace. « Où est passé notre main rouge ? s'enquit-il.

— Un besoin urgent d'explorer les lieux. Les types de son espèce n'étaient pas faits pour poireauter.

— Espérons qu'il ne tuera personne d'important. » À leur manière pour le moins sauvage, les gens des clans qu'il avait débauchés de leurs forteresses dans les montagnes de la Lune se montraient loyaux, mais il se défiait de leur vanité sourcilleuse et de leur propension à laver dans le sang toute insulte réelle ou imaginaire. « Tâche de me le trouver. Et, tant que tu y es, veille que les autres aient été logés et nourris. Je veux qu'on leur attribue les baraquements situés sous la tour de la Main, mais ne laisse pas l'intendant

mettre côte à côte Sélénites et Freux ; tu l'avertiras aussi de réserver toute une salle aux seules Faces Brûlées.

— Où serez-vous ?

— Je retourne à *L'Enclume brisée*. »

Bronn lui élargit un sourire impudent. « Besoin d'un coup de main ? Paraît que c'est pas du gâteau, les rues.

— Je vais convoquer le capitaine de la garde personnelle de ma sœur et lui rappeler que je ne suis pas moins Lannister qu'elle. Il faut lui rafraîchir la mémoire. Son serment l'engage vis-à-vis de Castral Roc et non de Cersei ou Joffrey. »

Une heure après, Tyrion quittait le Donjon Rouge en compagnie d'une douzaine de manteaux rouges coiffés d'armets au lion. Au moment de franchir la herse, il aperçut les têtes empalées aux créneaux. Noircies de bitume et de putréfaction, elles étaient depuis longtemps méconnaissables. « Capitaine Vylar ? appela-t-il. Je ne veux plus voir ça demain. Vous les ferez remettre aux sœurs du Silence pour la toilette. » Une gageure, sûrement, que de les assortir chacune à son corps, mais cela devait être fait. Il fallait observer, même en temps de guerre, certaines convenances.

Vylar tenta de tergiverser. « Le vœu formel de Sa Majesté est que les têtes des traîtres demeurent sur la muraille jusqu'à ce que les trois dernières piques, là-bas au bout, aient reçu leurs destinataires.

— Laissez-moi deviner. Une pour Robb Stark, les autres pour les lords Stannis et Renly. Juste ?

— Juste, messire.

— Mon neveu a treize ans aujourd'hui même, Vylar. Tâchez de vous en souvenir. Que je revoie ces têtes là-haut, demain, et l'une des piques vacantes changera de destinataire. M'avez-vous bien entendu, capitaine ?

— Je m'occuperai personnellement de les faire enlever, messire.

— Bien. » Là-dessus il éperonna sa monture et partit au trot, sans autrement s'inquiéter de ses gardes.

En annonçant à Cersei qu'il comptait prendre la température de la ville, il n'avait menti qu'à demi. Ce qu'il vit ne l'enchantait guère. Au lieu de grouiller comme à l'ordinaire de vie, de bruit, de cris rauques, les rues de Port-Réal pouaient le traquenard à un point littéralement inconnu de lui. Près de la rue des Tisserands, des chiens sauvages se disputaient un cadavre qui gisait nu dans le caniveau, et personne n'en avait cure. Deux par deux, manteau d'or et haubert de maille noire, matraque de fer toujours à portée de main, les sergents du guet faisaient des rondes ostentatoires par les venelles. Les marchés foisonnaient de gens déguenillés qui tentaient de vendre à n'importe quel prix leurs effets personnels... mais, à l'évidence, plus un fermier n'y proposait de victuailles, et le peu de marchandises qu'il aperçut coûtait dix fois plus cher que l'année précédente. Brandissant des brochettes de rats rôtis, un camelot graillonnait : « *Rats frais !* » d'une voix de stentor, « *Rats frais !* ». Et s'il ne faisait aucun doute que mieux valait des rats frais que de vieux rats pourris, le pire était que lesdits rats semblaient trop souvent plus appétissants que la barbaque à l'étal des bouchers. Dans la rue aux Farines, Tyrion vit des vigiles en faction toutes les deux boutiques. C'était, réfléchit-il, qu'en période de vaches maigres les boulangers eux-mêmes trouvaient les spadassins meilleur marché que le pain.

« Il n'entre pas de vivres, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Vylar.

— Guère, admit celui-ci. Les routes sont coupées à l'est comme à l'ouest, vu la guerre dans le Conflans et la rébellion fomentée par lord Renly à Hautjardin.

— Et quelles mesures a prises ma bonne sœur ?

— Elle est en train de restaurer la paix du roi, assura Vylar. Lord Slynt a triplé les effectifs du Guet, et la reine affecté un millier d'ouvriers aux travaux de défense. Les

tailleurs de pierre renforcent les murs, les charpentiers construisent des centaines de catapultes et de scorpions, les fléchiers et les forgerons fabriquent d'arrache-pied lames et flèches, et la guilde des Alchimistes s'est engagée à fournir dix mille pots de feu grégeois. »

Tyrion se tortilla sur sa selle. Que Cersei ne fût pas restée inactive le charmait, mais rien de si traître que le feu grégeois ; dix mille pots ! il n'en fallait pas tant pour réduire Port-Réal en cendres... « Et d'où ma sœur a-t-elle tiré les fonds pour payer le tout ? » Il était de notoriété publique que Robert avait prodigieusement endetté la Couronne et qu'il ne fallait point trop compter sur l'altruisme des alchimistes.

« Lord Littlefinger n'est jamais à court d'expédients, messire. En l'occurrence, il a frappé d'une taxe tous les gens désireux d'entrer dans la ville.

— Mmouais, ça devrait marcher... », dit Tyrion, songeur. *Malin. Malin et cruel.* Des dizaines de milliers de pauvres hères fuyaient la zone des combats pour la sécurité présumée de Port-Réal. Il avait dépassé sur la route royale des cohues de mères, d'enfants, de pères angoissés qui lorgnaient avec convoitise ses chevaux, ses fourgons. Une fois parvenus aux portes de la cité, ces malheureux ne manqueraient sans doute pas de payer plus qu'ils ne possédaient pour mettre entre la guerre et eux ces remparts si reconfortants. Y réfléchiraient à deux fois s'ils se doutaient du feu grégeois...

L'auberge à l'enseigne de l'enclume brisée se dressait précisément au bas de ces mêmes remparts, près de la porte des Dieux franchie le matin. Dès qu'ils entrèrent dans la cour, un garçon se précipita pour aider Tyrion à démonter. « Ramenez vos hommes au château, je passe la nuit ici. »

Vylar ouvrit de grands yeux. « Y serez-vous en sécurité, messire ?

— Ça... Lorsque j'ai quitté l'auberge, ce matin, elle était pleine d'Oreilles Noires. Et on n'est jamais tout à

fait en sécurité quand Chella, fille de Cheyk, rôde dans les parages. » Sur ce, il se dandina vers la porte, laissant Vylar ruminer ces paroles incompréhensibles.

Une ambiance joyeuse le cueillit à son entrée dans la salle commune, où il démêla les gargouillis de Chella et le rire plus mélodieux de Shae. Assise à une table ronde auprès de l'âtre, la jeune femme sirotait du vin avec les trois Oreilles Noires qu'il avait préposés à sa garde et un homme rondouillard dont il ne voyait que le dos. L'aubergiste, supposa-t-il..., mais lorsque Shae le héla : « Tyrion ! », l'inconnu se leva. « Mon bon seigneur, je suis si content de vous voir... », s'énamoura-t-il avec un souris suave de toute sa face poudrée.

Tyrion broncha. « Lord Varys. Si je m'attendais à vous trouver ici. » *Les Autres l'emportent ! Comment nous a-t-il si vite découverts ?*

« Pardonnez mon intrusion, dit l'eunuque. Je me suis brusquement laissé emporter par le désir fou de rencontrer votre jeune dame.

— Jeune dame..., répéta Shae, savourant les mots. Vous dites à d'mi vrai, m'sire. J'suis jeune. »

*Dix-huit ans, songea Tyrion. Dix-huit et putain, mais vive d'esprit, preste comme une chatte entre les draps, de grands yeux noirs, de beaux cheveux noirs et une bouche petite et douce et pulpeuse et vorace... et mienne ! Maudit soit l'eunuque !* « Je crains fort que l'intrus soit moi, lord Varys, dit-il d'un ton de courtoisie forcé. Mon entrée a interrompu vos divertissements.

— M'sire Varys complimentait Chella sur ses oreilles et disait qu'elle avait dû tuer pas mal d'hommes pour avoir un si joli collier », expliqua Shae. L'entendre appeler Varys *m'sire*, et du ton qu'elle employait avec lui durant leurs ébats, écorcha Tyrion. « Et Chella lui a dit que seuls les lâches tuaient les vaincus.

— Plus brave, laisser la vie à l'homme et une chance de laver sa honte en regagnant son oreille », commenta Chella,

petit bout de femme noiraud dont le collier macabre ne comportait pas moins de quarante-six oreilles desséchées, ridées. Un jour, Tyrion les avait comptées. « Seulement comme ça que vous pouvez prouver qu'il vous fait pas peur, l'ennemi. »

Shae se mit à hennir. « Et là, m'sire a dit que s'il était Oreille Noire y dormirait jamais, cause des rêves d'hommes qu'en ont qu'une !

— Un problème qui ne se posera jamais à moi, intervint Tyrion. Comme mes ennemis me terrifient, je les tue tous systématiquement. »

Varys se trémoussa. « Prendrez-vous un doigt de vin avec nous, messire ?

— Je prendrai un doigt de vin. » Tyrion s'assit aux côtés de Shae. Si ni celle-ci ni Chella ne comprenaient ce qui se passait, lui si. Varys transmettait un message. En disant : *Je me suis brusquement laissé emporter par le désir fou de rencontrer votre jeune dame*, il insinua : *Vous vouliez la cacher, mais je savais où elle était, qui elle était, et me voici*. Mais qui s'était chargé de la délation ? L'aubergiste, le garçon d'écurie, un garde de la porte..., ou l'un de ses propres hommes ?

« Ça toujours été mon plaisir que de rentrer dans la cité par la porte des Dieux, dit Varys à Shae tout en emplissant les coupes. Les bas-reliefs de la poterne sont d'une telle délicatesse, j'en pleure chaque fois. Les yeux..., tellement expressifs, ne trouvez-vous pas ? On jurerait qu'ils vous suivent, pendant que vous vous engagez sous la herse.

— J'ai jamais remarqué, m'sire, avoua-t-elle. Je regarderai mieux demain, pour vous complaire. »

*T'en fais pas, mignonne*, songea Tyrion, les yeux attachés sur le tournoiement de son vin. *Se fout éperdument des bas-reliefs. Les yeux dont il jacte sont les siens propres. Il veut simplement dire qu'il regardait, qu'il nous a sus ici dès l'instant où nous en franchissions le seuil.*



« Soyez prudente, petite, appuya Varys. Port-Réal n'est pas très sûr, ces temps-ci. J'ai beau en connaître les rues par cœur, je tremblais presque, aujourd'hui, de venir comme cela, seul et sans armes. Cette sombre époque fait pulluler les gens de sac et de corde, oh oui. Des gens à l'acier moins glacial que le cœur. » *Soit, en termes clairs : où je puis me rendre seul et sans armes, d'autres peuvent le faire l'épée au poing.*

Shae se contenta de rire. « Qu'ils essaient de me chercher noise, et Chella les allégera d'une oreille ! »

Le mot fit hurler Varys comme s'il n'avait jamais rien entendu de si drôle, mais ses yeux ne riaient pas lorsqu'ils se reportèrent sur Tyrion. « Votre jeune dame a une grâce singulière. Je prendrais le plus grand soin d'elle, si j'étais vous.

— J'en ai bien l'intention. Quiconque oserait me la taquiner... – bref, je suis trop petit pour me comporter en Oreille Noire, et je ne me pique pas de bravoure. » *Vu ? Je parle la même langue que toi, eunuque. Touche à elle, et j'aurai ta tête.*

« Je vous laisse. » Varys se leva. « Vous devez être vanés. Je désirais seulement vous souhaiter la bienvenue, messire, et vous dire à quel point je me réjouissais de votre arrivée. Nous avons cruellement besoin de vous au Conseil. Vous avez vu la comète ?

— Je suis court, pas aveugle », répliqua Tyrion. Vue de la route, elle occupait la moitié du ciel et éclipsait par son éclat le croissant de lune.

« Le vulgaire l'a surnommée “le Messenger rouge”, reprit Varys. Elle viendrait annoncer, tel un héraut royal, carnage et incendie. » Ses mains poudrées s'entre-pétrirent. « M'est-il permis de prendre congé sur un bout d'énigme, lord Tyrion ? » Il n'attendit pas la réponse. « Dans une pièce sont assis trois grands personnages, un roi, un prêtre et un type archicousu d'or. Entre eux se dresse un reître, un petit homme du commun et d'intelligence ordinaire.

Chacun des trois autres lui enjoint de tuer ses compères. “Obéis-moi, dit le roi, je suis légalement ton chef.” “Obéis-moi, dit le prêtre, je te l’ordonne au nom des dieux.” “Obéis-moi, dit le riche, et tout cet or t’appartiendra.” Qui survit, qui meurt, selon vous ? » Et, sur une profonde révérence, l’eunuque s’empressa de quitter la salle commune à pas feutrés.

À peine eut-il disparu que Chella renifla galamment, tandis que Shae fripait son joli minois : « C’est le riche qui survit, n’est-ce pas ? »

D’un air songeur, Tyrion sirota son vin. « Peut-être. Ou pas. Tout dépendrait du reître, apparemment. » Il vida sa coupe. « Viens, montons. »

Elle dut l’attendre en haut de l’escalier, car autant elle avait la jambe alerte et longue, autant il l’avait, lui, douloureuse et torse et courtaude. Mais elle souriait quand il la rejoignit enfin. « T’ai-je manqué ? taquina-t-elle en lui prenant la main.

— Atrociement », confessa-t-il. Bien qu’elle n’eût guère plus de cinq pieds de haut, il devait se tordre le col pour la contempler... mais, avec elle, s’aperçut-il, cela lui était égal. Elle était douce à regarder d’en bas.

« Je te manquerai tout le temps, dans ton Donjon Rouge, dit-elle en se laissant mener vers sa chambre. Tout seul dans ton lit froid de ta tour de la Main...

— Trop vrai. » Il l’aurait volontiers gardée avec lui, mais Père l’avait interdit. *Tu n’emmènes pas ta pute à la cour.* Tyrion ne pouvait pousser le défi plus loin que de l’avoir amenée quand même à Port-Réal. Il ne tenait son autorité que de lord Tywin, la petite devait le comprendre. « Tu ne seras pas loin, promit-il. Tu auras une maison, des gardes et des serviteurs, et je viendrai te voir le plus souvent possible. »

D’un coup de pied, elle ferma la porte. Les vitres glauques de l’étroite fenêtre laissaient deviner le Grand Septuaire de

Baelor, tout en haut de la colline de Visenya, mais Tyrion n'avait d'yeux que pour autre chose : Shae se courbait pour empoigner le bas de sa robe, la retirait par-dessus sa tête, la jetait de côté. Elle dédaignait les sous-vêtements. « Pourras jamais te reposer..., prévint-elle, campée toute nue, rose, adorable, la main sur la hanche, devant lui. Tu penseras si fort à moi, chaque fois que tu te coucheras, que tu te mettras à bander, et tu n'auras personne pour te secourir, et il te sera impossible de t'endormir, à moins que tu... » Elle eut le damné sourire qu'il aimait tant. « C'est pour *ça* qu'on l'appelle la tour de la Main, m'sire ?

— Tais-toi et m'embrasse », commanda-t-il.

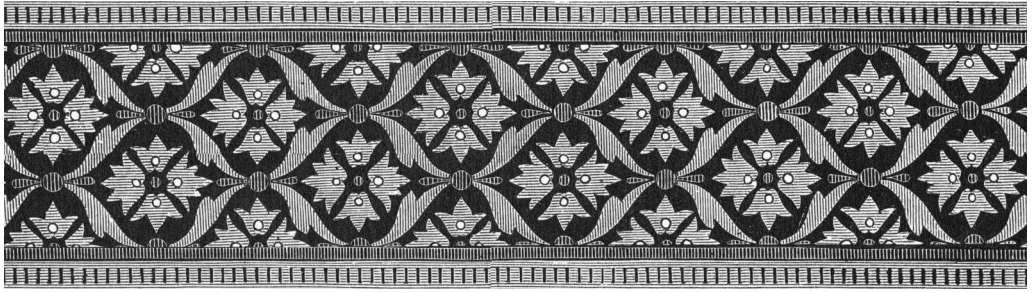
Ses lèvres avaient la saveur du vin, ses petits seins une fermeté délicieuse contre lui, ses doigts n'aspiraient qu'à le délacer. « Mon lion, souffla-t-elle lorsqu'il se dégagea pour se dévêtir. Mon doux seigneur, mon géant Lannister. » Il la poussa vers le lit. Et, quand il la pénétra, elle poussa un cri capable de réveiller le bienheureux Baelor dans sa tombe, tandis que ses ongles lui labouraient cruellement le dos. Et jamais douleur n'avait procuré à Tyrion tant de jouissance.

*Fou*, se dit-il après, comme ils gisaient tous deux au creux de la paillasse défoncée, parmi le saccage des draps. *N'apprendras-tu jamais rien, nain ? Une putain, maudit sois-tu, qui n'aime que ton argent, pas ta queue. Te souviens, Tysha ?* Et pourtant, lorsque ses doigts effleurèrent un téton, celui-ci s'érigea bientôt, le sein portait la marque d'une morsure passionnée.

« Et que vas-tu faire, m'sire, dis, main'nant que t'es la Main du roi ? demanda Shae, comme il posait sa main en coupe sur la douce chair tiède.

— Quelque chose à quoi Cersei est loin de s'attendre, lui murmura-t-il au tendre du cou – rendre... justice. »





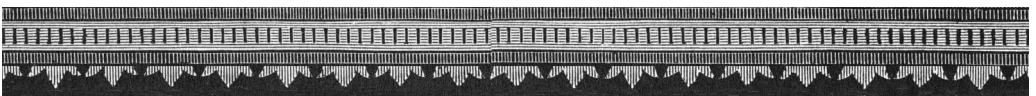
## BRAN

Au douillet de son matelas de plumes et des couvertures il préférait la banquette de pierre dans l'embrasure de la fenêtre et sa dureté. S'il demeurait au lit, les murs resserraient leur étreinte, et la pesanteur du plafond l'oppressait ; s'il demeurait au lit, sa chambre était une cellule, et Winterfell une prison. Tandis que la fenêtre ouvrait toujours sur les appels du vaste monde.

Certes, il ne pouvait plus ni marcher ni grimper ni chasser ni manier une épée de bois, mais il pouvait encore regarder. Il aimait voir s'éclairer une à une, ici d'une bougie, là d'un rougeoiement d'âtre, les vitres en pointes de diamant des tours et des salles de Winterfell, et il adorait écouter les loups géants donner sérénade aux étoiles.

Depuis quelque temps, il rêvait souvent de loups. *Ils s'adressent à moi, fraternellement*, se dit-il quand les loups commencèrent à hurler. Il pouvait presque les comprendre..., pas tout à fait, pas vraiment, mais *presque...*, comme s'ils chantaient dans une langue autrefois connue de lui et quelque peu oubliée. Libre aux deux Walder d'en avoir peur, les Stark avaient, eux, du sang de loup, Vieille Nan l'affirmait, non sans préciser qu'il n'avait pas « la même force dans leurs veines à tous ».

Longs et tristes, lourds de deuil et de nostalgie étaient les hurlements d'Été, plus sauvages ceux de Broussaille. Mais



leurs voix conjointes éveillaient tant d'échos dans les cours et les salles que tout le château finit par résonner, comme hanté par une meute et non par deux loups géants seulement..., les deux seuls restants des six d'autrefois. *Leurs frères et sœurs leur manquent-ils, à eux aussi ?* se demandait Bran. *Réclament-ils Vent Gris, Fantôme et Nymeria, évoquent-ils l'ombre de Lady ? Souhaitent-ils leur retour pour reformer la meute ?*

« Va donc savoir ce qui se passe dans la tête d'un loup », répondit ser Rodrik lorsqu'il l'interrogea. En l'absence de Mère, ses tâches de gouverneur ne lui laissaient guère de loisir pour les questions oiseuses.

« C'est à leur liberté qu'ils en ont, déclara Farlen, le maître piqueux, qui partageait l'aversion de ses chiens pour eux. Ils n'aiment pas être emmurés, et qui les en blâmerait ? Sauvages, il sont faits pour vivre en pleine sauvagerie et non dans un château.

— Ils brûlent de chasser, confirma le cuisinier Gage, tout en jetant de gros cubes de graisse dans une marmite à ragoût. Ils ont plus de flair qu'aucun homme. Probable qu'ils ont repéré du gibier. »

Mestre Luwin fut d'un autre avis. « Les loups hurlent volontiers à la lune. Ceux-ci hurlent à la comète. Tu vois comme elle brille, Bran ? Peut-être la prennent-ils pour la lune... »

Cette explication-là fit ensuite s'esclaffer Osha. « Tes loups ont plus de jugeote que ton mestre, dit la sauvageonne. Ils savent des vérités dont l'homme gris ne se souvient plus. » Bran frissonna du ton qu'elle y mettait, et ce fut bien pis lorsque, interrogée sur ce que signifiait la comète, elle répondit : « Sang et feu, mon gars, tout sauf des douceurs. »

Il questionna de même septon Chayle, tout en l'aidant à inventorier les rares manuscrits arrachés à l'incendie de la bibliothèque. « Elle est l'épée meurtrière de la saison »,

trancha-t-il. Et comme, peu après, survint le corbeau blanc grâce auquel Villeveille annonçait l'automne, sans doute avait-il raison.

Or Vieille Nan s'inscrivit en faux, qui avait vécu beaucoup plus d'années que quiconque. « Dragons », dit-elle en humant, nez en l'air. Quoique sa quasi-cécité l'empêchât de voir la comète, elle affirmait qu'elle la *sentait*, répéta : « Dragons, mon petit. »

Quant à Hodor, il se contenta comme à l'accoutumée d'éructer : « Hodor ! »

Et, cependant, les loups hurlaient toujours, au grand dam des sentinelles qui, sur le rempart, grommelaient des imprécations, des limiers qui, dans les chenils, aboyaient furieusement, des chevaux qui ruaient dans leurs stalles, des deux Walder qui grelottaient contre leur feu, et même de mestre Luwin qui se plaignait de ne plus fermer l'œil. Seul Bran n'en était pas indisposé. Et bien que ser Rodrik eût relégué les loups dans le bois sacré depuis que Broussaille avait mordu Petit Walder, les pierres de Winterfell se jouaient si malignement du son qu'ils semblaient parfois se trouver dans la cour, juste en dessous de la croisée de Bran, et parfois arpenter le chemin de ronde, là-haut là-haut. Que ne pouvait-il les voir, hélas, comme...

... comme il *pouvait* voir la comète, en suspens par-dessus le beffroi, la salle des gardes, incendier par-delà la silhouette ronde et trapue de l'ancien donjon et en découper les gargouilles, noir sur violacé. Il avait, jadis, connu la moindre pierre, dehors et dedans, de ces édifices, il les avait tous escaladés, gravissant leurs murs avec autant d'aisance que les autres gamins dévalent des volées de marches, il avait eu pour secret repaire le faîte des toits, pour amis intimes les corneilles de la tour tronquée.

Et puis – et puis il était tombé.

Il ne se souvenait pas de sa chute mais, comme on affirmait qu'il était tombé, cela devait être vrai. Il avait failli

mourir. Rien qu'à regarder les gargouilles rongées par les siècles de l'ancien donjon – ça s'était passé là... –, quelque chose en lui se serrait. Et voilà qu'il ne pouvait plus grimper ni courir ni marcher ni faire de passes d'armes, et tous ses rêves de chevalerie tournaient à l'aigre dans sa cervelle.

À en croire Robb, Été n'avait cessé de hurler le jour de sa chute et, bien après, tandis qu'il gisait, rompu, dans le coma, Été n'avait, tout du long, cessé de mener grand deuil de lui, bientôt rejoint par Broussaille et Vent Gris. Et ils avaient su aussi, le soir où le corbeau sanglant avait apporté la nouvelle de la mort de Père chez mestre Luwin...

*De qui mènent-ils grand deuil, à présent ?* Quelque ennemi aurait-il tué le roi du Nord qu'était entre-temps devenu Robb ? Jon le bâtard serait-il tombé du Mur ? Mère serait-elle morte, ou l'une de leurs sœurs ? Ou bien s'agissait-il de tout autre chose, ainsi que semblaient le croire et Vieille Nan et le mestre et le septon ?

*Si j'étais véritablement un loup géant, je comprendrais leur chant,* se dépita-t-il. Dans ses rêves de loup, il gravissait au triple galop le flanc des montagnes, des pics de glace déchiquetés plus hauts que la plus haute tour et, à leur sommet, se dressait sous la pleine lune, dominant le monde entier comme par le passé.

« *Ooooo* », cria-t-il en guise d'essai. Il arrondit les mains autour de sa bouche et, la tête levée vers la comète, « *Oooooooooooooo, ahooooooooooooo* », hurla-t-il. Cela sonnait stupide, pointu, creux, chevrotant – un hurlement non de loup mais de garçonnet. Et pourtant, Été répondit, couvrant de sa voix profonde la voix si ténue de Bran, et Broussaille fit chorus. « *Haroooooo* », refit l'enfant, et ils hurlèrent tous ensemble, derniers chacun de leur portée.

Le tapage alerta l'un des gardes en faction devant sa porte, Bille-de-foin. Il aventura dans l'entrebail la loupe qui ornait son nez et, voyant Bran hurler par la fenêtre, demanda : « Qu'y a-t-il, mon prince ? »



Qu'on l'appelât prince faisait toujours à Bran un drôle d'effet, tout héritier de Robb qu'il était, et tout roi du Nord qu'était à présent Robb. Il se tourna vers l'intrus et lui hurla : « *Ooooooooo. Oo-ooooooooo.* »

La face de Bille-de-foin se ferma. « Arrêtez-moi ça tout de suite.

— *Ooo-ooo-ooooo. Ooo-ooo-ooooooooooooooooo.* »

Le garde battit en retraite mais, quand il revint, mestre Luwin l'accompagnait. « Bran, ces bêtes font suffisamment de boucan sans que tu les aides. » Il traversa la pièce, lui posa la main sur le front. « Il se fait tard, tu devrais dormir depuis longtemps.

— Je parle aux loups. » Il repoussa la main du mestre. « Me faut-il dire à Bille-de-foin de te porter au lit ?

— Je peux me coucher moi-même. » Mikken avait fixé aux murs des tas de pitons de fer pour lui permettre de se déplacer dans la pièce à la force des bras. Un moyen de locomotion lent, difficile et qui lui meurtrissait les épaules, mais il détestait se laisser porter. « D'ailleurs, je ne suis pas obligé de dormir si je ne le veux pas.

— Tous les hommes doivent dormir, Bran. Même les princes.

— Quand je dors, je me change en loup. » Il détourna son visage et contempla de nouveau la nuit. « Les loups rêvent-ils ?

— Toutes les créatures rêvent, je pense, mais pas à la manière humaine.

— Et les morts, ils rêvent ? » Il pensait à Père dont, au fin fond des cryptes sombres de Winterfell, un tailleur de pierre était en train de sculpter l'effigie dans le granit.

« Certains auteurs disent oui, d'autres non. Les morts eux-mêmes gardent le silence sur ce sujet.

— Et les arbres, ils rêvent ?

— Les arbres ? Non...

— Si fait, démentit Bran avec une certitude subite. Ils rêvent des rêves d'arbres. Il m'arrive de rêver d'un arbre. D'un barral, comme celui du bois sacré. Il m'appelle. Les rêves de loup sont mieux. Je sens des choses et peux même, parfois, goûter la saveur du sang. »

Le mestre tripota nerveusement sa chaîne. « Si seulement tu consentais à vivre davantage avec les autres enfants...

— Je les déteste ! » s'écria-t-il. Il pensait aux Walder. « Ne vous ai-je pas donné l'ordre de les renvoyer ? »

Luwin prit un air sévère. « Les Frey sont les pupilles de dame ta mère. Nous avons reçu d'elle des ordres exprès. Il ne t'appartient pas de les exclure, et ce n'est pas gentil. Où iraient-ils, si nous les congédions ?

— Chez eux. C'est par leur faute que vous me privez d'Été.

— Le petit n'a pas demandé à se faire agresser, plaïda le mestre. Pas plus que moi.

— Par Broussaille. » Le gros loup noir de Rickon était si sauvage qu'il effrayait même Bran, par moments. « Été n'a jamais mordu personne, lui.

— Il a égorgé un homme ici même, l'oublierais-tu ? Force est d'en convenir, les charmants chiots que tes frères et toi aviez découverts dans la neige sont devenus des fauves dangereux. Les Frey n'en ont peur qu'à trop juste titre.

— C'est eux qu'il faut mettre dans le bois sacré. Us y joueraient tout à leur aise à "seigneur du pont", pendant qu'Été reviendrait dormir avec moi. Si je suis le prince, ici, pourquoi ne tenez-vous aucun compte de mes désirs ? Je voulais monter Danseuse, et Panse-à-bière m'a interdit la sortie.

— Je m'en félicite. Le Bois-aux-Loups n'est plus sûr du tout, tu devrais le savoir depuis ta dernière équipée. Souhaiterais-tu te faire capturer par quelque bandit qui te vendrait aux Lannister ?

— Été me sauverait, s'obstina Bran. Et l'on devrait laisser les princes prendre à leur gré la mer, rompre des lances et chasser le sanglier.

— Bran, mon enfant, pourquoi te tourmenter de la sorte ? Il se peut que certains de tes vœux se réalisent un jour mais, pour l'instant, tu n'es qu'un gamin de huit ans.

— Plutôt être un loup. Je pourrais vivre dans les bois, dormir quand ça me chante et aller retrouver Arya et Sansa. Je *sentirais* où elles se trouvent, je les sauverais ; et, quand Robb partirait se battre, je combattrais à ses côtés comme Vent Gris. Je déchirerais à belles dents la gorge du Régicide, *hop*, et alors finie, la guerre, et chacun pourrait regagner Winterfell. Si j'étais un loup... » Il se mit à hurler. « *Ooo-ooo-oooooooooooooooo.* »

Luwin haussa le ton. « Un véritable prince aurait à cœur d'accueillir...

— *AAHOOOOOOO*, hurla Bran à pleins poumons, *OOOO-OOOO-OOOO.* »

Le mestre capitula. « À ta guise, mon petit. » Et, non sans un regard où le chagrin le disputait à la répugnance, il quitta la pièce.

Hurler perdit tout charme aussitôt que Bran se vit seul, et il se tut au bout d'un moment. *Je les ai accueillis*, se dit-il avec rancune, *je me suis conduit en sire de Winterfell, véritablement, il ne saurait le nier.* Quand les Walder étaient arrivés des Jumeaux, c'est Rickon qui voulait leur départ, Rickon qui, du haut de ses quatre ans, criait qu'il voulait Mère et Père et Robb, pas ces étrangers. Et c'est lui-même qui s'était chargé d'amadouer son cadet, de l'obliger à faire bon visage aux Frey, lui qui leur avait offert si gracieusement le pain et le sel et une place au coin du feu que même Luwin s'en était déclaré charmé.

Seulement, ça, c'était avant le jeu.

Le jeu qui se jouait avec une bûche, un bâton, une pièce d'eau et force clameurs, l'élément essentiel étant l'eau,

affirmèrent à Bran Walder et Walder. Une planche, voire une file de galets, pouvait suppléer la bûche, et une branche le bâton, crier n'était pas *obligatoire*, mais, sans eau, point de jeu. Et comme ser Rodrik et mestre Luwin n'étaient pas près de leur laisser courir les bois en quête d'un ruisseau, l'un des bassins fuligineux du bois sacré fit l'affaire. Sans avoir jamais vu jusque-là d'eau chaude sourdre du sol en bouillonnant, Walder et Walder tombèrent d'accord néanmoins que la partie n'en serait que meilleure.

Si les deux Frey s'appelaient Walder, Grand Walder précisa qu'il y avait aux Jumeaux des flopées d'autres Walder, tous baptisés ainsi pour complaire à Grand-Père, lord Walder Frey. À quoi Rickon répliqua hautement : « À Winterfell, nous avons tous notre *propre* nom. »

Leur jeu consistait à placer la bûche en travers de l'eau et à y jucher, bâton en main, l'un des participants, dit « le seigneur du pont », qui devait dire à quiconque approchait : « Je suis le seigneur du pont, qui va là ? » L'intrus devait alors improviser un discours sur son identité et sur les motifs justifiant qu'on lui accordât le passage. Le « seigneur » pouvait vous obliger à répondre sous serment. Vous n'étiez pas forcé de dire la vérité mais, à moins de les assortir d'« il se peut », les serments vous engageaient, de sorte que le truc consistait à dire « il se peut » pour empêcher le « seigneur du pont » d'avoir barre sur vous. Alors, vous pouviez essayer de le flanquer à l'eau, et vous preniez sa place, mais uniquement si vous aviez dit « il se peut ». Autrement, vous étiez hors jeu. Le « seigneur » pouvait à tout moment vous flanquer à l'eau, et lui seul avait le droit d'utiliser un bâton.

Dans la pratique, le jeu se réduisait quasiment à pousser, frapper, tomber dans l'eau, non sans mille disputes tapageuses pour établir si Untel avait bien dit « il se peut » ou pas. Et Petit Walder ne cessait guère d'être « seigneur du pont ».

On l'appelait Petit Walder, malgré sa taille, sa force, sa bedaine ronde, son teint rougeaud, et bien que Grand Walder fût, avec un demi-pied de moins, maigrichon et pointu de museau. « Comme il a cinquante-deux jours de plus que moi, expliqua le premier, il était plus grand, au début, mais j'ai poussé plus vite.

— Nous sommes cousins, pas frères, ajouta le second. Moi, c'est Walder, fils de Jamos. Lord Walder avait eu mon père de sa quatrième femme. Lui, c'est Walder, fils de Merrett. Sa grand-mère était la troisième femme – une Crakehall – de lord Walder. Bien que je sois l'aîné, il me précède en ligne de succession.

— L'aîné seulement de cinquante-deux jours, objecta le cadet. Et aucun de nous deux n'aura jamais les Jumeaux, bêta.

— Moi si, affirma Grand Walder. De toute façon, nous ne sommes pas non plus les seuls Walder. Ser Stevron a un petit-fils, Walder le Noir, qui vient quatrième en ligne de succession, puis il y a Walder le Rouge, fils de ser Emmon, et Walder le Bâtard, qui n'entre pas en ligne. On l'appelle Walder Rivers, pas Walder Frey. Puis il y a des filles nommées Walda.

— Et Tyr. Tu oublies toujours Tyr.

— Parce qu'il s'appelle *Waltyr*, pas *Walder*, rétorqua Grand Walder d'un ton désinvolte. Et comme il vient après nous, il ne compte pas. Je ne l'ai d'ailleurs jamais aimé. »

Ser Rodrik leur avait attribué l'ancienne chambre de Jon Snow, vu que celui-ci appartenait désormais à la Garde de Nuit et n'en reviendrait plus. Autre grief de Bran. Il avait l'impression que les Frey cherchaient à voler la place de Jon.

Durant leur fameux jeu, il devait en principe – ainsi en avaient décidé les Frey – servir d'arbitre et trancher si oui ou non les joueurs avaient dit « il se peut » mais, dès le début de la partie, tout le monde l'avait oublié, le

condamnant à subir, non sans mélancolie, les querelles des deux Walder avec le marmiton Turneps et les filles de Joseth, Bendy et Syra.

Les cris, le tapage des éclaboussures ne tardèrent pas à attirer de nouveaux joueurs : la fille du chenil, Palla, le garçon de Cayn, Calon, Tom Aussi, fils du Gros Tom qui avait péri avec Père à Port-Réal, et il ne fallut guère pour que chacun d'eux fût trempé, crotté. De la mousse dans les cheveux, Palla, brune de la tête aux pieds, suffoquait de rire. Depuis le soir du corbeau sanglant, Bran n'avait pas entendu semblables éclats. *Si j'avais mes jambes, c'est moi qui les flanquerais tous à l'eau*, songea-t-il avec amertume, *moi et personne d'autre qui serais tout le temps le seigneur du pont.*

Finalement, Rickon survint en courant, Broussaille sur ses talons. Après avoir regardé Turneps affronter Petit Walder pour la possession du bâton, vaciller, perdre l'équilibre et, bras battants, faire un énorme plouf, il cria : « À moi ! à moi ! je veux jouer ! » Petit Walder l'y invita du geste, Broussaille prétendit suivre. « Non, lui interdit son maître, les loups ne peuvent pas jouer. Tu restes avec Bran. » Ce qu'il fit...

... fit jusqu'au moment où le bâton de Petit Walder cingla sans ménagements le ventre de Rickon. Bran n'eut pas le temps de ciller que le loup noir volait par-dessus la bûche, que l'eau rougissait de sang, que les Walder piaillaient au meurtre, qu'assis dans la boue Rickon se tordait de rire et qu'Hodor surgissait à pas lourds en tonitruant : « Hodor ! Hodor ! Hodor ! »

Après cela, bizarrement, Rickon décida qu'il *aimait bien* les Walder. Ils ne jouèrent plus à « seigneur du pont » mais à d'autres jeux – monstre-et-fillette, chats-et-rats, viens-dans-mon-castel..., plein de trucs. Escortés du petit, les Walder faisaient des razzias de tartes et de gâteaux de miel aux cuisines, des courses autour des remparts, jetaient

des os aux chiots des chenils et s'entraînaient à l'épée de bois sous l'œil aigu de ser Rodrik. Rickon les initia même au noir dédale des souterrains où s'apprêtait le tombeau de Père. Un véritable sacrilège, aux yeux de Bran. « Tu n'avais pas le droit ! s'indigna-t-il en l'apprenant, ce sont *nos* cryptes, des cryptes *réservees* aux Stark ! » Mais Rickon n'en avait tenu aucun compte.

La porte de la chambre se rouvrit. Accompagné cette fois de Bille-de-foin et d'Osha, mestre Luwin brandit une fiole verte. « Je t'ai confectionné un somnifère. »

Osha enleva Bran comme une plume dans ses bras osseux et le déposa sur son lit. Elle était très grande pour une femme et puissamment bâtie.

« Ceci te procurera un sommeil sans rêves, promet le mestre en débouchant la fiole. Un sommeil doux et sans rêves.

— Vraiment ? » s'enquit Bran. Il ne demandait qu'à le croire. « Oui. Bois. »

Il but. Tout épaisse et crayeuse qu'elle était, la potion contenait du miel qui facilita la descente.

« Demain matin, tu te sentiras mieux. » Avant de se retirer, Luwin le rassura d'un sourire et d'une petite tape.

Osha s'attarda un instant. « De nouveau tes rêves de loup ? »

Il acquiesça d'un signe.

« Ferais mieux de pas tant te battre, mon gars. Je te vois parler à l'arbre-cœur. Peut-être que les dieux essaient de te répondre.

— Les dieux ? » murmura-t-il. Il sombrait déjà. La figure d'Osha se fit grise et floue. *Un sommeil doux et sans rêves*, songea-t-il.

Mais quand les ténèbres se furent recloses sur lui, il se retrouva dans le bois sacré, se glissant sans bruit sous les branches aussi vieilles que le temps des vigiers gris-vert et des chênes nouveaux. *Je marche*, exulta-t-il. Quelque chose

en lui savait que ce n'était qu'un rêve, mais même rêver de marcher valait mieux que la réalité de la chambre, des murs, du plafond, de la porte.

Il faisait sombre au milieu des arbres, mais la comète éclairait la marche, et il avançait d'un pied sûr. Il avait quatre *bonnes* jambes, vigoureuses, alertes, et il éprouvait sous ses pas les sensations du sol, le crissant soyeux des feuilles mortes et le dru des racines et le dur des pierres et le moelleux des couches d'humus. Des sensations exquises.

Et mille arômes lui emplissaient le cerveau, vivaces, enivrants : verts remugles bourbeux des bassins d'eau chaude, riches parfums de terre en décomposition, de chêne et d'écureuil. Le parfum d'écureuil lui évoqua si nettement le goût du sang chaud sur la langue et le craquement des os sous la dent que l'eau lui en vint à la bouche. Son dernier repas remontait à moins d'une demi-journée, mais la viande morte, fût-ce de cerf, ne recelait aucune joie. Au-dessus de sa tête, à l'abri des feuilles, les écureuils froufroutaient, jacassaient, mais ils se gardaient bien de s'aventurer là où lui-même et son frère étaient en maraude.

L'odeur de son frère, il la sentait également – une odeur familière, puissante et tellurienne, une odeur aussi noire que son manteau. Et son frère courait, fou de fureur, en rond tout le long des murs. Il tournait, tournait, jour et nuit et nuit et jour, infatigable, en quête... de proie, d'une issue, de sa mère, du reste de sa portée, de sa meute..., et cherchait, cherchait sans jamais trouver.

Derrière les arbres se dressaient, empilement mort de rochers humains surplombant de façon sinistre l'îlot de bois vif, les murs. Des murs maculés de mousse, mouchetés de gris, mais massifs, formidables et trop hauts pour qu'aucun loup pût se flatter de les sauter. Et les seules ouvertures dont ils étaient percés, du bois mort bardé de fer les fermait hermétiquement. Et son frère avait beau s'immobiliser

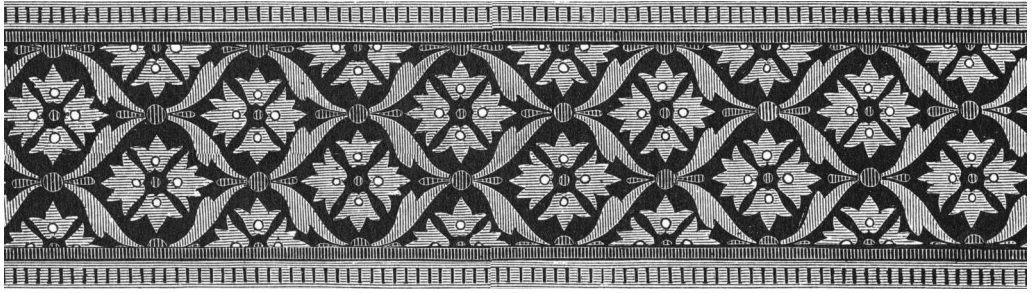


*Bran*

devant chacune d'elles et dénuder rageusement ses crocs, toutes demeuraient closes.

Il s'était aussi comporté de la sorte, la première nuit, et rendu compte de son erreur. Gronder n'ouvrait rien, ici. Faire le tour des murs ne les repoussait pas. Et il ne suffisait pas non plus de lever la patte et de marquer les arbres pour tenir l'homme à distance. Le monde s'était rétréci autour d'eux, mais au-delà du bois muré subsistaient les immenses galeries grises de rocher humain. *Winterfell*, se rappela-t-il, et il entendit soudain. Par-delà les falaises humaines et hautes comme le ciel retentissait l'appel du monde véritable, et Bran sut qu'il fallait y répondre ou mourir.

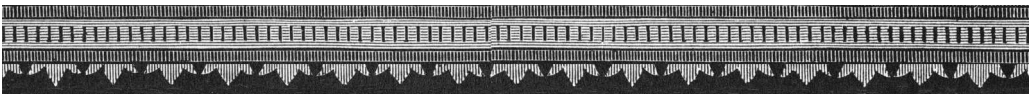




## ARYA

Ils voyageaient du point du jour au crépuscule parmi les bois, les vergers et les terres bien entretenues, traversaient de menues bourgades, des villes aux marchés bondés, longeaient les murs de manoirs trapus. La nuit venue, l'Épée rouge éclairait leur repas et leur campement. Les hommes prenaient le quart à tour de rôle. À travers les arbres, Arya discernait les feux d'autres voyageurs. Ils se faisaient chaque soir plus nombreux, et, le jour, la circulation s'intensifiait sur la grand-route.

Matin, midi, soir, cela déferlait, vieilles gens, bambins, grands diables et petits bonshommes, filles nu-pieds, femmes allaitant. Certains précédaient des charrettes, d'autres suivaient cahin-caha des chars à bœufs. Beaucoup étaient montés, qui sur des chevaux de trait, des poneys, des mules, qui sur des ânes, enfin sur tout ce qui pouvait marcher, courir, rouler. Une femme menait une vache laitière que chevauchait une fillette. À peine un forgeron fut-il passé, poussant une carriole pleine d'outils, marteaux, pincettes et même une enclume, qu'Arya vit survenir un individu dont la carriole, cette fois, ne contenait rien d'autre que deux nouveau-nés emmaillotés dans une couverture. Mais la plupart des gens allaient à pied, vannés, ployant sous leurs paquets de hardes, la peur et la défiance aux yeux. Tous descendaient vers le sud, vers la ville, vers Port-Réal,



et c'est tout juste si un sur cent consentait un mot à Yoren et à ses « protégés » remontant vers le nord.

Beaucoup se montraient armés – de poignards et de coutelas, de haches et de faux, plus une épée par-ci par-là ; certains s'étaient fait un bâton de la première branche, d'autres carrément taillé un gourdin. Leurs doigts se crispaient sur ces armes, à l'approche du convoi, mais la trentaine d'hommes qui l'escortaient protégeait trop bien le contenu, quel qu'il fût, des fourgons, et l'on se croisait sans accrochage, finalement.

*Regarde avec tes yeux*, avait dit Syrio, *écoute avec tes oreilles*. Du bord de la route, un jour, une espèce de démente leur cria : « Fous que vous êtes ! ils vous tueront, vous êtes fous ! » D'une maigreur d'épouvantail, elle avait l'œil creux et les pieds en sang.

Le matin suivant, un marchand gras à lard immobilisa sa jument grise à la hauteur de Yoren et se porta acquéreur des fourgons et de leur cargaison au quart de leur valeur. « C'est la guerre, ils se serviront à leur guise, tu ferais mieux de me les vendre à moi, l'ami. » Yoren détourna vivement sa bosse en crachant.

Le même jour, Arya repérait sa première tombe, un minuscule monticule sur le bas-côté : celle d'un enfant. On avait posé un cristal sur la terre meuble, et Lommy ne s'abstint de le faucher qu'après que Taureau lui eut conseillé de laisser les morts en paix. Quelques lieues plus loin, Praed signala toute une rangée de tombes fraîchement creusées. Et il ne s'écoula guère de jour, dès lors, que l'on n'en vît d'autres.

Une fois, Arya s'éveilla dans le noir, terrifiée sans savoir pourquoi, sous la comète qui, là-haut, disputait le ciel à quelques centaines d'étoiles. Mais elle avait beau percevoir les ronflements sourds de Yoren, le craquement des braises et même le frémissement feutré des ânes, la nuit lui parut singulièrement silencieuse. On eût dit que l'univers retenait

son souffle, elle en frissonna. Et ne se rendormit qu'en étreignant Aiguille.

Lorsque, au matin, Praed ne se réveilla pas, elle comprit, c'était la toux du reître qui lui avait manqué. À leur tour, ils creusèrent une tombe à l'endroit même où il avait dormi. Avant qu'on ne le recouvrit de terre, Yoren le dépouilla de tout ce qui avait une valeur quelconque. L'un demanda ses bottes, l'autre sa dague, on fit deux lots de son haubert de mailles et de son heaume, et Taureau se vit attribuer sa rapière. « 'vec des bras com' t'as, dit Yoren, 't-êt' sauras t' servir d'ça ? » Un gamin du nom de Tarber jeta sur le cadavre une poignée de glands, dans l'espoir qu'un chêne vienne indiquer la sépulture.

Le soir venu, ils firent étape dans une auberge de village tapissée de lierre. Après avoir compté ce qui lui restait en bourse, Yoren déclara la somme suffisante pour un repas chaud. « Dormira dehors, com' t'jours, mais z'ont des bains, ici, cas qu'un d'vous s'rait tenté par d'l'eau chaude et un bout d'savon. »

Bien qu'elle puât aussi fort que lui, maintenant, aussi âcre et sur, Arya n'osa pas. Certaines des créatures qui habitaient ses vêtements s'étant montrées tout du long d'une irréprochable fidélité depuis Culpucier, les noyer n'eût pas été juste. Pendant que Tarber, Tourte et Taureau rejoignaient la queue des candidats au bain, que d'autres s'installaient face à la porte, le restant s'en fut peupler la salle commune. Yoren expédia même Lommy porter des chopes aux trois enchaînés du fourgon.

Propres et crasseux bénéficièrent du même menu : croustade de porc, pommes au four. L'aubergiste offrit sa tournée de bière. « J'avais un frère qu'a pris le noir, y a des années d'ça. Un gars serviable et malin, mais v'là-t-y pas qu'un jour y s' fait prendre à chiper du poivre à la tab' de m'sire ? Le goût qui lui plaisait, v'là. Qu'une pincée d'poivre, mais ser Malcolm badinait pas. Z'avez du poivre,

au Mur ? » Yoren secoua la tête, l'homme soupira. « C'gâchis. 'l'adorait l'poivre, Lyn... »

Arya ne buvait qu'à petites gorgées précautionneuses, entre deux cuillerées de croustade tiède. Père, se rappela-t-elle, leur permettait parfois de prendre une coupe de bière. Le goût de celle-ci faisait toujours grimacer Sansa, qui finissait invariablement par décréter le vin tellement plus délicat..., mais Arya ne détestait pas, elle. La pensée de Père et Sansa l'attrista.

L'auberge étant bondée de gens qui partaient vers le sud, Yoren souleva une tempête de réprobation en disant qu'il allait dans l'autre sens avec ses compagnons. « Vous ne tarderez pas à rebrousser chemin, affirma l'aubergiste. Impossible d'aller au nord. On a incendié la moitié des champs, et ce qu'il reste d'habitants s'est retranché derrière ses fortifications. Une poignée de cavaliers se risque dehors à l'aube, une autre montre son nez au crépuscule.

— Nous concerne pas, s'obstina Yoren. Lannister ou Tully, n'importe. La Garde ne prend pas parti. »

*Lord Tully est mon grand-père*, objecta Arya, in petto. Cela lui importait, mais elle garda le silence et se contenta d'écouter en se mâchouillant la lèvre.

« Y a plus que Lannister ou Tully, repartit l'homme. Y a des sauvages des montagnes de la Lune, et allez *leur* dire que vous prenez pas parti. Et les Stark y sont aussi, le jeune lord est descendu, le fils de feu la Main... »

Arya se crispa, tout oreilles. Voulait-il dire Robb ?

« J'ai entendu qu'à la bataille y monte un loup, dit un type à cheveux jaunes, chope en main.

— Foutaises ! » Yoren cracha.

« Çui qu'j'ai entendu, y l'a vu lui-même. Un loup gros comme un cheval, y jurait.

— Jurer prouve pas l'vrai, Hod, insinua l'aubergiste. Depuis qu'tu jures qu'tu vas m'payer, j'ai t'jours pas vu

un sou. » La salle explosa de rire, et le type aux cheveux jaunes s'empourpra.

« Ç'a été une mauvaise année, question loups, intervint un homme olivâtre qui portait un manteau vert crotté. Autour de l'Æildieu, jamais qu'on a vu les meutes si hardies. Brebis, chiens, vaches, tout leur va, y tuent comme y veulent, et z'ont pas peur des hommes. Va dans ces bois la nuit, t'es mort.

— Ah, des contes des contes, et aussi farfelus qu'les aut'.

— Ma cousine m'a dit pareil, et a l'est pas du genre qui ment, insista une vieille. A' dit qu'y a c'te grande meute, des cent et des cent qu'y sont, tueurs d'hommes, même. C'est une louve qu'a' les conduit, une chienne du septième enfer. »

*Une louve.* De saisissement, Arya manqua renverser sa bière. L'Æildieu se trouvait-il dans les parages du Trident ? Elle aurait aimé consulter une carte. C'est près du Trident qu'elle avait laissé Nymeria. Elle s'y refusait, mais Jory avait dit qu'il fallait, que si la louve les accompagnait, on la tuerait pour avoir mordu Joffrey, même s'il ne l'avait pas volé. Ils avaient dû crier, l'injurier, lui lancer des cailloux, et surtout, surtout qu'un de ceux d'Arya l'atteigne pour qu'elle renonce enfin à les suivre. *Elle ne me reconnaîtrait probablement même plus*, songea-t-elle. *Ou bien ce serait pour me détester.*

L'homme au manteau vert reprit : « J'ai entendu que c'te chienne d'enfer est entrée dans un village, un jour..., un jour de marché, des gens partout, eh bien, elle entre, et peinarde, s'il vous plaît, et elle arrache un bébé des bras de sa mère. Quand c'te histoire est arrivée aux oreilles de lord Mouton, lui et ses fils ont juré d'en finir avec la bête. Y l'ont traquée jusque sa tanière avec une meute, et z'ont même pas sauvé la peau d'eux molosses. Pas un qu'est revenu, pas un.

— Des blagues, ne put s'empêcher d'intervenir Arya. Les loups ne mangent pas de bébés.

— Et qu'est-ce t'en sais, mouflet ? » demanda l'homme au manteau vert.

Elle n'eut même pas le temps d'imaginer une réponse que Yoren lui prenait le bras. « Il est fin saoul, v'là c'qu'y a.

— Je ne le suis pas. Ils ne mangent *pas* de bébés.

— Dehors, mon *gars*..., et garde-toi de r'venir tant qu'tu sauras pas la fermer quand les hommes parlent. » Il la poussa sans ménagements vers la porte de côté qui donnait sur les écuries. « File, main'nant. Va voir qu'on a bien abreuvé nos ch'vaux. »

Arya sortit, roidie de rage. « Ils n'en mangent *pas* ! » maugréa-t-elle en donnant un coup de pied dans un caillou qui, au terme de sa course, alla se nicher sous l'un des fourgons.

« Hep ! appela une voix amicale, hep, mon mignon ! »

C'était l'un des hommes aux fers. Elle s'approcha, la main prudemment posée sur la garde d'Aiguille.

Dans un cliquetis de chaînes, le captif brandit sa chope vide. « Un homme aurait volontiers du rabiote de bière. Un homme a soif, à porter ces lourds bracelets. » Mince et délicat de traits, toujours souriant, il était le plus jeune des trois. Rouges d'un côté, blancs de l'autre, ses cheveux étaient tout emmêlés par la crasse du voyage en cage. « Un homme prendrait aussi volontiers un bain, ajouta-t-il en voyant de quel air elle le dévisageait. Un garçon pourrait faire un ami.

— J'ai des amis, dit-elle.

— J't'en vois pas », intervint celui qui n'avait plus de nez. Trapu, épais, il avait des mains énormes. Du poil noir lui couvrait les bras, les jambes et le torse. Il lui remémora la vignette représentant un singe des îles d'Été dans un livre qu'elle avait un jour feuilleté. Quant à le regarder longtemps au visage, c'était dur à cause du trou.



Le chauve, lui, entrouvrit les lèvres et émit un *sifflement* que n'aurait pas désavoué quelque colossal lézard blanc. Et comme Arya, suffoquée, reculait d'un pas mal assuré, il ouvrit largement la bouche et lui tira la langue, à ce détail près qu'il s'agissait moins d'une langue que d'un moignon. « Arrêtez ! lâcha-t-elle.

— Un homme ne choisit pas ses compagnons d'oubliettes », repartit le beau gosse aux cheveux rouges et blancs. Quelque chose dans sa façon de parler rappelait Syrio ; la même et pourtant différente. « Ces deux-là n'ont pas de manières. Un homme doit demander pardon. Tu t'appelles Arry, n'est-ce pas ?

— Tête-à-cloques, dit celui qui n'avait plus de nez. Tête-à-cloques Face-à-cloques La Trique. Gaffe, Lorath, ou t'auras du bâton.

— Un homme doit avoir honte de sa compagnie, reprit le beau gosse. Cet homme a l'honneur d'être Jaqen H'ghar, jadis citoyen de la cité libre de Lorath. Puisse-t-il se trouver chez lui. Les grossiers compagnons de captivité de cet homme se nomment Rorge – la chope désigna le sans-nez – et Mordeur. » Mordeur *siffla* de nouveau vers elle en découvrant une pleine bouche de dents jaunies et pointues. « Un homme doit avoir tant bien que mal un nom, n'est-ce pas ? Mordeur ne peut pas parler, Mordeur ne sait pas écrire, mais il a des dents tellement acérées qu'un homme l'appelle Mordeur, et ça le fait sourire. Es-tu sous le charme ? »

Arya s'écarta du fourgon. « Non. » *Ils ne peuvent me faire de mal*, se dit-elle, *ils sont tous enchaînés*.

Le beau gosse retourna sa chope. « Un homme doit pleurer. »

Avec un juron, le sans-nez, Rorge, lança sa lourde chope d'étain et, malgré la gaucherie que lui imposaient ses menottes, eût atteint la petite en pleine tête si elle n'avait

sauté de côté. « Tu vas nous chercher de la bière, pustule, oui ? *Main'nant !* »

— Ta gueule ! » Qu'aurait fait Syrio, à sa place ? se demanda-t-elle. Elle tira sa latte de bois.

« Approche..., grogna Rorge, et j'te fous c'bâton dans l'cul, qu'y t'encule au sang ! »

*La peur est plus tranchante qu'aucune épée.* Arya se força d'approcher. Chaque pas devenait plus pénible que le précédent. *Intrépide comme une louve*, calme comme l'eau qui dort. Les mots chantaient dans sa tête. Syrio n'aurait pas eu peur. Elle était presque sur le point de toucher la roue du fourgon quand Mordeur bondit sur ses pieds et, dans un tapage assourdissant de ferraille, essaya de l'attraper. Les menottes arrêchèrent ses mains à un demi-pied du visage d'Arya. Il *siffla*.

Alors, elle le frappa. violemment, juste entre ses petits yeux.

Une seconde, il battit l'air en gueulant puis, de tout son poids, se jeta de l'avant malgré ses chaînes. Leurs gros maillons de fer glissèrent en quinceillant sur le plancher du fourgon, s'emboîtèrent, se tendirent, le vieux bois sec dans lequel elles étaient scellées craqua, tandis qu'au bout d'énormes bras aux veines saillantes s'ouvraient sur Arya d'énormes mains blêmes, mais la rupture n'eut pas lieu, et Mordeur s'effondra à la renverse. Le sang dégoulinait le long de ses joues.

« Un garçon plus brave que sensé », commenta celui qui disait s'appeler Jaqen H'ghar.

À reculons, Arya s'éloignait du fourgon quand, sentant une main sur son épaule, elle pirouetta, sa latte à nouveau brandie, mais l'agresseur présumé n'était que Taureau. « Que me veux-tu ? »

Il esquissa le geste de se protéger, paumes en avant. « Yoren l'a dit, faut pas s'approcher de ces trois.

— Ils ne me font pas peur, répliqua-t-elle.

— Alors, t'es idiot. Ils me font peur, à *moi*. » Sa droite retomba sur la poignée de son épée. Rorge se mit à rire. « Écartons-nous d'eux. »

Après avoir un instant raclé la terre du bout du pied, Arya se laissa néanmoins reconduire vers la façade de l'auberge. Le rire de Rorge et le sifflement de Mordeur les poursuivaient. « Veux te battre ? » demanda-t-elle à Taureau. Elle avait envie de taper contre quelque chose.

Il cilla, médusé. Encore humides du bain, des mèches drues de cheveux noirs barraient son regard bleu sombre. « Je te ferais mal.

— Non.

— Tu ne te doutes pas de ma force.

— Tu ne te doutes pas de ma rapidité.

— Toi qui l'auras voulu, Arry. » Il dégaina la rapière de Praed. « C'est de l'acier médiocre, mais c'est une épée réelle. »

Elle tira Aiguille. « Elle est de bon acier, donc plus réelle que la tienne. »

Il secoua la tête. « Tu promets de pas pleurer si j'te coupe ?

— Je promettrai si tu promets toi-même. » Elle se plaça de biais, en posture de danseur d'eau, mais Taureau ne bougea pas. Il regardait quelque chose derrière elle. « Qu'est-ce qui cloche ?

— Manteaux d'or. » Sa physionomie se ferma.

*Impossible*, se dit Arya, mais un coup d'œil en arrière la convainquit du contraire. Ils étaient six à remonter la route royale, six vêtus de la maille noire et des manteaux d'or du Guet. Six dont un officier dont le pectoral de plates en émail noir était frappé de quatre disques d'or. Et ils venaient droit sur l'auberge. *Regarde avec tes yeux*, murmura la voix de Syrio, et ses yeux virent l'écume blanche sous les selles ; les chevaux avaient fait une longue route et à vive allure. Aussi calme que l'eau qui dort, elle prit

Taureau par le bras et l'entraîna derrière une grande haie en fleurs.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu fais ? Laisse.

— *Silencieux comme une ombre* », chuchota-t-elle en le forçant à se baisser.

Attendant encore leur tour, certains des « protégés » de Yoren étaient assis devant les bains. « Hé, vous ! leur gueula l'un des manteaux d'or, z'êtes ceux qu'on fait prendre le noir ?

— S' pourrait, répondit quelqu'un prudemment.

— On préfér'rait s' joindre à vous, les gars, dit le vieux Reysen. Paraît qu'fait *froid*, su' c'Mur. »

L'officier mit pied à terre. « J'ai un mandat pour un gosse, un certain... »

Tripotant sa barbe noire embroussaillée, Yoren parut alors sur le seuil. « Qui c'est qui l'veut ? »

Les autres manteaux d'or démontaient un à un et demeureraient debout près de leurs chevaux. « Pourquoi s' cacher ? chuchota Taureau.

— Moi qu'ils veulent », chuchota-t-elle. Il sentait le savon. « Silence.

— C'est la reine qui le veut, l'ancêtre, c'est pas tes oignons, dit l'officier, tout en tirant un ruban de sa ceinture. Regarde, le sceau de Sa Grâce et le mandat. » Derrière la haie, Taureau branla du chef d'un air sceptique. « Et pourquoi la reine te voudrait, Arry ? »

Elle lui frappa l'épaule. « *Chut !* »

Yoren manipula le ruban frappé de cire d'or. « Joli. » Il cracha. « L'ennui, c'est qu'eul gosse, il est dans la Garde de Nuit, main'nant. C' qu'il a pu faire en ville vaut pus un clou.

— Ton avis, l'ancêtre, la reine s'en moque, et moi aussi, dit l'officier. Me faut le gosse. »

Fuir ? Arya l'envisagea, mais elle n'irait pas loin sur son âne, alors que les manteaux d'or avaient des chevaux. Puis elle était si lasse de s'enfuir. Elle avait dû s'enfuir pour échapper à ser Meryn, dû s'enfuir à nouveau après la mort de Père. Que n'était-elle un authentique danseur d'eau, elle irait droit sur eux, là-bas, les tuerait tous avec Aiguille et plus jamais ne fuirait, jamais plus.

« Ni lui ni un autre, s'obstina Yoren. Y a des lois pour ces trucs. »

L'autre dégaina un braquemart. « La voilà, ta loi. »

Yoren contempla l'arme. « C pas une loi. Rien qu'une épée. S'trouve qu'j'en ai une aussi. »

L'officier sourit. « Vieux fou. J'ai cinq hommes avec moi. »

Yoren cracha. « S'trouve qu'j'en ai trente. »

Un gros rire lui répliqua. « C'te racaille ? dit un grand rustre au nez cassé. Qui qu'en veut l'premier ? » cria-t-il en montrant l'acier.

D'une meule de foin, Tarber arracha une fourche. « Moi.

— Non, moi, réclama Cutjack, le tailleur de pierre rondouillard, en tirant son têtù du tablier de cuir qui ne le quittait jamais.

— Moi. » Kurz surgissait de terre, armé de son dépeçoir.

« Nous deux. » Koss bandait son arc.

« Nous tous », dit Reysen en agitant son grand bâton de marche en houx.

Ses vêtements en vrac dans les bras, Dobber sortit nu des bains, vit ce qui se passait, lâcha tout, sa dague exceptée. « Y a du barouf ? demanda-t-il.

— Dirait... », répondit Tourte qui, à quatre pattes, cherchait une bonne pierre à lancer. Arya n'en croyait pas ses yeux. Alors qu'elle le *haïssait*, pourquoi prenait-il des risques pour elle ?

L'homme au nez cassé continuait à trouver ça marrant. « Hé, fillettes ! laissez tomber vos cannes et vos cailloux

‘vant qu’y vous en cuit ! Savez mêm’ pas par qué bout ça s’tient, ‘n’ épée...

— *Si !* » Arya ne les laisserait pas mourir pour elle comme Syrio. Pas question. Aiguille au poing, elle se faufile à travers la haie et adopta la posture du danseur d’eau.

Nez-cassé s’esclaffa. L’officier la toisa de son haut. « Rengaine, petite, personne ne te veut de mal.

— Je suis *pas* une fille ! » protesta-t-elle avec fureur. Mais qu’est-ce qu’ils avaient, aussi ? Avoir fait tout ce chemin pour elle, l’avoir là, devant eux, et ne faire que ricaner... « Je suis celui que vous voulez.

— C’est *lui* que nous voulons. » L’officier pointait son braquemart vers Taureau qui, sa pauvre rapière à la main, avait suivi Arya pour se placer à ses côtés.

Mais c’était une gaffe que de cesser d’avoir Yoren à l’œil, fût-ce une seconde. Aussitôt, l’épée du frère noir lui piqua la saillie de la gorge. « Faut r’noncer à l’avoir non pus, ou j’vais tâter si ta pomme est mûre. Pis j’ai dix, quinze frères à moi d’pus dans c’t’ auberge, s’y t’en faut d’aut’ pou’ t’ convainc’. Je s’rais toi, j’m tir’rais de c’coup’-gorge en m’écrasant les fesses su’ c’canasson, et j’rentrerais dare-dare en ville. » Il cracha, puis poussa plus avant la pointe de l’épée. « Main’nant. »

Les doigts de l’officier se desserrèrent, son épée tomba.

« On gard’ra qu’ça, dit Yoren. Manqu’ t’jours d’bon acier, su’ l’Mur.

— Soit. Pour l’instant. Les gars ? » Les manteaux d’or rengainèrent et se mirent en selle. « Feras bien de détaier jusqu’à ton Mur, l’ancêtre. Lambine pas. La prochaine fois que je t’attrape, je me charge d’assortir ta tête avec celle du petit bâtard.

— Des plus doués qu’toi l’avaient dit. » Du plat de l’épée, il lui claqua la croupe de sa monture et l’expédia ballotter sur la grand-route, suivi de ses hommes.

Après qu'ils eurent disparu, Tourte se mit à pousser des hourras, mais cela ne fit qu'exacerber la colère de Yoren. « Idiot ! T'figures qu'on est tirés d'affaire ? La prochaine fois, y s'content'ra pas d'trépigner et de m' montrer son maudit ruban. Allez, terminé, l'bain, zou, faut déménager. À ch'vaucher tout' la nuit, 't-êt' qu'on gard'ra un peu d'avance sur eux. » Il ramassa le braquemart de l'officier. « Qui l'veut ?

— Moi ! s'écria Tourte.

— T'en sers pas sur Arry. » Il lui tendit l'arme, garde en avant, et marcha sur Arya, mais c'est à Taureau qu'il s'adressa. « La reine t'veut du mal, mon gars. »

Arya n'y comprenait rien. « Mais pourquoi le voudrait-elle, lui ? » Taureau la regarda de travers. « Et pourquoi te voudrait-elle, toi ? Tu n'es qu'un petit rat d'égout.

— Et toi qu'un bâtard, alors ! » À moins qu'il ne *prétendît* l'être, tout simplement ? « Quel est ton vrai nom ?

— Gendry, répondit-il, mais comme s'il n'en était pas tout à fait certain.

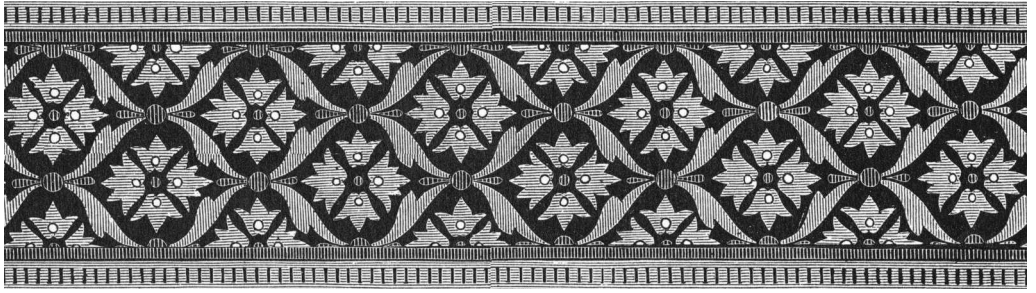
— Vois pas l'pourquoi d'l'un l'aut', maugréa Yoren, mais v's auront t'jours pas gratis. Z'allez m' monter deux coursiers. Qu'on voye un manteau d'or, et vous filez au Mur com' si z'aviez un dragon s'la queue. Nous aut', on vaut pas un crachat pour eux.

— Vous, si, remarqua Arya. Ce type a dit qu'il aurait votre tête aussi.

— Quant à ça, répliqua Yoren, s'y peut m'la détacher d's épaules, hé ben, bon vent. »







## JON

« Sam ? » appela Jon tout bas.

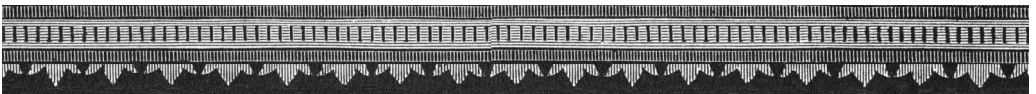
Ça sentait la paperasse, la poussière et la vétusté. Dans la pénombre se devinaient des rayonnages bourrés de volumes reliés en cuir et d'un fatras de rouleaux anciens. De derrière filtrait la vague lueur jaunâtre de quelque lampe invisible. Jon souffla la bougie qu'il portait. Mieux valait ne pas aventurer de flamme à découvert parmi cet invraisemblable amoncellement de vieux trucs secs. Se laissant dès lors guider par la lueur, il se faufila dans l'étroite faille qui sinuait sous les voûtes en plein cintre. Tout de noir vêtu, cheveux sombres et prunelles grises, il n'était qu'une ombre à longue figure parmi les ombres. Des gants de moleskine noire dissimulaient ses mains, la droite en raison de ses brûlures, la gauche parce qu'on se sent fichtrement godiche avec un seul gant.

Courbé sur sa table, Samwell Tarly était assis dans une niche creusée à même le mur. Le pas de Jon lui fit lever les yeux.

« Tu as passé toute la nuit ici ?

— Toute la nuit ? » Sam eut l'air éberlué.

« Tu n'es pas venu dîner avec nous, et ton lit n'est même pas défait. » Rast avait envisagé la désertion de Sam, Jon pas une seconde. Déserter réclamait une espèce de courage que Sam ne possédait guère.



« C'est le matin ? Pas moyen de s'en douter, ici.

— Quel doux dingue tu fais, Sam... Tu regretteras ton pieu, crois-moi, quand nous coucherons à la dure et dans le froid. »

Sam se mit à bâiller. « Mestre Aemon m'a demandé de chercher des cartes pour le Commandant. Si je m'attendais..., ces livres, as-tu jamais vu le pareil ? il y en a des *milliers* ! »

Jon le fixa. « La bibliothèque de Winterfell en possède plus d'une centaine. Tu as trouvé les cartes ?

— Oh, oui. » Ses doigts boudinés désignèrent tout un amas de livres et de rouleaux épars devant lui. « Une douzaine, pour le moins. » Il déploya un parchemin carré. « Les couleurs ont passé, mais on distingue parfaitement les sites des villages sauvages repérés par le cartographe, et un autre bouquin..., où l'ai-je fourré ? je le lisais encore, voilà un instant. » Il repoussa quelques rouleaux, un volume apparut, relié de cuir poussiéreux, délabré. « *Celui-ci*, dit-il avec respect. Rédigé par un pionnier nommé Redwyn, il relate de bout en bout le voyage qui le mena depuis Tour Ombreuse jusqu'à Non-retour, au bord de la Grève glacée. Il n'est pas daté, mais sa mention d'un Dorren Stark comme roi du Nord le prouve antérieur à la Conquête. Tu te rends compte, Jon ? ils affrontèrent des *géants* ! Redwyn traita même avec les enfants de la forêt, tous les détails sont là. » Son doigt tournait page après page avec une extraordinaire délicatesse. « Il dressa également des cartes, vois...

— Tu pourrais bien être le chroniqueur de notre propre expédition, Sam. »

Le ton se voulait encourageant, mais c'était la dernière des choses à dire. Avec Sam, il ne fallait jamais évoquer les embûches du lendemain. Du coup, il s'empêtra fébrilement dans ses rouleaux. « Y a d'autres cartes. Si j'avais le temps de..., mais dans ce fouillis... Pourrais tout mettre

en ordre, *moi*, quoique, oui, je pourrais, mais ça prendrait du temps..., bon, des *années*, en fait.

— Mormont les veut un peu plus tôt que ça. » Il préleva un rouleau dans le tas, en souffla la poussière, vaille que vaille. L'un des coins s'émietta sous ses doigts quand il le déroula. « Regarde-moi celui-ci, d'un friable..., dit-il, les sourcils froncés pour tenter d'en déchiffrer les caractères délavés.

— Doucement. » Sam contourna la table pour lui reprendre le rouleau. Il le manipulait comme un animal blessé. « On recopiait les manuscrits importants au fur et à mesure des besoins. Certains des plus anciens ont dû l'être une centaine de fois.

— Eh bien, ne t'embête pas à copier celui-ci. Vingt-trois barils de morue salée, dix-huit jarres d'huile de poisson, un tonneau de sel...

— Un inventaire, expliqua Sam, ou quelque facture.

— Qui ça peut intéresser, combien de morue salée mangeaient les gens d'il y a six siècles ? s'ébahit Jon.

— Moi. » Il remit soigneusement le rouleau dans son étui. « C'est tellement instructif, ce genre de registre, oui, tellement. Tu peux y apprendre combien d'hommes composaient à l'époque la Garde de Nuit, comment ils vivaient, ce qu'ils consommaient...

— De la nourriture, dit Jon. Et ils vivaient comme nous vivons.

— Tu serais suffoqué. Cette resserre est un trésor, Jon.

— Si tu le dis... » Pas convaincu du tout. Trésor signifiait or, argent, bijoux, pas poussière, araignées, cuir pourri.

« Je le dis », maintint le gosse adipeux. Bien qu'il fût plus âgé que Jon et adulte au regard de la loi, « gosse » était le seul terme que sa personne vous inspirât spontanément. « J'ai découvert des dessins représentant les faces des arbres-cœur et un bouquin consacré à la langue des enfants de la forêt..., des ouvrages que ne possède pas même la

Citadelle, des rouleaux de l'ancienne Valyria, des comptabilités de saisons tenues par des mestres morts depuis un millénaire et...

— Et ces livres seront toujours là quand nous reviendrons.

— *Si nous revenons...*

— Le Vieil Ours emmène deux cents hommes chevronnés dont les trois quarts sont des patrouilleurs. Qhorin Mimaïn va nous amener de Tour Ombreuse une centaine de frères supplémentaire. Tu seras aussi peinard que si tu étais rentré au château de ton père à Corcolline. »

Samwell Tarly s'extirpa un pauvre petit sourire. « Je n'ai jamais été très peinard non plus dans le château de Père. »

*Les dieux jouent de cruelles farces*, pensa Jon. Alors qu'ils étaient tout feu tout flammes à l'idée de participer à l'expédition, Pyp et Crapaud resteraient à Châteaunoir. Et c'était Sam, le pleutre avoué, l'obèse, le pusillanime, presque aussi nul à cheval qu'à l'épée, qui affronterait la Forêt hantée. Le Vieil Ours emportait deux cages de corbeaux pour maintenir en permanence le contact. Et comme sa cécité, sa santé pis que précaire empêchaient mestre Aemon de les accompagner, son assistant devait le suppléer. « Nous avons besoin de toi pour les oiseaux, Sam. Et quelqu'un doit m'aider à préserver l'humilité de Grenn. »

Les fanons de Sam tremblotèrent. « Tu pourrais t'occuper des corbeaux, ou Grenn, ou *n'importe qui*, protesta-t-il d'un ton où perçait une pointe de désespoir. Je pourrais te montrer la manière. Et comme tu sais aussi ton alphabet, tu pourrais rédiger les messages de lord Mormont aussi bien que moi.

— Je suis l'homme à tout faire du Vieil Ours. Il me faudra lui servir d'écuyer, panser son cheval, monter sa tente, je n'aurai pas le temps de soigner aussi les oiseaux. Sam, tu as prononcé tes vœux. Tu es frère de la Garde de Nuit, maintenant.

— Un frère de la Garde de Nuit ne devrait pas avoir si peur.

— Nous avons tous peur. N'avoir pas peur serait idiot. » Trop de pionniers avaient disparu depuis deux ans, Oncle Ben inclus. Quant à ceux de ses hommes qu'on avait retrouvés, la main droite de Jon en conservait un souvenir cuisant. Et les yeux bleus d'Othor, ses doigts noirs et glacés persistaient à hanter ses nuits, mais Sam n'avait que faire de la confiance... « La peur n'a rien de honteux, me disait mon père, seule compte la manière de l'affronter. Allons, je vais t'aider à rassembler les cartes. »

Sam acquiesça d'un signe désolé. L'espace entre les rayonnages était si étroit qu'ils durent sortir l'un derrière l'autre. La resserre débouchait sur l'un des tunnels que les frères comparaient à des trous de vers, tant ils sinuaient sous terre pour relier les différents bâtiments, tours et forêts de Châteaunoir. Hormis les rats et autres vermines, on les empruntait rarement l'été, mais d'autant plus volontiers l'hiver que, dehors, vous attendaient des quarante et cinquante pieds de neige, qu'ululait la bise glacée du nord et qu'eux seuls, d'ailleurs, maintenaient la cohésion de toutes les parties.

*Bientôt*, songea Jon tandis qu'ils remontaient vers la surface. Il avait vu l'émissaire expédié par la Citadelle à mestre Aemon présager la fin de l'été, un grand corbeau aussi blanc et silencieux que Fantôme. L'hiver, il en avait vu un, mais dans sa prime enfance, et très bref et clément, chacun en convenait. Celui-ci, il le sentait jusque dans ses moelles, s'annonçait tout autre.

Lorsqu'ils eurent fini de gravir l'escalier de pierre abrupt, Sam haletait comme un soufflet de forge. Un vent frisquet les accueillit, qui fit claquer, virevolter le manteau de Jon. Mollement étendu au bas du mur de torchis et de claies de la grange aux grains, Fantôme dormait, mais le retour de